



Alfred POIZAT

Pour l'Humanisme

II



" Editions Spes "

17, rue Soufflot, PARIS (V^e)

Pour l'Humanisme

II

DU MÊME AUTEUR

Aux "Éditions Spes"

Pour l'Humanisme. — TOME I^{er}.

I. L'Humanisme. — II. Les adversaires de l'Humanisme. — III. La vérité sur le Moyen-Age. — IV. Villon. — V. Par l'Humanisme la langue française est devenue la langue universelle. — VI. L'importance d'une littérature se définit par sa poésie. — VII. Corneille est-il l'auteur des comédies de Molière? — VIII. Le cas Racine. — IX. La poésie de Lamartine. — X. Sainte-Beuve. — XI. Théodore de Banville. — XII. José-Maria de Heredia.

Un vol. in-8° couronne..... 8 fr. »

Théâtre.

I^{re} partie. — Sophonisbe, Circé, Inès de Castro, Méléagre et Atalante, Sainte-Cécile, Echo et Narcisse.

II^e partie. — Antigone, Electre, Le Cyclope, Saül, Latone, Le Déluge.

Deux volumes in-8° couronne, le volume.. 10 fr. »

Alfred POIZAT

Pour l'Humanisme

172 II



" *Editions Spes* "

17, rue Soufflot, PARIS (V^e)

1925

PQ
139
P659
t.2

913427

PREMIÈRE PARTIE

I

ANATOLE FRANCE, POÈTE ET CRITIQUE

S'il fallait définir Anatole France, je dirais qu'il est, par excellence, le grand écrivain, le grand écrivain français, celui de tous ses contemporains illustres, qui a le mieux mérité ce titre et en a porté le renom plus haut. Il a justifié le nom de France qu'il s'était choisi, car il est un abrégé de ce que représente notre douce, libre et intelligente patrie, en sorte que, si son œuvre devait rester l'unique témoignage de notre littérature, elle serait presque suffisante pour en révéler la richesse, l'antique profondeur et le charme subtil. Je dirai plus. Il est un abrégé de la littérature universelle, la fleur actuelle de notre vieille civilisation. Il n'a pas seulement le don du style. Il est le style même, à tel point qu'il ne paraît pas concevable qu'on puisse bien écrire sans écrire

comme lui et que nous éprouvons aujourd'hui une sorte d'étonnement inquiet à écrire autrement. En nous détachant de lui, nous le consacrons, nous constatons qu'il était inimitable et nous commençons à le reconnaître pour ce qu'il fut : un classique, un qui a écrit et pensé selon le génie même de notre langue, de notre littérature, de notre civilisation.

*
**

Les poésies d'Anatole France sont une œuvre de sa jeunesse, si toutefois on peut parler de jeunesse à propos d'un homme qui, littérairement au moins, n'en a pas eu et s'est révélé, du premier coup, en possession d'un talent adulte et d'une absolue maîtrise.

Du moins y trouvons-nous cette indication que France a d'abord songé à faire une carrière de poète et en a vigoureusement tracé l'orientation. Cette carrière, il en a fourni la première étape en quelques bonds aussi sûrs que révélateurs. On y reconnaît déjà tout l'homme.

D'emblée, il débute par des vers d'une pleine maîtrise et pouvant soutenir la comparaison avec les meilleurs.

Je crois qu'il faut ici s'expliquer. Il y a deux sortes de poésie, l'une qui jaillit en chansons des profondeurs de l'âme ou de l'instinct et qui n'est que musique et sanglots ; l'autre, qui est la poésie à la fois savante et inspirée, raisonnée, réglée et voulue, mais sans laquelle

n'aurait jamais pu être réalisée aucune grande composition. Nier la poésie savante, c'est écarter Homère, Pindare, Sophocle, Anacréon, Théocrite, Virgile, Dante, Ronsard, Racine, c'est nier la plus grande poésie. Il n'y a pas moyen.

Il faut donc se résoudre à considérer la poésie comme *l'art d'écrire en vers*, d'émettre dans cette langue raffinée et divine des sentences, des pensées, des tableaux, des récits, des dialogues, dont la nature réclame une fixité, une solennité, une élégance souveraines, ce que justement Anatole France appelait les poèmes dorés, parce qu'on les devrait graver sur la pierre.

La belle poésie, c'est donc de la belle versification. Et, en dernière analyse, le bon poète est celui qui sait faire de bons vers.

L'École Parnassienne avait, du reste, ceci de bon, qu'elle ramenait, pratiquement, l'art poétique à l'art d'écrire et de composer en beaux vers et qu'elle jugeait l'ouvrier à ses œuvres. Elle considérait la poésie comme la maîtresse branche de la littérature, sans doute, mais enfin comme de la littérature, c'est-à-dire comme la plus haute industrie de l'esprit. Et je ne vois guère d'attitude plus raisonnable. Les grands siècles n'en ont jamais eu d'autre.

* * *

Ainsi la carrière de poète redevenait une carrière normale. Et France partait pour la

suivre. Ses remarquables débuts avaient été remarqués. Il fit un pas de plus et, avec les *Noces Corinthiennes*, passa du morceau simple au poème de construction, au drame en vers, qui, pour les modernes et en particulier pour les Français, est le poème-type, attendu qu'il subit directement le contrôle de la représentation et qu'il correspond à un besoin de l'esprit public. C'est une des rares formes du poème qui se trouvent remplir les conditions que devait remplir tout poème chez les anciens Grecs, c'est-à-dire former le corps d'une cérémonie publique. On ne lisait pas les poèmes, ils étaient destinés à être chantés et dansés.

Les Noces Corinthiennes sont une églogue tragique, du genre de ces *Piscatorie*, que composaient au xvi^e siècle Sannazar et les poètes napolitains et qui élargissaient le monde pastoral de paysages marins et d'âmes plus hardies.

Cette belle pièce n'est pas seulement une églogue par le paysage et le caractère des personnages, elle l'est surtout par le style. L'auteur, en s'essayant au théâtre, ne voulait pas courir le risque d'écrire un seul vers qui ne fût pas poétique. Il connaissait ses confrères du Parnasse, il connaissait son petit public de lettrés et savait qu'il ne pourrait garder leur estime et conserver leur admiration qu'à ce prix.

Pour le théâtre romantique, il y avait un style établi par Victor Hugo et dont les licences étaient consacrées. Il y avait une langue pour le drame et une langue très facile.

Mais, pour les sujets antiques, il n'était permis de les traiter que *d'une manière très littéraire*, dans un style à l'André Chénier, constamment tendu et surveillé et de telle sorte que les moindres parties eussent la tenue de pièces d'anthologie.

C'est dire que, sous peine de passer pour un méchant poète, disciple de Ponsard ou de Népomucène Lemercier, on ne pouvait se permettre en de tels sujets d'autre style que celui de l'églogue. Or, on ne pouvait prêter ce style qu'à des personnages d'églogue, dont le langage était fixé par une longue tradition ininterrompue, qui remontait à Théocrite et qui comptait en France de nombreux exemples comme ceux d'Honoré d'Urfé, de Racan, de Segrais, de Mairet, etc.

France n'aurait pu se permettre de revenir à la langue de Racine, dont il connaissait mieux que personne les ressources infinies. Le Jupiter du Parnasse, Leconte de Lisle, l'eût foudroyé. Leconte de Lisle ne comprenait rien à Racine et sa raison d'être était de n'y rien comprendre.

Je ne veux pas dire que Leconte de Lisle ne fut pas un grand poète de décadence, un poète de cabinet et de cénacle, un poète bibliothécaire, dont l'œuvre d'intention classique a été composée hors des conditions où se développent les littératures classiques, les littératures normales et vraiment vivantes. Il était dans le même cas que ces magnifiques rhéteurs, qui enseignaient l'éloquence en des temps où la parole publique était interdite, et que ce Sé-

nèque le tragique qui composait des tragédies pour des lectures publiques, en un temps où on n'en jouait plus. Tous ces gens, à qui manquaient les ressorts véritables de leur art, étaient conduits, pour y suppléer, comme Leconte de Lisle, à forcer le ton, à durcir le dessin, à outrer les gestes, à retenir l'attention par l'emploi de mots voyants, d'épithètes recherchées, d'effets à faire cabrer les chevaux. Tout cela n'empêchait pas ce poète d'être admirable et même de proportions harmonieuses, une fois admis son point de vue et la transposition faite. Il y a même, à le lire, un éblouissement qu'on ne trouve pas avec les véritables classiques. Leconte de Lisle n'écrivait pas un vers, qui ne fût pour étonner et qui ne fût digne d'être remarqué à part. Racine, au contraire, n'en écrivait aucun qui n'eût pour objet de rendre ses personnages plus aimables ou plus touchants, qui ne fût le langage même de la passion, un langage plein de caresses, de langueur ou d'emportement, incomparable, certes, mais que la passion ne trouvera jamais trop ardent, ni trop musical, ni trop expressif pour la traduire.

Donc, Anatole France, pour affermir sa réputation, dut écrire une pièce très littéraire, c'est-à-dire dans le seul style admis par les esthètes du Parnasse, pour les pièces antiques, le style idyllique. Il dut choisir ses héros dans le petit monde des laboureurs, des vignerons, des potiers et des pêcheurs, qu'on est accoutumé à entendre parler ce langage. Cha-

cun de ces menus métiers allait lui fournir de jolies descriptions et de petits tableaux, dans le goût de Théocrite ou des poètes de l'*Anthologie*.

Mais si ses personnages étaient humbles et un peu conventionnels, il sut les élever par le sujet jusqu'à la noblesse de la tragédie. Ce sujet était admirablement choisi. Ce n'était ni plus ni moins que le grand drame, déchaîné dans le monde, par l'apparition du Christianisme et, conséquemment, tout le problème religieux moderne.

Pour Anatole France, ce drame nous était contemporain, car, à ses yeux, il n'était pas terminé ; ce problème n'avait pas reçu de solution.

France n'a jamais adopté le christianisme, qui le trouve, après dix-neuf siècles bientôt, dans le même esprit où se trouvaient les derniers philosophes grecs, quand l'Évangile fut annoncé.

France a sur toutes les questions l'opinion que pourrait avoir, s'il avait vécu jusqu'à nos jours, sans que ses facultés vieillissent, un penseur grec, très intelligent, très cultivé et très éclectique.

Il y a, en effet, une pensée grecque vivante, constamment tenue à jour et qui est comme l'âme de la civilisation. Elle règne à peu près exclusivement, non seulement dans les Universités, dans les Revues, dans les grands journaux, mais dans les conversations entre intellectuels. Elle est le terrain de rencontre idéal

et pour ainsi dire le bien commun de tous les civilisés. Grâce à elle, et moyennant de légères précautions, des hommes, que la religion ou la race semblaient avoir à jamais séparés, ont la joie de causer ensemble et de s'entendre et peuvent même nouer d'exquises amitiés. Avant d'être catholique, protestant ou libre-penseur, on est platonicien ou aristotélicien ou sceptique ou épicurien et le plus souvent on est tout cela à la fois, c'est-à-dire qu'on adapte la pensée grecque aux besoins de l'heure.

Certains esprits, comme Anatole France, se contentent des lumières de la pensée grecque, qui sont proprement celles de la raison humaine, pour résoudre tous les problèmes que la vie pose et ne croient pas permis d'aller au delà. D'autres, au contraire, ne s'en contentent pas, font appel à des lumières surnaturelles ou extra-naturelles, et comptent, pour obtenir des certitudes plus amples, dont leur cœur ne peut se passer, sur une révélation d'en haut. Ils croient, ils ont la foi. Mais en dehors de la foi, il n'y a rien autre que la pensée grecque.

A la base, cette pensée est commune aux croyants et aux non-croyants. La dispute ne commence que sur la foi, mais elle met aux prises deux familles d'esprits ou plutôt deux états d'esprit.

Pascal a admirablement posé le problème en montrant l'homme suspendu entre deux infinis de grandeur ou de petitesse. Selon qu'on est plus ou moins frappé par l'insignifiance de

l'homme dans l'Univers ou par sa grandeur, on est croyant ou on ne l'est pas, on sent ou on ne sent pas le besoin de Dieu.

Pour son drame Anatole France a transposé la pensée grecque dans la religion grecque qui en était, à ses yeux, la forme imagée et populaire. Mais, au premier siècle de notre ère, quelle était la religion grecque, j'entends la religion réelle, la religion des gens du peuple ? Ce n'était sûrement plus celle d'Homère qui était elle-même le résidu d'une multitude de religions enchevêtrées les unes dans les autres. La religion grecque ne consista, le plus souvent, qu'en cultes locaux ou en vénération de sanctuaires célèbres, en petites dévotions ou superstitions. Et, comme le fond du peuple grec était composé de braves gens, sobres, laborieux, hospitaliers, aimables, enjoués dans leurs propos, mais sérieux dans leur vie profonde, croyant en une Providence, en une justice, espérant une survie, en un mot tels à peu près qu'on les retrouverait maintenant, je pense que leur religion réelle ne différait guère de leur christianisme orthodoxe actuel. Grecs ils étaient, grecs ils sont restés. Et si, aux premiers siècles de notre ère, ils absorbèrent si facilement le Christianisme, c'est que le Christianisme était déjà fait en eux. Ou plutôt ils en prirent et ils en laissèrent. Le Christianisme était fait chez eux. Du moins ne contrariait-il aucune de leurs habitudes d'esprit. Depuis longtemps, ils croyaient en un Dieu suprême, celui de Socrate, et à des intermédiaires

hommes-dieux. Leur polythéisme trouva satisfaction dans le culte de la Vierge, des Anges et des saintes Icônes. Ils furent heureux de pouvoir enfin les aimer, heureux d'avoir plus de certitude, heureux de penser que leurs morts vivaient et de sentir enfin quelque ordre dans le chaos religieux.

Certes, il y eut des crises et Anatole France nous fait assister à l'une d'elles dans ses *Noces Corinthiennes*. On ne met pas impunément du vin nouveau dans les vieilles outres. Il y eut des fermentations imprévues et douloureuses, des accès de fièvre. Mais tout finit par se rééquilibrer.

Il faut être reconnaissant à France de n'avoir pas, en cette pièce, fait acte de sectaire et d'avoir introduit un évêque, qui tient le langage convenable, le langage chrétien de la raison et remet les choses au point.

Le plus grand éloge qu'on puisse faire des *Noces Corinthiennes*, c'est que reprises à la Comédie-Française, après trente ans, elles ont obtenu un éclatant succès. C'était donc une excellente pièce autant qu'un fort beau poème et qui peut durer.

Et pourtant l'auteur n'a pas continué dans cette voie.

Il avait abordé le théâtre en vers, à un moment défavorable, au moment où fléchissait la formule romantique et où la nouvelle formule classique n'était pas reconstituée.

Il est évident que le théâtre de Hugo tourne le dos au véritable génie français, fait de sim-

plicité, de loyauté psychologique, d'émotion intérieure et de lyrisme contenu. Il est évident que la comédie dramatique est à la base de notre théâtre. La preuve en est qu'elle a triomphé en prose et occupé la place rendue vacante par la carence de la tragédie. Nos auteurs dramatiques ont trouvé le succès en faisant des tragédies en prose, auxquelles ne manquait que la grande poésie.

* * *

C'est le sentiment que, dans l'esthétique du Parnasse, il y avait quelque chose de froid, de trop apprêté et de faux, de non arrivé à la vie, qui brusquement détourna France de la voie où il était si brillamment entré.

Il renonça au vers et adopta la prose qui lui permettait de se servir de ses propres armes et non des armes des autres, de chausser ses propres bottes et non les cothurnes d'apparat d'un Leconte de Lisle. Toute littérature qui n'est pas mise au rythme de la vie est une littérature morte. On prend la plume bien plus pour défendre ses idées que pour les propager. Et on ne tâche à les imposer que parce qu'il n'est pas d'autre manière de les défendre.

Ainsi le journalisme est-il une des formes les plus vivantes de la littérature. Il serait la littérature même, s'il n'était trop souvent bâclé, s'il ne s'émiettait en articles trop courts, si le procédé de métier ne suppléait à l'insuffisance de la pensée, s'il n'était si mêlé, si

incorrect et si inutilement bavard. Mais pour celui qui a quelque chose à dire et qui prend le temps de le bien dire, le journalisme est le lieu même où l'acte littéraire devrait être le plus efficace et le mieux adapté à sa fonction.

On n'est pas un grand littérateur si l'on n'est pas un peu journaliste, si l'on n'a pas ce sens d'un rapport étroit entre sa pensée et les réalités de son temps.

Qu'avait à dire Anatole France ? De quel message spécial le Destin, en le formant comme il l'avait fait, l'avait-il chargé, à l'adresse de notre époque ?

De maintenir vivant l'héritage intellectuel de Racine et de Voltaire et d'en continuer la double action littéraire et philosophique. D'empêcher qu'un autre courant se formât et entraînant la littérature et la pensée françaises dans une direction opposée. Et cela, parce qu'avec Molière, Racine, Fénelon, Montesquieu, Voltaire, la France avait repris le rôle qu'avaient joué la Grèce et Rome et s'était placée à la tête de la seule civilisation vraiment libérale et féconde, qui ait jamais existé.

Continuer, dans la mesure du possible et en la complétant, l'œuvre de Racine et de Voltaire ; la compléter, en lui rendant, de plus en plus, le sens grec et la divine ironie, cette fleur de la raison courtoise ; profiter, pour cela, de tout le renouveau qu'avaient donné aux études grecques la poésie d'André Chénier et les découvertes modernes, tel était l'objectif.

Malheureusement, entre le xviii^e siècle et le

temps présent, le Romantisme avait rompu quelques ponts. Pour rétablir la communication avec Voltaire, il fallait un intermédiaire. Il s'était rencontré en la personne de Renan.

Renan n'avait pas vécu sa jeunesse dans le siècle. Il ne devait à peu près rien de sa formation littéraire aux Romantiques, sauf peut-être à Chateaubriand et à Lamennais, des Bretons comme lui, dont les livres lui avaient appris à cadencer ses phrases, à en faire de la musique. En fait de style, il avait surtout appris le style dévot. Et voilà que tout à coup il lui avait fallu faire face à une situation toute nouvelle, assez pénible, presque ridicule. Jamais Renan ne put dépouiller le prêtre, qu'il avait failli être. Ecclésiastique, il l'était physiquement, psychiquement, à un degré que peu de clercs ont atteint. Il l'était encore plus sous l'habit laïque que sous la soutane. Il ne pouvait pas ne pas en éprouver un certain malaise. Or, rien ne rend, en France, un laïque antipathique ou comique comme cette allure cléricale, comme cette inaptitude à paraître ce qu'il est. Un sentiment de dignité vis-à-vis de lui-même l'empêchait de se montrer autre qu'il n'était. Il lui fallut des prodiges de tact et d'esprit pour s'expliquer, sans s'abaisser, pour rendre voltairien, sans qu'il y parut trop, son style du séminaire. Il lui fallut pratiquer l'art de l'allusion, il lui fallut inventer l'ironie, qui écarte les familiarités et prévient l'injure. Il lui fallut se créer ce style incomparablement subtil et nuancé, qui fut la joie des lettres et

leur plus récent renouveau. Ce fut le prestigieux rétablissement d'un homme placé dans une situation fausse.

Le style de Renan coulait directement du xvii^e siècle. Son originalité était de ne rien devoir à Victor Hugo, à Théophile Gautier, à Flaubert et d'être une des deux formes principales de notre littérature, sa forme grecque, opposée à la forme romaine de Bossuet et de Guez de Balzac.

Ainsi le Romantisme avait été tourné. Renan avait passé à côté sans le voir et, plus attrayante que jamais, la littérature classique avait repris sa royauté.

Pour entrer dans ce courant qui était le sien, Anatole France n'eut pas à imiter Renan comme on le crut d'abord. Il n'eut qu'à être lui-même et à se laisser aller au fil de sa pensée.

Lui aussi, mais pour d'autres raisons que Renan, il avait grandi en dehors du Romantisme auquel il avait été réfractaire. Pour exprimer ses idées et ses sentiments, il n'avait pas besoin de mots nouveaux ni de phrases nouvelles. La langue élégante des xvii^e et xviii^e siècles lui suffisait.

Il n'était pas appelé à représenter la littérature spéciale du xix^e siècle, mais à représenter, en ce xix^e siècle, la littérature éternelle.

La littérature spéciale au xix^e siècle, et qui en rendra sans doute un puissant témoignage, c'est *Notre-Dame de Paris* avec les *Misérables*, c'est Balzac, c'est Flaubert, c'est Zola, c'est Daudet, c'est Maupassant, c'est Bourget, ce sont

tous nos grands romanciers. Elle constitue une immense enquête documentaire, une tentative d'étude approfondie et totale, mettant en œuvre tous les matériaux possibles pour une histoire naturelle de l'homme et des Sociétés.

Les romans d'Anatole France ne sont pas de cette sorte. Ce sont des contes philosophiques, narrés avec un art exquis, agitant des questions éternelles ; c'est de la littérature pure, où se joue un esprit profond et délicieux et qui annexe notre temps à la fois à la Grèce antique et à la France intellectuelle de Louis XIV et de Louis XV. Il n'y a pas moyen de comparer cela à Honoré de Balzac, mais à La Bruyère, à Molière, à La Fontaine, à Fénelon, à Fontenelle, à Voltaire.

On ne voit pas comment cela pourrait périr, à moins que ne meure la littérature, car cela ne contient que l'essentiel et le permanent. Ce qui est de tous les siècles passés a bien des chances d'être de tous les siècles à venir.

Une œuvre comme celle de Renan est en grande partie périssable, car elle repose sur une science changeante et toujours provisoire. Il n'en restera sans doute que des fragments et les *Dialogues philosophiques*.

France ne s'est point aventuré sur un terrain si mouvant et si peu sûr. Il ne s'est pas compromis avec son temps. Il n'a pas risqué d'affirmations en l'air. Il s'en est tenu à ce scepticisme qui fut, et qui restera toujours, le contemporain des problèmes concernant la destinée de l'homme.

Et, peu à peu, à mesure que le siècle se déblayait, sa figure a grandi au point d'apparaître la figure principale de son temps, au point d'en devenir la littérature.

Les quatre volumes de sa *Vie Littéraire*, parus d'abord en feuilletons au *Temps*, nous conservent, ce qui presque toujours se perd, ce qui est perdu à jamais de Mallarmé, la conversation éblouissante d'un grand esprit, c'est-à-dire le meilleur de lui-même, les dessous réels de sa pensée, son attitude profonde devant les événements, les raisons secrètes de son influence. Nous n'y avons pas tout Anatole France, mais seulement quelques-unes de ses belles années. Cela peut, à la rigueur, nous suffire, tout en augmentant nos regrets. Il y a là des pages merveilleuses, de prodigieuses suggestions. Je ne vois rien à comparer à ce qu'on y lit sur les Jouets d'enfants, sur les lexiques ; de ces sujets qui semblent pauvres il a su tirer des vues extraordinairement saisissantes sur le grand problème humain. Il n'a peut-être jamais plongé si profond.

II

PAUL HAREL

Je vais vous parler d'un grand poète, qui fut et qui est un homme délicieux, un de ces hommes dont la présence est comme une fête carillonnée, une trêve aux soucis, une cordial puissant, une griserie, je ne sais quoi de doux et de fort, où l'on respire le parfum de la terre printanière et des bois rajeunis, où sonnent toutes les cloches de Pâques, où rit l'aimable et piquante lumière, où jasant les sources, où palpite l'espoir et que recouvrent la foi tranquille et la résignation évangélique. De Paul Harel se dégage une impression de sécurité et de joie. Son âme a la tiédeur et la forme de ces logis normands bien cloisonnés, aux intérieurs rutilant de propreté, où la nappe blanche est toujours mise, où la broche tourne sur le brasier de la cheminée, et qui, coiffés d'ardoises ou de tuiles dorées par le lichen, s'habillent d'un espalier de vignes ou de roses. L'église où il apprit le catéchisme dresse

toujours devant ses yeux ses arceaux gothiques et sa haute et massive tour grise, dont l'horloge et le cadran lui mesurent paresseusement la marche du temps et lui parlent de l'Éternité.

Si j'avais à définir cet homme, j'écrirais : *Paul Harel ou l'invitation à l'amitié, Paul Harel ou la poésie de l'amitié*, car c'est en cela que résident son charme viril et son incantation propre. Après une heure passée avec lui, on a l'impression qu'il y a en lui tout ce qui vous manque, et qu'il l'a avec surabondance. Il est prodigieusement, il est fastueusement riche d'une richesse qui est en lui-même et qui semble inépuisable. A ceux qui ont perdu ces biens, sa présence rend le Christianisme, le pays natal, la famille et leurs chauds asiles, où l'âme frileuse se dilate, car c'est un homme charmant et bon qui sent ce dont les pauvres hommes ont besoin et qui n'aime pas les voir malheureux. Il vous met en confiance, il vous prend, il vous gagne par sa gaité, il vous fait rire, il rallume en vous la joie de vivre et l'optimisme. Il a le génie de la fraternité chrétienne.

Vous avez entendu dire qu'il était le poète-aubergiste. Vous avez lu ses délicieux souvenirs d'auberge, qui resteront parmi les petits classiques de la langue française, à notre époque. Et sur la foi de cette légende et de ce joli livre, vous vous l'êtes imaginé sans doute en tablier blanc surveillant des fourneaux chargés de victuailles. Je regrette de détruire votre illusion. Harel n'a pas été plus réellement au-

bergiste que vous ni moi. Harel a été un grand poète, doublé d'un maître du conte rustique, et ses doigts n'ont jamais manié d'autres outils que le porte-plume. Les ouvriers poètes sont de médiocres ouvriers et de médiocres poètes. Ils ne font bien aucun de leurs deux métiers. Et la poésie est un métier rudement difficile, qui exige de ceux qui le pratiquent, qu'ils s'y adonnent entièrement. Ah ! j'aurais plaint les clients de l'auberge d'Echauffour s'ils n'avaient compté que sur les plats préparés par un pareil cuisinier ! Ces plats auraient tous été carbonisés, car juste au moment le plus délicat de la cuisson, la tête du poète se fût emplie de sonneries de rimes et son imagination eût couru les champs, parce qu'un lièvre aurait déboulé dans son cerveau et qu'une famille de lapins l'auraient regardé narquoisement, assis sur leurs derrières, dans l'herbe fraîche. Puis c'eût été un passage de perdrix grises ou de bécasses, un chien en arrêt dans les roseaux. Allez donc avec de telles pensées faire la liaison d'une sauce ou y jeter à point nommé le thym, la sauge ou le serpolet, si évocateurs là-bas, si nécessaires ici !

Non ! un poète, un vrai poète ne vit que dans sa tête. C'est un somnambule qui suit son rêve. Il marche, il répond aux questions qu'on lui pose, il a l'air très réveillé, mais en réalité il dort ou plutôt il vit intérieurement une autre existence ; il est absent, il est là-haut, derrière ses yeux qui rient et qui songent. Il n'en redescend pas. Il y a assez de gens en bas pour faire

l'ouvrage. Vous croyez qu'il vous regarde. Eh ! sans doute il vous regarde, mais pas comme vous le pensez. Il vous trouve plaisant, parce qu'il vous imagine à mesure. Il vous tourne, il vous retourne, il vous situe et brusquement vous plante là et vous oublie. Vous êtes pour lui de la littérature.

Il est là-haut dans sa tête à travailler de son métier, les yeux ouverts sur la campagne.

Il est un organisme à filer des vers comme le bombyx à faire de la soie. Vous croyez qu'il ne fait rien : il travaille tout le temps. Il emmagasine des impressions, il écoute au fond de lui-même de subtiles orgues, des harpes et des flûtes ; la chanson, après ce prélude, se précise. Un ordre à la fois musical et mystique assemble les mots, qui prennent un sens merveilleux, allongent étrangement leurs résonnances et brusquement s'illuminent et scintillent.

A quoi servent les poètes, à quoi servent les artistes ? Tout simplement à faire le monde plus beau et plus significatif, à compléter la nature, à ajouter ce qu'il y manque, pour qu'elle soit plus émouvante, à en peindre l'âme invisible, à la rendre habitable pour les dieux et à les amener à habiter avec nous.

Dieu nous a livré la terre. Il en a commencé l'aménagement, mais il nous a laissé le soin de le terminer et de le meubler à notre goût. Les plus grandioses paysages ont quelque chose d'indéterminé ; leurs contours et leurs confins se mêlent. Mais posez un temple, une église, une statue au bon endroit, et aussitôt vous avez

un pays, un centre, autour duquel tout s'harmonise, où se formera un foyer de civilisation ; la vie jusque là nomade sera fixée ; l'amitié, l'amour naîtront ; les morts ne seront plus oubliés ; mille sentiments seront cultivés, que couronnera la piété. Et les fleurs de l'esprit apparaîtront. Et les chansons s'envoleront de toutes les lèvres. Autrement dit, une vie divine commencera.

Nous ne serons plus ces malheureux forçats que nous étions, infiniment plus malheureux que les animaux, car nus, faibles et délicats, tandis que les bêtes ont des fourrures et courent en liberté, nous étions seuls condamnés aux durs travaux des champs, à toutes les souffrances, à la maladie et à la mort, sous le fouet des bises et des pluies glacées. Mais l'intelligence nous a sauvés, l'intelligence a refait de nous des princes. Et les artistes et les poètes divins sont arrivés, pour nous initier aux joies d'une existence encore supérieure, d'une existence transfigurée, ennoblissante, élargie et délicieuse.

Les poètes, les penseurs et les artistes sont les ferments de l'Humanité ; leur fonction est de transformer la matière en spiritualité et, par conséquent, d'assurer l'accomplissement du plan divin. Sans eux, la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue, car la dignité de l'homme ne commence qu'avec la pensée.

Les sociétés ne sont constituées que pour permettre d'éclorre à la pensée, à la poésie, à l'art, à tout ce qui, dans l'avenir et dans l'espace,

portera témoignage pour elles. Les penseurs, les poètes, les artistes, font rayonner au loin le nom et le travail de ces sociétés. Ils les font respecter, aimer, admirer.

Voyez cette petite bourgade d'Echauffour, si coquette et si jolie. Sa beauté est devenue célèbre grâce à son poète. Grâce à lui, la voilà en train de devenir un lieu consacré, une des saintes bourgades de la France et de la Normandie. On en parle jusqu'au fond du Canada. Elle est connue au Japon. Des écoliers d'Asie épèlent son nom et récitent ses louanges. Elle restera légendaire et toute sonore des fanfares dont la voix d'Harel a rempli ses échos ; on y rêvera de ses souples amazones, on y verra passer les équipages du marquis de Chambray, qui y ressuscita les fastes des Valois. Et le vent léger y restera bruissant de souvenirs, de beaux rythmes et de rimes enchantées, qui rediront à jamais les douces syllabes du bon accueil et de l'amitié.

*
* *

Que fut Harel ? Un poète, un merveilleux ouvrier de vers, c'est-à-dire un être de luxe, qui n'était bon à rien qu'à cela. C'était beaucoup et c'était peu... Mais la nature arme les gens qu'elle prépare à jouer un rôle et les aiguille vers leur destinée. Elle lui donna l'aisance des manières, l'assurance, le charme persuasif et le bourra d'esprit... Elle le campa, le nez au vent, les yeux vifs, le teint frais et, le plantant sur

des jarrets solides, lui donna l'allure robuste et dégagée d'un gentleman-farmer et d'un chasseur.

Les parents d'Harel étaient sinon riches, du moins pourvus de moyens qui en faisaient des bourgeois. Le père, petit avocat de Vimoutiers, menait à Echauffour une existence de rentier aisé ; Mme Harel mère, grande et de taille élancée, était une fort jolie femme, aux yeux charmants, prudemment et timidement ambitieuse, honnêtement romanesque, tendre, patiente et ingénieuse. Le mari traduisait Virgile en vers français et ne jurait que par l'abbé Delille, dont les œuvres voisinaient avec le Dalloz dans sa bibliothèque ; sa femme lisait Lamartine à la veillée. Les ancêtres des Harel étaient meuniers à Heugon. Mme Harel était une demoiselle Gérard Rouvray ou du Rouvray. Les Gérard étaient venus de Bourgogne, et l'un deux avait fondé l'auberge d'Echauffour, très achalandée et renommée pour sa bonne cuisine et que fréquentaient les puissants herbagers de la contrée, les chasseurs de la forêt de Saint-Evrout, les nobles du pays, les candidats en tournée électorale, le duc d'Audiffred-Pasquier et le baron de Mackau. Il y grouillait aussi tout le petit monde des foires, les charlatans, arracheurs de dents ou vendeurs d'élixirs, les marchands de cochons, les auvergnats acheteurs de peaux de lapins, les commis-voyageurs, les bruyants maquignons, des gens de Bordeaux, de Beaucaire ou de Pont-Saint-Esprit, presque toute la vieille France pittoresque, à laquelle faisaient vis-à-

vis, sur la place de l'Eglise, le campement des étameurs, quelque menu cirque égaré, des baladins et saltimbanques, des ménageries, des chevaux de bois avec tout ce qui tourne autour de gueuserie. Quelques-uns se glissaient jusqu'à l'auberge odorante et y lampaient un verre de cidre ou y dévoraient une portion de tripes. On y logeait à pied et à cheval.

Les Gérard avaient fait souche dans le pays. Ils y étaient alliés aux meilleures familles, aux Gibory-Beauplan, aux Molvaut, qui s'enorgueillissaient d'avoir fourni à la France un amiral, un percepteur, un chef d'escadron de cuirassiers. Une aïeule du poète avait dansé aux fêtes de la déesse Raison, pendant la Révolution. On voit que le ferment des idées travaillait ces familles villageoises, d'où se détachait de temps à autre quelque vigoureux rejeton bourgeois. Bientôt se fondait, à Echauffour, à côté de l'auberge, la gracieuse Congrégation des Dames du Cœur Bleu. On n'imagine pas ce que ces petits couvents de femmes, qui se sont établis un peu partout, dans nos villages de province, au siècle dernier, ont fait rayonner sur la France de politesse et d'élégante distinction, ni combien elles ont affiné notre civilisation.

Qui sait ce que leur doit la poésie d'un Paul Harel ! Qui sait ce que nous leur devons tous d'affinement et de noblesse, à ces humbles femmes voilées, qui compriment sous la croix les battements de leurs cœurs trop ardents et qui constituent l'aristocratie de la prière !

Un peu de leur âme mystique a passé de leurs

yeux dans le cœur et dans les yeux de nos mères. Celles-ci ont subi la contagion de l'idéal et nous en ont transmis la nostalgie. Il leur en est resté je ne sais quelle discrétion de langage et de tenue, je ne sais quel goût des choses de l'âme et quelle préoccupation d'élégance intérieure.

L'ambition secrète de nos mères a été d'avoir des enfants qui pensent, sentent et parlent délicatement, élégamment, et témoignent par toutes leurs manières d'une distinction profonde. Elles n'ont pas rêvé de faire de nous des poètes. Aucune mère ne forme de tels rêves. Elles n'ont pas rêvé de faire de nous des mondains. Elles étaient trop sérieuses pour cela. Elles nous poussaient non pas vers les beaux sentiments — ce n'étaient pas des héroïnes — mais vers les jolis sentiments, d'où naissent les douces causeries, jouissance des cœurs aimants et fidèles. Elles cultivaient moins en nous les énergies, qui les effrayaient un peu, que les menus renoncements, les gentilles mélancolies, dont elles savaient bien que la vie était tissée, mais dont une âme ingénieuse peut faire encore du bonheur pour les autres et pour soi.

Paul Harel, enfant, devait être certainement le plus charmant petit bonhomme qu'on pût rencontrer au loin. C'était un rossignol, un merle dans la maison et qui, du matin au soir, inventait des chansons, rapportait du soleil dans ses yeux, du foin odorant dans ses cheveux ; un enfant impossible à diriger, parce

qu'il avait plus d'esprit que tout le monde. Il démontait le curé et l'instituteur par ses répliques, émerveillait les vicaires, enchantait les marchands de cochons, enjôlait les comtesses et les duchesses, piquait l'attention des préfets par sa mine éveillée ; n'en faisait qu'à sa tête, était assidu à l'école buissonnière, n'apprenait rien et savait tout ; brillait, en toute occasion, excepté en calcul, et se faisait autant d'honneur par ses ignorances que par ses connaissances, qui semblaient innées. C'était un petit enchanteur, un fils des fées, un Obéron, qui, se sentant de race divine, marchait dans la vie avec l'assurance gracieuse de quelqu'un pour qui les lois ordinaires n'étaient pas faites et qui aurait pu donner des ordres à ses parents au lieu d'en recevoir. Il n'allait pas jusque-là ; il était très gentil ; il n'avait aucune morgue, mais quand on lui adressait des remontrances, il riait et faisait rire. Il avait tant d'esprit !

Tout cela est bel et bon. N'empêche qu'on ne peut laisser un grand garçon bien portant sans rien faire. Le bon ordre et la morale publique exigent qu'il soit occupé. Il faut, passé douze ou treize ans, ou qu'il soit envoyé au Collège, ou qu'il travaille aux champs. Les voisins et les amis de la famille se chargent d'y veiller.

Mme Harel ne nourrissait pas de très grandes ambitions pour son fils, ou du moins n'osait pas en nourrir. Quoique mariée à un avocat et, par conséquent, devenue bourgeoise authentique, son retour à Echauffour l'avait

ramenée trop près de sa condition sociale première, pour qu'elle ne subît pas l'influence de son ancien milieu. Peu à peu, elle s'y était réadaptée, elle avait repris humblement la coiffe villageoise, elle était redevenue une paysanne cossue, après avoir été une petite dame. En Normandie, c'est plus facile qu'ailleurs, car il y a la classe intermédiaire des grands herbagers, qui, souvent riches à millions, affectent une certaine rusticité d'allures, et dont les femmes continuent à s'habiller en fermières. Leurs filles, richement dotées, élevées au couvent, épousent des avocats, des notaires, des médecins, mais les fils, qui ne sont allés que chez les Frères, retournent sans difficulté à leurs bœufs et à leurs chevaux. Mme Harel, à leur exemple, maria sa fille à un bourgeois des villes, mais dirigea son fils Paul vers le petit collège primaire de Regmalard. Il faut dire que son fils aîné, Auguste Harel, l'avait découragée. Elle avait voulu le mettre au petit séminaire. Or, Auguste, s'évadant de la voiture qui l'y devait conduire, s'était caché dans un fossé, où on ne le retrouva que le lendemain. Il avait fallu y renoncer.

Quant à ce spirituel et dégourdi petit Paul, l'ami du vent, des arbres et des lièvres, c'était bien déjà assez cruel de le priver de sa liberté et de l'enfermer dans l'ombre morose et moisie d'un collège, sans l'attrister encore de programmes trop chargés. On l'expédiait à Regmalard pour pouvoir dire qu'on l'envoyait au collège. Cela lui ferait toujours passer deux

ou trois ans, deux ou trois tristes années, pendant lesquelles l'enfant se muerait en adolescent et où l'homme qu'il devait être commencerait à s'élaborer et à se dégager dans le sentiment de fierté virile que donne une moustache naissante. Douce et mélancolique attente pour les mères ! Leur petit est parti. Il est allé au loin préparer sa métamorphose et changer de silhouette et de figure. Quand il reviendra, dans sa beauté nouvelle, le reconnaîtra-t-on seulement ?

Pourtant, il fallait réfléchir à ce qu'on allait en faire. Il fallait lui choisir une carrière. On pensa à celle de pharmacien ; mais pour cela, il fallait qu'il possédât un rudiment de latin. On le retira donc de Regmalard et on le mit en pension chez un curé, qui se chargea de l'initier à la langue de Virgile. La vérité m'oblige à déclarer qu'Harel n'y apporta aucune curiosité, que les divines syllabes n'opèrent point en lui, que tout cela ne lui apparut qu'inutile fatras et vaines ténèbres. Il secoua au grand air la poussière des déclinaisons et des verbes, et il ne lui en resta rien dans la tête. Son cerveau demeura imperméable.

Il fallut abandonner le rêve de la pharmacie. On se rabattit sur l'espoir de l'imprimerie. Harel entra comme correcteur dans une maison du Mans, qui imprimait les œuvres de Paulin Paris et les *Romans de la Table Ronde*.

Là-dessus, l'heure du service militaire arriva. Harel fit son volontariat d'un an, après

quoi il rentra frais, élégant et dispos dans son village, ayant merveilleusement réussi à passer ses années de jeunesse, sans se laisser entamer par le travail. Il revint libre comme l'air et ayant suffisamment et victorieusement prouvé qu'il n'avait rien appris ou tout oublié, et qu'il ne fallait pas compter sur lui pour exercer un métier.

On tint conseil. La florissante auberge du grand-père était là. Elle deviendrait l'auberge de Paul Harel. Il épousa, à vingt-trois ans, la riche fille du maire d'Echauffourd ; il paya patente. Il fut donc aubergiste, si c'est être aubergiste que de loger dans une auberge et d'y avoir à son service un personnel de servantes que sa femme et sa mère dirigeaient, que d'y commander ses plats préférés et de les manger à point et à l'heure, que de choisir et d'acheter les vins les plus délectables et de pourvoir sa cave des eaux-de-vie les plus renommées. Dieu merci ! il prouva vite sa compétence en ces matières où il ne le cédait certainement pas à Brillat-Savarin lui-même.

Vous dire qu'il ne faisait jamais d'apparition à sa cuisine serait injuste. Je crois, au contraire, qu'il en faisait de fréquentes et n'était pas homme à abandonner son déjeuner ou son dîner aux risques d'une improvisation. Sa présence, ses paroles, créaient autour de lui une ferveur, un état d'exaltation, un rythme auxquels les choses mêmes obéissaient. Tout prenait une âme.

Les tripes sanglotaient tout bas dans leurs terrines.
Le pot-au-feu normand
Sommeillait comme un juste et ronflait en dormant

Très peu de gens de sa sorte se fussent résignés à s'entendre appeler aubergistes. Non seulement Harel n'en souffrit pas, mais il en tira vanité comme de la plus pittoresque aventure de sa vie.

En revanche, par beaucoup de côtés, Harel a des goûts de grand seigneur. Il est naturellement dépensier et fastueux jusqu'à la prodigalité. Il aime à donner de la joie aux créatures. Plus d'une fois, il a fait faire à de pauvres diables des festins de millionnaires. Ces jours-là, la nappe était plus blanche que jamais, le service était plus soigné que pour des princes, le menu abondant et impeccable, les vins les plus lyriques étaient appelés, versés et commentés. Le maître expliquait à ses convives ce qu'ils allaient boire et ce qu'ils allaient manger, leur révélant les arômes, l'aristocratie des cépées et les grades vénérables que l'âge confère. Et puis, dans la chaleur de sa charité fraternelle, il s'occupait aussi de leurs âmes, il leur parlait de la bonté de Dieu, il leur commentait le sermon sur les Béatitudes et la paix promise aux hommes de bonne volonté ; il évoquait le Christ aux noces de Cana, il les initiait aux divins mystères, il leur disait la foi, l'espérance et le pur amour, l'acceptation, la résignation, le repentir et le pardon. Il les initiait aussi à la poésie et leur récitait des vers. Il leur faisait des confidences sur ses pro-

jets et les laissait repartir réchauffés, émerveillés, touchés, édifiés, heureux et meilleurs.

Certes, Harel a des défauts. Il ne voit pas toujours les choses sous leur angle véritable ; il s'exagère l'importance de certaines et ne comprend pas, comme la plupart d'entre nous l'entendent, la portée de certaines autres. C'est pourquoi il ne faut pas le juger strictement selon nos idées sociales actuelles. Mais il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il a beaucoup aimé, parce qu'il a eu l'esprit de charité, le génie de la bonté et qu'il a sincèrement voulu et cherché le royaume de Dieu sur la terre. Il a eu pitié de tous, des riches aussi bien que des pauvres, des savants et des ignorants, des orgueilleux et des humbles, des avarés et des prodigues. Il a deviné leur misère et à tous il a su dire les paroles opportunes.

Aubergiste, puisqu'on veut qu'il l'ait été, il a toujours reçu ses clients comme s'ils eussent été ses invités, et quand il les voyait hésiter à faire la dépense qu'il jugeait convenable, il intervenait, commandait et payait royalement. C'était l'aubergiste magnifique.

Avec ce système, on conçoit sans peine qu'il ne se soit pas enrichi. C'est même miracle qu'il ne soit pas ruiné entièrement et que l'auberge soit restée ouverte pendant douze ans. Cela prouve combien l'affaire était bonne et bien lancée.

L'auberge fermée, il commença par placer du vin. Aimé, appelé dans tous les châteaux voisins, où sa présence apportait la joie de vivre

et était une fête intellectuelle, mettant le branle-bas de la cave au grenier et secouant les poussières et les toiles d'araignée que la vie laisse sur les bouteilles et sur les âmes, comment ne lui aurait-on pas acheté toutes ses barriques ? C'est au cours d'une de ces tournées que le curé de Montligeon lui proposa de fonder *la Quinzaine* et de lui en donner la direction. Qui ne se souvient de cette belle aventure littéraire et de sa rapide réussite ? Harel passa deux ans à Paris. Il recruta une rédaction catholique de premier ordre, où il fit à la jeune littérature une place audacieuse. Barrès et Henri de Régnier furent de ses collaborateurs avec Charles Baussan, Michel Salomon, Saint-Auban, Mithouard, Jules des Rotours, François Rousseau et tant d'autres, à côté de Mgr Duchesne et de vingt sommités. Je ne puis oublier comment il m'accueillit, inconnu, et quelle bonne amitié s'ensuivit. Je puis dire qu'en rencontrant Harel, j'ai rencontré le meilleur agent de ma destinée. Je puis dire davantage aujourd'hui que la perspective de trente années s'est formée sur cet événement de *la Quinzaine*. Ce rapide passage d'Harel à Paris mérite d'être signalé, pour ses conséquences, comme un des faits importants de l'histoire du Catholicisme et de la littérature en France dans le dernier quart de siècle. Il y eut là, sous le couvert de la plus pure orthodoxie, une sorte de prélude à l'Union sacrée, un élargissement de nos cadres et de nos idées, une première rencontre, sur le terrain religieux, des esprits les plus

éminents et les plus divers. Une fenêtre fut ouverte, une cloison fut abattue alors, que l'esprit de secte n'a plus pu refermer.

Deux ans après, Harel retournait dans son village. Une fois de plus, il avait l'air d'un vaincu. Fonsegrive l'ayant remplacé à la tête de sa Revue ; mais cette défaite n'était qu'apparente. En réalité, Harel commençait son existence d'homme de lettres. De bric ou de broc, avec des romans, des contes paysans, d'admirables poèmes, il parvint à vivre sa vie, sans en changer le rythme. Plusieurs fois par an, on le voyait revenir à Paris, dans les bons hôtels, où il invitait fastueusement ses amis. Le bruit se répandait : Harel arrive, et c'était dans les milieux littéraires et dans certains salons parisiens, un frémissement de joie et comme l'annonce d'un printanier renouveau de vie et de poésie.

Un Harel économe fût resté un pauvre diable. Ses dépenses furent pour une bonne part la cause de son prestige et de sa renommée, la condition même de sa production littéraire, qui, sans cela, se fût recroquevillée, étriquée, racornie.

Pourquoi vous ai-je raconté tout cela, qui ne devrait regarder personne, que l'auteur ? Pourquoi ? mais d'abord parce que c'est l'auteur qui a commencé et qui à ses œuvres a ajouté le roman de sa vie. Ne vient-il pas de publier ses *Souvenirs d'Auberge*, en y ajoutant des chapitres inédits ? Et ce roman autobiographique, car c'est un roman, c'est-à-dire une

œuvre en partie d'imagination ou, si vous le voulez, d'autosuggestion, n'est pas le moindre de ses ouvrages, et il a pour complément toute une légende aux contours un peu flottants, qui a rendu populaire son extraordinaire personnage. Lorsque vous parlez d'Harel, on vous dit : « Ah ! oui, le poète aubergiste, le poète d'Echauffour ! » comme si ce n'était qu'un petit poète plébéen, alors qu'en réalité sa poésie est souvent tout ce qu'il y a de plus aristocratique, et qu'il fut lui-même un singulier mélange de plébéen et d'aristocrate.

Cette légende lui a servi au moins autant qu'elle lui a nui. J'ai essayé d'en ramener les proportions à la réalité : Vous savez à peu près maintenant ce qu'il en fut.

La première vocation d'Harel fut de ne rien faire et de vivre à sa fantaisie, qui était grande et dispendieuse. Ni il ne voulut étudier, au temps de sa jeunesse, ni sérieusement apprendre aucun métier, mais chasser, rêver, faire des vers, mener une existence de gentilhomme campagnard, en des habits commodes, bien coupés et qui le feraient valoir avantageusement. Il voulait traiter de pair à compagnon avec les gens des châteaux, comptant pour cela sur sa bonne mine, sa chance, son adresse et son esprit surtout, qui était éblouissant et de la meilleure qualité.

D'ambition, il n'en avait pas, pas même l'ambition de la gloire. Il ne se souciait pas d'aller crever de faim dans les villes et la vie de bohême ne le tentait aucunement. Sa fierté,

sa dignité naturelle s'y refusaient. Il détestait les risques et comprenait que ce n'était qu'à Echauffour, au milieu des siens, dans cette atmosphère demi-bourgeoise, sagement plantureuse et chrétienne, que son intégrité se pouvait maintenir.

Vous avez vu avec quelle simplicité élégante il résolut le presque insoluble problème. L'Auberge de son grand-père lui donna justement ce qu'il cherchait : une façade honorable de commerçant, qui le laissait entièrement libre dans une maison bien fournie de tout ce qu'il faut, où il pouvait aller, venir, commander, recevoir ses amis, se faire d'agréables relations, où il était, en somme, comme dans un petit château pittoresque et rustique, bien servi, les pieds chauds, aimé, fêté, choyé, estimé. Je ne fais pas d'ironie. Harel avait été créé et mis au monde pour être poète. La Nature, qui le destinait à cette fonction infiniment utile, lui avait donné le caractère qui était indispensable pour le remplir. La Nature avait voulu qu'il ne s'occupât de rien autre chose que de se perfectionner en son art et l'avait organisé en conséquence. La Providence, qui savait ce qu'elle voulait de lui, l'avait placé dans les conditions les plus propres à le réaliser. Plus pauvre, il se fût découragé ; plus riche, il se fût laissé aller et se fût corrompu peut-être. Plus instruit, il eût été tenté d'aborder des sujets pour lesquels ses dons naturels le désignaient moins ; il eût peut-être été moins lui-même, il se fût éparpillé. Plus ambitieux, il

eût peut-être quitté les champs pour les villes. Or, sa mission était de rappeler les uns aux champs et d'y retenir les autres ; sa mission était de faire aimer aux hommes la loi divine. C'était une mission de prophète. Pour la remplir, il a eu la qualité suprême, que Dieu exigeait de ses prophètes : la foi, la confiance entière, l'abandon de soi à la Providence.

Je viens de vous dire longuement, trop longuement sans doute, la psychologie d'Harel et le sens de sa vie. Il s'agit maintenant de vous expliquer comment en lui le poète s'est formé. Il avait des dons extraordinaires de sensibilité. Ses yeux ardents, pénétrants, rieurs, traversés de rêveries, son nez mobile et sensuel, ses lèvres gourmandes, son front court envahi par des cheveux épais, sa tête de faune, son teint coloré, sa carrure robuste, tout en lui attestait le plus voluptueux tempérament, la plus complète aptitude à toutes les jouissances et à tous les désirs. Mais ces désirs étaient puissamment réfrénés en lui par la plus naïve foi catholique qui pût être, par un mysticisme foncier, par une grande et respectueuse tendresse envers sa mère et aussi par le cadre sévère de la vie provinciale. Tout un lointain passé d'honnêteté familiale le maintenait dans la voie droite. Il fallait une issue pourtant à ses instincts épicuriens : la poésie fut son dérivatif. Il s'y plongea de toute son âme frémissante. La lumière, les sons, les formes, il était apte à en rendre comme personne les plus délicates suavités, car tous ses sens étaient enchantés.

Ajoutez à cela un sentiment très vif et pourtant attendri du comique, une verve entraînante, une fougue, une jeunesse, une fraîcheur d'émotion extrême, la netteté et la pureté du dessin, la précision et la brièveté avec un certain goût du vague et de l'infini, une aspiration vers la mélancolie et vers le songe, vers la symphonie musicale.

Et cependant, tant de dons merveilleux lui eussent été inutiles et se fussent stérilisés en lui, s'il n'eût appris à fond son métier de poète. Le plus délicieusement sonore des violons ne peut révéler ce qu'il contient de mélodies, si un maître ne prend l'archet et n'y fait chanter son âme musicale.

Harel, qui n'avait pas fait d'études classiques, qui ignorait par conséquent la poésie de Virgile et la poésie grecque, Harel, qui vivait dans un village, loin de la ferveur des écoles littéraires, était dans des conditions déplorablement défectueuses pour cultiver son art, en un temps où cet art est devenu une chose si savante au maniement si délicat. Pour devenir un poète, il faut connaître à fond tout ce qui a été fait de plus achevé en ce genre, il faut avoir pénétré toutes les nuances et toutes les subtilités de la langue et du rythme. La moindre pièce de vers un peu réussie résume en elle toute l'information des siècles. Il faut qu'elle ne fasse double emploi avec aucune et qu'elle ait cependant avec la série des chefs-d'œuvre un air de famille. Il faut qu'elle évoque victorieusement mille doux échos du

passé, sans se confondre avec aucun. Il faut qu'elle s'ajoute à la série, la complète et l'enrichisse.

Qu'avait bien pu lire Harel, aux jours de son enfance et de son adolescence ? L'abbé Delille, Lamartine et La Fontaine. Tels devaient avoir été ses initiateurs, ses livres de chevet. Il avait parcouru ensuite quelques pièces de Corneille qui l'avaient enthousiasmé ; de Racine, qu'il avait moins goûté ; puis au hasard un peu de Victor Hugo, un peu de Clément Marot, de Ronsard, de Malherbe, de Jean-Baptiste Rousseau, de Millevoye, d'André Chénier, de Soumet, des poètes de 1820. Il avait aussi connu *Mireille*, qui lui avait ouvert des horizons insoupçonnés, et correspondu avec le grand Mistral. Les premiers livres d'Alphonse Daudet l'avaient ravi.

Tout cela devait le conduire à une gentille poésie sentimentale, vaguement inspirée de Lamartine et sans grand caractère, assez pour décrocher une fleur d'argent aux Jeux Floraux et pour lui constituer une petite notoriété dans les menues revues de province, où de vieilles filles et des clercs de notaire inspirés cultivent ce genre.

Harel s'en serait aisément contenté, son ambition se bornant alors à prendre un rang honorable parmi les poètes du Département. Heureusement pour lui, à ce moment, brillait sur le département de l'Orne une étoile de première grandeur, un vrai chef, un grand maître de la poésie : Gustave Le Vavas seur,

cet ancien ami et vigoureux émule de Charles Baudelaire.

Le Vavasseur était un aigle au milieu de ces oisillons. Et certes, c'était un poète de puissante envergure, un vaste cerveau, une inépuisable bibliothèque vivante ; en vérité, un grand Monsieur. Comme son ami Baudelaire, il venait droit du xvii^e siècle, dont l'un et l'autre ils écrivaient la langue et avaient reçu l'austère empreinte. Baudelaire était une sorte de théologien mystique, un Bossuet de la poésie, qui aurait versé dans le satanisme et les messes noires : Le Vavasseur ramassait en lui du Bartas, Mathurin Régnier, le père Le Moyne, Dassoucy, Benserade, tout le bataillon pittoresque et exercé des survivants de Louis XIII et de la minorité de Louis XIV. Il y avait en lui du Corneille, du Théophile, du Saint-Amant, du Tristan mêlé à du Scarron, il y avait en lui de l'Ennius et du Lucrèce. Souvent, sa mâle poésie l'égalait aux plus grands. Rien n'y manque, ni la vigueur de l'idée, ni la rude splendeur du style, ni la prodigieuse virtuosité. C'est un grand poète qui s'est trompé d'époque. Les Romantiques n'avaient rien à lui apprendre ; il en savait plus qu'eux, mais il n'aimait pas les mêmes choses. Ce n'était pas un faiseur de romances, ni un rêveur au clair de lune.

Hélas ! venu trop tard dans un monde trop vieux,

Le Vavasseur, résigné à ne pas connaître la gloire, était vite rentré dans ses terres et con-

tinuant la vie de ses parents et de ses ancêtres, avait repris cette sorte de magistrature de l'honneur et du devoir, qu'ils avaient toujours remplie et à laquelle ils devaient leur nom respecté. Il fut un grand Vavasseur intellectuel, qui veilla au bien-être matériel et moral de sa petite province, qu'il s'efforça, par son ascendant, de maintenir dans sa foi catholique et monarchiste et de diriger dans la voie des sages progrès. Il présida les Comices agricoles, les Congrès archéologiques, et fut conseiller général de son canton, avec cette particularité que le plus souvent il y parla en vers. Sa grande joie fut de familiariser les paysans, les herbagers et toute la noblesse du pays, à la poésie et de la leur faire acclamer. Sa Muse gaillarde, pittoresque, remuante, malicieuse, à la fois Vieille et Jeune France, jetait son bonnet quand partaient les bouchons de champagne, et se répandait en lyriques facéties et en acrobaties rythmiques. Tous les genres, aussi bien l'épique que le didactique, le lyrique et le satirique, étaient dans les cordes du prestigieux bonhomme, qui chantait avec une égale aisance et maîtrise les exploits des anciens héros, le geste auguste du paysan qui sème, la majesté du laboureur, la paix des champs, les austères lois premières, l'épicurisme d'Horace, Galathée sortant vivante et femme de la pierre, la vieillesse de don Juan et les tripes à la mode de Caen.

La Normandie s'émut à sa voix. Les poètes s'y mirent à pousser dans tous les sillons.

Tous étaient ses fils spirituels. Chacun se pouvait tailler un petit fief dans ce vaste domaine un peu touffu, qu'il y avait tout avantage à débroussailler. Même le mieux doué de tous, celui que, sans flatterie, on pourrait appeler le divin Harel, comme on dit le divin Virgile, à cause des prolongements de ses vers dans l'oreille et dans l'âme et de tout ce qu'ils éveillent d'exquise rêverie, même Harel, dis-je, allait longtemps vivre à son ombre et de sa sève, jusqu'au jour où, enté sur ce vieux chêne, il allait le rajeunir, en devenant la maîtresse branche et se substituer en quelque sorte à lui, comme sur le tronc sublime du vieil Ennius développa ses frondaisons le grand Virgile.

D'autres, comme l'aimable Paul Labbé, le fin Challemel, le doux Germain Lacour, l'ahurissant Florentin Loriot et Adolphe Vard, se rangèrent avec déférence autour de ce maître ; Harel seul fut réellement son disciple et n'eut d'abord d'autre ambition que celle de le continuer en le complétant. Et ce n'était pas une médiocre ambition, car tout était dans Le Vavasseur. C'est après lui et d'après lui, qu'Harel s'attaqua aux récits épiques avec son *Dugesclin*, que, pareil à un trouvère du Moyen Age, il clamait dans les foires avec un inouï succès de foule. Lui aussi lançait dans les banquets des toasts et des discours en vers retentissants, qui mettaient en joie toute une salle ; lui aussi chantait la cuisine en vers qui resteront immortels. Dans ce genre, où Le Vavasseur avait atteint au génie, Harel l'égalait,

s'il ne le dépassait pas. Ce sont chefs-d'œuvre, en tous cas, issus de la même école. Je crois pourtant que ceux d'Harel, plus condensés, s'enfonceront plus profondément dans les mémoires et resteront parmi les classiques, bien au-dessus de tout ce qui a été fait par les plus célèbres gourmands.

Pendant plusieurs années, Le Vavas seur instruisit Harel à la poésie, corrigeant, remaniant, sarclant ses moindres essais, ajoutant souvent, parfois retranchant, lui apprenant l'art d'écrire, de vivifier une image, de faire luire un mot, d'amplifier le son d'une rime, de rendre la phrase nerveuse et de faire chanter aristocratiquement une strophe.

Seulement, sous la gaité de Le Vavas seur et dans toute sa poésie, il y avait quelque chose de sombre et de crispé, de hautain et d'austère, qui se ressentait de la gravité religieuse du xvii^e siècle, avant Racine et La Fontaine, de cette gravité que nous appelons Janséniste, mais qui était générale alors. Le cerveau se détendait parfois, mais le cœur ne se livrait pas. Chez Harel, au contraire, la gaité était tendre, l'imagination jeune et fraîche grimpait avec la sveltesse d'un écureuil dans les branches vertes, secouait des rayons de soleil et riait aux sources. Il avait le don de l'émotion et du rêve, qui manquait un peu à son maître. Du reste, l'élève, initié, stimulé, entraîné, arrivait à des trouvailles de formes qui étourdissaient et ravissaient le maître. C'était Harel qui finissait par enlever le morceau.

Ainsi naquit un petit livre exquis, plein de science et d'adorable gaminerie, pimpant, frais et sonore comme un chant d'alouette- et de merle au printemps, et, qui, sous le titre *Aux Champs*, ravit tout le monde et confondit, par sa fine et narquoise perfection, tous les vieux routiers du Parnasse.

Après cela, Harel voulut voler de ses propres ailes. Le penseur et l'apôtre s'éveillèrent ensemble en lui. Il lança son superbe appel aux paysans, cet admirable *Plebs rustica*, bientôt suivi de ce non moins admirable : *Croissez et multipliez*, où la hardiesse du sujet le dispute à la chasteté de l'expression, et qui flétrissait, il y a bientôt trente ans, ce malthusianisme dont la France se meurt aujourd'hui.

Cette double thèse, que le premier peut-être il a eu l'insigne honneur de soutenir avec tant d'éloquente splendeur, il la reprit et la mit à la scène dans son beau drame de *l'Herbager*. La pièce, remarquablement construite pourtant, n'apparut pas assez étoffée à la critique, à qui on l'avait annoncée comme une merveille. Irritée contre ce paysan, dont on parlait beaucoup trop à son gré, et qui venait faire la leçon aux dramaturges et la morale aux Parisiens, elle résolut d'en finir et de le renvoyer par le premier train à son village. Elle fut féroce.

Fou de douleur devant l'écrasement injuste et brutal de son œuvre et de son rêve, Harel se redressa. Il réunit une troupe de comédiens et s'improvisant lui-même acteur pour jouer un des principaux rôles, il alla promener sa pièce

à travers la Normandie, où elle fut acclamée.

Plus de trente ans ont passé. L'oubli enveloppe à jamais tant d'autres pièces qui, à la même époque, furent célébrées par la même critique, et il a épargné l'*Herbager*, qui a pris figure de petit chef-d'œuvre et qui marque une date d'histoire.

Trois ans plus tard, Harel rentrait à Paris, comme fondateur et directeur de *La Quinzaine*. Il y publia alors ses *Voix de la Glèbe*, dont son appel aux paysans et son cri d'alarme contre le malthusianisme formaient la partie la plus retentissante. Là, le poète devenait prophète et prenait figure nationale. Le reste de l'ouvrage était rempli de beautés. L'ensemble formait un livre éloquent, ému, simple et grave. Le style en était franc, direct, dépouillé, fait pour parler au peuple plutôt qu'aux lettrés. Il dénotait un riche tempérament, une nature puissante plutôt qu'un de ces artistes raffinés que de longs siècles de civilisation et de poésie nous faisaient désirer. Sous ce rapport, ce livre marquait une régression sur le précédent, qu'il dépassait pourtant de beaucoup en portée. C'est que, cette fois, Harel y avait travaillé seul et s'y montrait tel qu'il était, dans sa robuste spontanéité et son rustique génie, où l'on sentait tout de même par endroits un sentiment virgilien.

Les deux ans qu'Harel passa à Paris, alors en plein renouveau symboliste, au moment où la poésie se complaisait aux plus subtiles recherches de sentiments, de couleurs, de sonorités délicates et de frissons mystérieux, le firent pé-

nétrer en un monde insoupçonné. Il est certain qu'avec Mallarmé, Verlaine, et surtout Henri de Régnier, la poésie, après quelques louvoiemens, venait de pénétrer hardiment dans la haute mer entrevue par Baudelaire et Edgar Poë, et que le vent l'emportait vers quelque Thulé intérieure, dont l'espoir nous éblouissait. La poésie avait changé de direction. Elle s'éloignait avec rapidité des bords du Parnasse et vains étaient les cris de fureur, les sarcasmes, les poings tendus. Il fallait, si l'on ne voulait pas être abandonné et oublié sur le rivage, sauter dans une barque, faire force de rames, et au risque de se perdre en mer, la rattraper.

Harel fut de ceux qui le comprirent. Nous lui aidâmes d'ailleurs à le comprendre. Il réfléchit, appareilla, et calculant bien ses forces, consultant fréquemment sa boussole, n'hésita pas à tourner le dos au passé et à s'orienter vers l'avenir avec autant de prudence que d'habileté. Il abandonna l'éloquence, se mit à regarder et à écouter au-dedans de lui-même, à interposer entre les choses et lui le voile du rêve. Il estompa les contours, rectifia le choix de ses mots dans un sens plus musical et pratiqua l'art délicat de l'allusion. Déjà ses *Heures Lointaines* esquissaient une bien belle symphonie automnale. Qu'il était loin déjà, l'Harel rustique ! Et quelle aristocratie, quelle élégance chevaleresque se révélaient chez ce poète renouvelé, et quelle musique !

S'en vont les beaux ramiers, passent les tourterelles ;
L'ombre douce du parc effleure les tourelles
Et le songe ouvre en toi son vol silencieux !

Je lui avais dit alors : « Et maintenant, vous devriez, vous inspirant des fragments d'André Chénier, dont le charme consiste surtout en ce qu'ils restent en suspens et laissent à la pensée de chacun le soin de les terminer, vous devriez, disais-je, condenser tout cela en de courts poèmes, comme des sonates, qui inviteraient à la rêverie, suggéreraient un motif, ouvriraient des vibrations qui, d'écho en écho, iraient s'achever dans l'âme du lecteur. »

Ce fut précisément ce qu'il réalisa avec un bonheur incomparable dans ce recueil d'*En Forêt*, l'un des plus beaux, des plus parfaits, des plus miraculeux chefs-d'œuvre qui aient été écrits depuis cinquante ans. Je n'irai pas plus loin. Aussi bien est-il impossible à l'art d'aller plus haut. Il y a encore de très grandes beautés dans les poèmes mystiques et les derniers sonnets du poète. Mais je ne m'arrêterais plus et cette conférence est déjà trop longue.

Je ne vous parlerai pas non plus de ses *Chansons de Chasse* et des soirées inoubliables, où, en compagnie de Moréas, de Jean de Mitty, de Silvain, de Louise Silvain, il nous les chantait, nous jetant en des infinis d'émotion et de rêve.

Je n'ai pas le temps non plus de vous parler de sa prose et de ses contes paysans, qui mériteraient de rester comme un trésor de la langue et où il dépassa Maupassant.

Il faut me hâter de conclure.

On peut dire qu'il y a eu deux Harel et que ce poète a mené deux existences. La première se termine à la chute de l'*Herbager* et à la pu-

blication des *Voix de la Glèbe*. Elle est remplie et dominée par l'*Auberge*. J'avoue très sincèrement que cette aventure ne m'a jamais enthousiasmé. Il n'y avait pas besoin d'être grand devin pour prévoir qu'un homme d'esprit et d'imagination comme lui ne pouvait être un bon commerçant et qu'il perdrait l'auberge.

Il ne faut pas, comme nous l'avons fait trop souvent nous-même, louer Harel du bon exemple qu'il a donné au monde, en cette affaire, car ce n'est pas d'un bon exemple d'entreprendre un métier pour lequel on n'est pas né. Ce n'est pas un bon exemple de descendre, fût-ce volontairement, de son milieu social ; c'est une aventure qui peut traîner après elle des conséquences nombreuses autant que fâcheuses. Penser autrement, c'est penser romantiquement, donc un peu absurdement.

Ce que je dis là, on le pensait autour de lui. Lorsqu'après *Aux Champs*, Harel, grâce à un article de Mirbeau, eut été lancé et connu la notoriété, chacun le plaignit, avec tant de talent, de n'être pas allé dans les villes et d'avoir subi un destin si humble et si disproportionné avec son mérite. Ce fut pour répondre qu'il lança son superbe *Plebs rustica*, cet éloquent appel aux déserteurs des campagnes. Et ce fut également pour répondre à certaines basses railleries qu'il écrivit son brûlant *Crescite et Multiplicamini*, où il dénonçait, trente ans d'avance, et marquait au fer rouge la plaie du malthusianisme dont nous mourons. Et c'est dans le même double but qu'il composa l'*Herbager*. On

peut dire que par de telles œuvres, qui étaient, en somme, des apologies indirectes, il a à la fois bien mérité de la Patrie et de la Poésie.

Il n'en est pas moins vrai que le jeu de la Vie se chargea de ramener les choses à la normale, que l'aubergiste fut éliminé et qu'il ne resta plus que l'homme de lettres.

Son séjour à Paris a élevé son regard, mûri sa pensée, étendu son action, fait de lui un dirigeant.

Il retourne à Echauffour, mais il ne perd plus le contact avec la Capitale, où un groupe littéraire important proclame sa supériorité. Ce groupe s'étend et se renouvelle. La sûreté de son goût lui fait discerner les talents encore ignorés ou méconnus. Il célèbre l'admirable Fernand Mazade, il révèle à plusieurs le grand conteur Joseph L'Hopital, le subtil et charmant Maurice Brillant.

Il a beau ne pas en convenir, Harel est changé. A ce moment, une haute et pure amitié de jeune fille, lointaine d'abord, puis de plus en plus proche, introduit un discret tête-à-tête en sa solitude et répond au besoin que son cœur a de confidences. C'est une amitié qu'une parole trop vive, un geste trop humain effaroucheraient et mettraient en fuite, mais qui, de jour en jour affermie et protectrice, l'encourage et le défend contre les mauvais songes. Cette amitié ingénieuse s'étend à tous les siens et veille sur son foyer. La confiance et le respect, que son lignage et sa vertu inspirent, sont quelque chose d'extraordinaire. C'est le miracle

de la poésie qui l'a évoquée et suscitée. Elle était nécessaire, elle était attendue, il la fallait telle qu'elle fut pour tenir auprès d'Harel le rôle juste qu'elle a rempli avec un tact qu'un cœur comme le sien pouvait seul avoir.

Lorsque la mort eut visité la maison et emporté la compagne dévouée de la jeunesse du poète, celle qui en avait été l'Ange gardien voulut s'en aller à son tour. C'eût été l'éroulement total, à un âge où il est difficile de refaire sa vie ; c'eût été la solitude atroce, la fin d'une existence originale, mais mal aiguillée au départ et, par conséquent, assez cahotée.

Il y a des responsabilités auxquelles on ne peut se dérober, même quand c'est par pur dévouement et amitié qu'on les a prises.

L'Amitié n'a pas eu beaucoup à faire pour devenir de l'Amour et sceller d'un sceau sacré un sentiment ancien, profond, né de l'admiration, du dévouement et d'un mutuel respect. L'équilibre social, dérangé par la malencontreuse et imprévoyante aventure de l'Auberge, s'est rétabli. Harel a repris sa place dans les rangs de la bourgeoisie intellectuelle et achève auprès d'une compagne incomparable, dans le calme et la dignité, une existence dont sa fantaisie avait fait un amusant roman. Il y écrit des poèmes de sagesse et de pure beauté.

S'il a pu se rendre compte que le problème de la vie ne se résout pas par une boutade, ne nous plaignons pas, nous autres, d'une erreur à laquelle nous devons tant d'œuvres charmantes et éclatantes. Elle fut providentielle,

cette erreur, puisqu'il en a tiré toute une littérature pittoresque, comique, émouvante, des livres de prose drue et déjà classique, des livres de vers, dont la réunion forme une anthologie de merveilles.

HENRI BREMOND

Il y a six mois, on le connaissait dans le monde des revues pour un esprit éminent, pour un délicat lettré, pour un discret et grand travailleur. On le soupçonnait vaguement académisable, mais dès qu'on l'a vu, dès qu'on a causé avec lui quelques instants, on est pris.

L'abbé Bremond n'est pas seulement un grand lettré, il l'est sur le même plan que les plus grands de notre génération. Il est un de ceux qui l'ont le mieux comprise et réalisée en lui-même. C'en est le critique le mieux informé et le plus pénétrant. C'est quelque chose comme le Jules Lemaitre du symbolisme, avec je ne sais quoi de plus complexe et de plus aristocratique, qui lui vient de ses fréquentations avec la pensée et la poésie anglaises.

Et lui-même, grand, élégant, svelte, large de poitrine et d'épaules, avec ses longues jambes faites pour la course, ses longs bras de joueur de foot-ball ou de tennis, son teint coloré, ses

yeux bleus au regard droit, son front tout en largeur, son visage ouvert, gracieux et viril, ne réalise-t-il pas le type achevé du gentleman, qui, ayant étudié à Oxford, se serait converti au catholicisme romain et serait entré dans les ordres? Rien en lui de l'abbé de cour. Un extérieur simple, une élégance sobre et ce joli sourire qui permet la familiarité, mais qui est également d'une douce autorité et qui sent la race.

*
**

Je vois en l'abbé Bremond le grand aumônier des lettres, créé et mis au monde pour exercer l'apostolat chez les hauts intellectuels. C'est sa mission spéciale et c'est une grande et importante mission.

Nous avons un clergé catholique intelligent, dévoué, actif, pieux, qui compte parmi ses membres des savants, des érudits extrêmement distingués ; nous avons un clergé d'œuvres, solide, pratique, mais qui, malgré toutes ces qualités, n'a plus, dans un grand nombre de cas, la direction des esprits. Cette direction des esprits, le clergé du seizième et du dix-septième siècles la possédait. Il était vraiment notre tête pensante. C'était dans son sein que l'Etat allait chercher ses grands ministres, ses meilleurs diplomates. Il fournissait aux lettres leurs plus grands noms, les plus éminents écrivains, les penseurs les plus admirables. Les prêtres étaient presque les premiers en tout.

D'où vient l'éclipse partielle qui a succédé ?

Dans la première moitié du dix neuvième siècle, il y a un magnifique mouvement de pensée, dont le clergé tient encore la tête avec l'école menaisienne, mais depuis lors, peu à peu, la direction intellectuelle des catholiques a passé en grande partie aux mains des laïques, ce qui n'est pas sans quelque danger.

Il y a là une situation anormale que, depuis une trentaine d'années, le jeune clergé sent très bien et à laquelle il voudrait remédier, car il est plein de zèle, mais presque toutes les tentatives qu'il a faites pour en sortir ont été pour lui décevantes. Il y a deux ou trois ans, certains groupes de jeunes prêtres se mirent notamment à suivre de jeunes écrivains, d'ailleurs distingués, et reçurent l'illumination symboliste. Quelques-uns allèrent jusqu'à crier « raca » à leurs admirations de la veille et crurent avoir découvert l'étoile de Bethléem : la poésie chrétienne commençait pour eux à Verlaine dont le précurseur était Baudelaire, et se continuait avec Péguy, avec Francis Jammes, Claudel et Ghéon, poètes de talent, certes, mais en dehors desquels ils ne voyaient pas de salut. Tout cela dénonce à la fois une grande bonne volonté et quelque incertitude. On voit que le jeune clergé, qui comprend le danger, cherche à reconquérir sa place dans la nécessaire direction des intellectuels.

Or ce qu'il cherche si convulsivement, voici bien longtemps que l'abbé Bremond l'a trouvé, pour sa part, et sans effort. Il ne s'agit pas d'être un Bossuet ou un Lacordaire, il s'agit, sans cesser d'être prêtre, d'être un lettré authentique, de

s'être assimilé cette éminente, fine et vaste culture, sans laquelle, aux yeux de la véritable élite, on reste un barbare.

Que manque-t-il à l'Eglise de France pour recruter dans son sein une pareille élite ? Très peu de chose probablement. Elle a déjà, en Saint-Sulpice, une école normale supérieure ; elle a ses universités catholiques, dont le travail est fécond...

Au fait, notre clergé, dans sa majorité, est un clergé positif-pratique, loyal, actif, énergique, mais un peu rude et expéditif. C'est surtout un clergé issu de notre saine et solide race rurale, un clergé de poilus aux yeux clairs, qui regardent droit devant eux, qui ne s'embarrassent pas de subtilités et de nuances, mais courent tout de suite au canon et au drapeau. Et cela se conçoit : cette tâche est la plus urgente. Mais, par suite des circonstances, il arrive qu'il laisse passer à travers les mailles de ses filets nombre de gens de valeur qu'avec un peu de soin on pourrait retenir. Les uns vont grossir les rangs de ses ennemis, les autres vont former, en dehors de lui, cette sorte de haut clergé laïque, composé d'écrivains, de penseurs et d'artistes qui gardent au catholicisme son prestige dans le monde littéraire et lui amènent, chaque jour, de nouveaux convertis.

Ce qu'il faudrait à l'Eglise de France, à mesure que ses cadres pourront se compléter de nouveau, c'est un corps mobile d'ecclésiastiques libres, entièrement voué à la haute culture et aux lettres, c'est un organisme souple et fort, qui

embrasserait étroitement la pensée moderne et en suivrait l'évolution. C'est, en définitive, un corps d'abbés humanistes, une congrégation d'humanistes dévots, car qui dit grand littérateur dit humaniste. Ce sont des abbés Bremond.

Nous ne devons pas souhaiter en général que le clergé fournisse des romanciers ou des dramaturges de carrière, à moins qu'ils ne se servent du roman comme d'une forme d'apostolat, à moins qu'ils ne fassent un roman très spécial, comme Benson ou Pierre L'Ermite. En général, je crois que le prêtre doit à la dignité dont il est revêtu de ne rien écrire et publier qui ne soit conforme à son caractère sacerdotal ou qui soit susceptible de diminuer le respect qu'on lui doit et que chacun lui porte. Il y a là, avant tout, pour lui une question de tenue morale et intellectuelle.

Du reste, ce souci de la tenue, tous les écrivains d'un certain rang se l'imposent plus ou moins. Il consiste à maintenir son style et ses idées à une certaine hauteur, à se préserver de toute vulgarité, à renoncer aux effets faciles, à se rappeler constamment qu'on pourrait être lu par de très hauts esprits, qui vous jugeraient sur un tel échantillon. Il est, en effet, bien inutile d'écrire, si l'on n'a pas conscience d'entretenir ou d'accroître le capital de la civilisation et d'apporter un aliment aux artistes ou aux penseurs, quelque suggestion, un renseignement, un document, une œuvre. Et par une œuvre j'entends quelque chose de rayonnant, une de ces créations de l'âme que personne ne puisse ouïr ou regarder

sans plaisir, une de ces choses qui, selon l'expression de Keats, soient ou semblent être de la joie pour toujours.

« Que parlez-vous d'originalité ? disait Banville. Si vous n'êtes pas tout le passé, si vous n'êtes pas l'homme qui a vécu tous les âges de l'humanité, qui en a ressenti tous les frissons, pensé toutes les idées, pleuré tous les sanglots, depuis le commencement, vous ne m'intéressez pas, allez-vous en ; je n'ai que faire de vous ».

En parlant ainsi, Banville définissait le bon humaniste, c'est-à-dire le bon écrivain, qui sait tout, qui a tout lu, tout médité, qui a vécu toutes les époques, dans l'ordre où elles se sont succédé, dont les veines charrient l'âme d'Homère, la pensée de Platon, les vers de Virgile, les Pères de l'Église et qui, ayant vu s'élever les cathédrales et la scolastique au chant des hymnes chrétiennes, a traversé le siècle de Pascal, de Bossuet de Molière, de Racine, le Jansénisme, le philosophisme, la révolution, le romantisme, est maintenant l'homme d'aujourd'hui en route vers demain, en travail de demain. Ses moindres lignes sont riches d'innombrables allusions, que ses pareils discernent au passage. Chaque vers d'un vrai poète totalise la poésie.

La première partie d'un tel programme est à peu près remplie dans les petits séminaires. Elle l'est aussi bien, souvent mieux que dans les lycées. Rien à redire non plus contre le solide enseignement scolastique des grands séminaires. La scolastique et le thomisme sont d'ailleurs fort bien portés aujourd'hui, même

dans le monde. Mais l'éloquence demanderait une mise au point.

Je ne sais rien de plus intolérable que la faconde ampoulée et creuse de certains orateurs, avocats, parlementaires, qui, les uns et les autres, prolongent sans génie, sans talent, sans goût, sans idées, un genre mort. Et cela, à une époque où il y a tant de gens qui parlent bien, qui savent si bien exposer une question, si bien la discuter, si bien conclure ! Même, en entendant parfois tels prédicateurs, on se demande où ils ont vécu pour être si peu nos contemporains, pour être si étrangers à nos habitudes d'esprit, pour connaître si mal nos besoins véritables et pour nous toucher si peu. Lorsqu'ils nous parlent dans l'intimité, lorsqu'ils nous conseillent, lorsqu'ils nous consolent, ils s'expriment tout autrement et avec un autre accent. Pourquoi ne transportent-ils pas en chaire ce langage simple et cet accent ?

N'est-ce pas parce que le clergé a perdu trop souvent le contact avec le monde intellectuel et en particulier avec le monde des écrivains et des poètes ? Il ne semble pas s'être aperçu que le sentiment de l'éloquence s'est modifié par suite du travail même des écrivains. Au dix-septième siècle, la plupart des écrivains étaient d'abord orateurs ; à présent, les orateurs sont d'abord écrivains. Et le public, qui lit beaucoup, se trouve dépaysé, quand il ne retrouve pas, dans les discours qu'il entend, le rythme auquel il est habitué. Son esprit est devenu plus rapide, il veut des faits, des raisons, des sentiments ; il devine où vous en voulez venir, il finit avant vous le raisonne-

ment commencé et s'impatiente des mots qui le retardent.

On ne connaît que trop les obstacles qui, sur ce terrain, ont entravé la marche du clergé. Depuis la Révolution et surtout depuis les cinquante dernières années, il vit dans un état d'insécurité extrême, toujours menacé d'être dépouillé et jeté à la rue. Il épuise ses forces à boucher les brèches que fait l'inondation. Il a couru à l'œuvre qu'il a estimée la plus urgente. Mais, ce faisant, il s'est parfois attaqué aux effets plutôt qu'aux causes. Certains ont cru, peut-être, que tout le mal venait d'en bas, je crois qu'il venait encore plus d'en haut, c'est-à-dire de la tête et que c'est là que le clergé devrait aussi viser.

Le catholicisme s'est relevé indiscutablement en France, depuis quelques années. On est presque étonné du nombre de gens de haute valeur qui font profession d'être des croyants ou dont l'esprit incline à le redevenir. La majorité pensante est de notre côté : « Le catholicisme en France est un mouvement intellectuel », me disait mon ami belge Edouard Huysmans. Mais ce mouvement intellectuel provient surtout des laïques, de laïques dont ce n'est pas entièrement l'affaire et qui n'y peuvent donner toute leur âme. Des écrivains laïques rabattent vers l'Eglise des esprits en quête de vérité. Là évidemment s'arrête leur rôle. Ils n'ont pas qualité pour faire davantage. C'est ensuite au clergé de former ces âmes à la vie intérieure que le catholicisme exige. Pour cela il faut un clergé qui sache les comprendre, un clergé entraîné à cette psychologie, un clergé fraternel

aux esprits de haute culture, qui devine leurs besoins, entre dans leurs préoccupations et leur parle leur langage.

Ces besoins, ces préoccupations sont souvent très nobles, mais d'autant plus délicats et sensibles. Ils réclament les mêmes soins que réclame la formation spirituelle des adolescents, car les lettrés sont d'éternels adolescents, mais infiniment plus complexes. Pour s'occuper de ces âmes il faut des prêtres de leur sorte, comme il leur faut des médecins spéciaux. C'est précisément un de ces rares prêtres qu'est l'abbé Bremond.

*
* *

L'abbé Bremond est l'homme de lettres prêtre, non pas l'homme de lettres vulgaire, mais l'homme de lettres à sa plus haute puissance, appelé par ses dons et sa vaste culture à orner l'Académie Française, à en maintenir et à en fortifier le prestige. Ce n'est pas Bossuet certes, ce n'est pas l'éloquence qui domine et foudroie, et dont la voix retentit à travers les mondes et les siècles, mais c'est plutôt le mystérieux et aristocratique Fénelon.

Jamais ressemblance n'a été plus marquée. Tous deux sont des éducateurs d'enfants et des directeurs d'âmes également séduisants. Tous deux sont de hardis et doux mystiques ; tous deux sont des critiques pénétrants ; tous deux sont des fleurs d'humanisme ; tous deux, sans être des mondains, ont la grâce qui conquiert les salons et leur attache les hommes. Tous deux s'imposent

sans fracas ; tous deux détestent les phrases pompeuses, les déclarations solennelles, les grands mots, tout ce qui emballe les foules et fait du tumulte.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que l'abbé Bremond ait écrit une *Apologie pour Fénelon* et attache à cet ouvrage une importance exceptionnelle. Il y prend fait et cause pour l'archevêque de Cambrai avec une vivacité, une chaleur, qui nous dénoncent que sa propre cause est en jeu et qu'il ne s'agit pas seulement de Bossuet et de Fénelon, mais de deux systèmes, de deux tendances opposées qui se partagent éternellement la France et l'Eglise. Le différend n'est pas seulement un différend ancien, un chapitre de l'histoire de l'Eglise gallicane, c'est un différend actuel, un différend qui dure, un différend éternel.

Pendant deux siècles, Fénelon nous resta une figure extrêmement et justement chère, mais depuis une cinquantaine d'années il s'est formé un nouveau parti bossuétiste, parmi les critiques littéraires, et qui n'a eu de cesse ni de relâche que sa statue ne fût par terre et sa renommée détruite. Les bossuétistes nous ont rendu Fénelon suspect et ils sont arrivés à nous faire douter non seulement de la santé de son intelligence, mais même de la qualité de son style, jusqu'ici réputé comme exquis, à présent déconsidéré comme le type du style banal et des épithètes inexpressives.

C'en était trop. L'abbé Bremond a pris vigoureusement l'offensive et cette fois contre l'idole même, contre Bossuet.

Après avoir reconnu le prodigieux génie littéraire de Bossuet, ce Victor Hugo de la prose française, mieux équilibré que l'autre, il nous a montré que ce génie était surtout un don éblouissant d'expression au service d'un homme excellent, mais nullement extraordinaire par ailleurs. Il nous démontre que Bossuet n'était, au fond, qu'un penseur, un philosophe, un théologien du second ordre, un homme sans rayonnement dès qu'il cessait d'écrire, un personnage sans grande autorité dès qu'on le voyait, et qui ne reprenait son ascendant que de loin et la plume à la main. Bien entendu, un penseur du second rang, au dix-septième siècle, produit encore grand effet, tant le milieu où il vivait était exceptionnellement remarquable, tant il était nourri de doctrine et préparé au maniement des idées. Bossuet avait des lueurs étonnantes dès qu'il abordait une question d'histoire générale. Il était au plus haut degré ce que nous appelons aujourd'hui un prophète du passé, mais, dans la pratique de la vie, ce n'était plus qu'un homme timide, mal adapté. Comme l'albatros de Baudelaire.

Ses ailes de géant l'empêchaient de marcher.

Il se donna un mal incroyable pour l'éducation du dauphin. Sans succès. C'est que dans l'enfant royal qui lui avait été confié, au lieu de voir un enfant, il ne voyait que la destinée des empires, que l'économie des lois terrifiantes de la Providence, et il lui parlait sur le ton dont il aurait fait la leçon à tous les peuples assemblés. C'était plus fort que lui. Il fallait qu'il montât en chaire

pour développer ses grandes maximes, où il était incomparable ; mais à la cour, ce n'était plus qu'un pauvre petit évêque comme les autres, une sorte de doyen de campagne, plus gêné qu'il ne le voulait paraître et que la vue des majestés de ce monde impressionnait au point de le presque annihiler, de ceux que l'on fait manœuvrer aisément, pour peu qu'on sache appuyer sur le bon ressort.

Au contraire, Fénelon arrive. Chacun, en le voyant a reconnu son maître. Point de grands mots, pas de maximes surprenantes, mais une fine politesse, un tact de grand seigneur, un charme unique fait d'élégance simple, de bonté, d'intelligence et de dignité. Il conquiert tout de suite les cœurs, il subjugue sans effort les esprits. Il ne cherche pas à se faire remarquer, il ne parle qu'à propos, il se tient à sa place et voilà qu'on ne voit plus que lui, qu'on ne rêve plus que de lui, qu'on ne peut plus se passer de lui. On lui demande son avis, il le dit et on s'y range. Il a ce don incommunicable, inexplicable : l'autorité. C'est le grand ministre de l'avenir. Il ne fait pas de courbettes il n'intrigue pas, il se borne au nécessaire. Il ne court pas après les gens ; ce sont les gens qui courent après lui. On lui confie l'éducation du duc de Bourgogne et voilà qu'aussitôt son élève l'adore. Il ne lui conte pas les destins des empires, il ne lui fait pas le discours sur l'histoire universelle, mais il fait de ses classes un enchantement. Il compose pour son élève, avec une imagination vraiment digne des vieux conteurs grecs, toute une littérature merveilleuse de fables,

de contes, de dialogues des morts et, après lui avoir fait traduire amoureusement l'*Odyssée*, il écrit les *Aventures d'Abdolonyme* et les *Aventures de Télémaque*, la *Vie des anciens philosophes*. En vérité, pourquoi avons-nous oublié tant de livres délicieux qui, pour la première fois, arrachaient notre prose à l'emprise latine et brisaient la terrible période cicéronienne ? Pour la première fois, la phrase cessait d'être oratoire, se faisait fluide, simple, aimable et, avec quelque spirituel nonchalant, suivait, paisible, le cours des idées en rêvant.

Il n'y avait pas d'autre moyen de tourner l'énorme obstacle que dressait à l'avenir des lettres françaises le génie écrasant de Bossuet. Des hommes comme Bossuet et Victor Hugo sont à la fois pour une littérature une gloire et une catastrophe. Leur personnalité obstrue presque tous les passages. Or il faut vivre, il faut continuer.

La grande prose française du dix-septième siècle, qui était identique, en sa construction, à la grande prose latine jusque là en usage dans les parlements, les conciles, les assemblées du clergé, cette ample prose aux articulations puissantes et à grand rendement, cette prose d'empire venait d'aboutir à la splendide langue de Bossuet, dont on ne pouvait plus espérer d'égaliser la magnificence, car qui pouvait se flatter d'avoir assez de souffle désormais pour emboucher une pareille trompette, la plus retentissante jusqu'à celle du jugement ? Après Bossuet, et dans cette direction, il n'y avait plus rien à attendre qu'une effroyable décadence. Tout le latin de Cicéron, renforcé des images de

la Bible et de la sombre éloquence des Pères Africains, était dépassé par ce bond dans le sublime. Il fallait, si l'on voulait continuer à écrire, trouver autre chose et cette autre chose c'était le sourire grec, l'inépuisable source de vie, de lumière et de joie qui descendait des neiges de l'Hélicon, cher aux Muses. Plus de phrase tendue, soutenue par des arcs-boutants, plus de style à ogives, qui avait l'air de vous emporter jusqu'au ciel, mais un style léger et clair comme un ruisseau et capable de réfléchir le ciel, tout en gardant l'odeur de la terre et des plantes sauvages ainsi que l'image des arbres et les antiques rêves des hommes, bref, un style naturel et coulant au fil de l'idée.

Mais par delà cette question de style il y en avait une autre bien plus sérieuse et c'était celle du rôle même de la religion dans la société. Il y avait face à face, la conception des jansénistes et celle des jésuites. Or le haut catholicisme du dix-septième siècle était presque tout entier, comme l'a dit Verlaine, « janséniste et gallican ». Le jansénisme me paraît, au fond, avoir été surtout constitué par l'esprit de résistance à la Renaissance, dans laquelle il voyait un retour au paganisme, — paganisme et hellénisme étant pour lui une seule et même chose. Et pour éviter l'imprégnation de l'hellénisme, il se rejetait dans le judaïsme et l'Ancien Testament. Evidemment, ceci était moins net que je ne le présente ! On faisait du grec à Port-Royal, mais Port-Royal n'était pas tout janséniste et le jansénisme (en prenant ce mot dans un sens large et non dans un sens technique) n'était pas tout à Port-Royal. Bossuet me paraît être bien

plutôt le vrai chef de ce que j'appellerais le jansénisme orthodoxe, c'est-à-dire de ce conservatisme outré et un peu amer, qui aurait voulu, une fois pour toutes, fixer la religion, en arrêter le développement au point précis où son parti l'avait amené et fixer par là même à jamais la France dans le compromis monarchico-théocratique où l'on était arrivé et qui paraissait fort acceptable. Pour être assuré qu'on s'arrêterait là, il fallait d'abord s'arrêter un peu en arrière. En somme, Bossuet aurait organisé la décadence, car ce qui ne bouge plus se décompose, ce qui ne s'accroît plus se rapetisse, ce qui n'avance plus recule.

Excellent homme, très conciliant, très bon, dans la conversation ordinaire, Bossuet devenait terrible dès qu'il s'asseyait à son bureau et écrivait, car alors c'était son génie qui dictait. Or rien n'était moins semblable à Bossuet, homme privé, que le génie de Bossuet.

Bossuet, ainsi que la bourgeoisie de son siècle, considérait parfois Dieu comme un monarque attentif à ses affaires et dirigeant, en grand style, le gouvernement du monde selon son bon plaisir, pardonnant quelquefois, mais réprimant avec la dernière rigueur les moindres tentatives d'indépendance. Que pouvait bien lui importer le progrès des lettres ou des arts ? Il y avait une littérature sacrée, un art saint. Tout le reste était d'origine diabolique. La crainte de Dieu était l'unique sagesse.

Tout cela était très beau. Mais il était bien évident que cela ne pouvait pas durer et qu'on ne pouvait pas faire de la société un couvent. Les

difficultés de la vie s'y opposent. Et puis si tout devient péché mortel, on désespère de faire son salut : on y renonce. Le désespoir jette dans la révolte et le désordre.

A cette religion de rigueur, voisine de la terreur, s'oppose une religion de miséricorde et d'amour. Dieu n'est pas un tyran, mais un père, mais un ami tendre, compatissant et toujours secourable. Nous sommes faits pour vivre en société et la société se développe selon un ordre établi. Chaque homme naît avec des goûts, des aptitudes, des capacités qu'il entre dans le plan divin d'utiliser. Je ne crois pas qu'il y ait un seul catholique de bon sens qui regrette que Racine ait écrit ses tragédies et Molière ses comédies. Je crois qu'il serait plutôt regrettable que le catholicisme les eût empêchés de faire leurs chefs-d'œuvre, car enfin toute la querelle est là. Y a-t-il encore des fanatiques pour penser que la perte de ces chefs-d'œuvre, le prestige qu'ils ont valu à la France, le haut idéal artistique qu'ils représentent, tout cela est de nul intérêt, du point de vue où ils se placent, qui est celui de l'éternité ? On va vite très loin, dans cette voie. Mais qu'en savent-ils ? Et que connaissent-ils du plan de Dieu, et si Dieu ne s'intéresse pas à la beauté et à l'art, lui qui en a tellement mis dans la nature et qui a peint et découpé les fleurs et les lys des champs, lui qui nous a donné du beau un sentiment si vif ? Et si Jésus est Dieu, n'est-il pas homme aussi ? N'est-il pas l'homme complet, à qui rien de l'homme n'est étranger, excepté le mal ? Il laisse pousser les chefs-d'œuvre dans les

cerveaux des artistes comme les fleurs et les fruits sur les arbres. Et l'artiste ne doit pas être plus coupable de faire son œuvre que l'arbre de produire ses fruits. L'arbre et l'artiste sont probablement sur terre pour cela. Quand l'artiste suit sa droite inspiration et n'y mêle rien de volontairement impur, par calcul ou par malice, il peut avoir, à notre sens, la conscience tranquille, car il est dans sa loi, il accomplit sa fonction il fait son métier.

L'important est d'être un homme de bonne volonté, d'aimer Dieu et son prochain. Qui a la charité a déjà la foi, car on n'aimerait pas Dieu si on ne croyait déjà en lui. Aimer Dieu, ce n'est pas seulement sentir de tendres élans vers lui, car cette tendresse ne dépend pas toujours de nous, mais c'est vouloir l'aimer, c'est vouloir se conformer à sa volonté et vivre en droiture de vant lui, en observant ses commandements et ceux de son Eglise. Pour ce qui est de la foi, croire en bloc à tout ce qu'enseigne l'Eglise catholique et accepter d'avance sa décision sur tous les points controversés. Pour tout le reste, — et ce reste n'est pas peu de chose, car l'Eglise ne définit que sur des matières presque inaccessibles à la raison et que nous ne pouvons guère connaître que par la Révélation, — pour tout le reste, liberté complète de pensée. Ne nous tourmentons donc pas de vains scrupules qui ne peuvent nous conduire qu'au désespoir et vivons tranquillement sous l'œil de Dieu, en nous conformant à ses lois et à celles de l'Eglise, comme nous nous conformons à celles de notre pays, en bons et loyaux

citoyens de notre double patrie terrestre et céleste.

Mais cette tranquillité devant Dieu parut suspecte à Bossuet et aux théologiens de Port-Royal. Cette tranquillité contrariait toutes leurs idées car ils voulaient nous faire vivre dans la crainte et même dans l'angoisse. nous précipiter vers Dieu à l'état de loque tremblante. On n'était chrétien à leurs yeux qu'à ce prix et dans l'effondrement de la pénitence. Dans ces conditions, le nombre des chrétiens ne pouvait être que bien petit. Mais Jésus n'avait-il pas parlé du petit nombre des élus ? Ils en concluaient certainement que tout le reste serait damné. ce qui était une doctrine vraiment terrible.

Quant au quiétisme, au quiétisme absolu qui vous détournait d'agir, c'était aussi une hérésie, et c'était d'abord une sottise. Fénelon avait trop d'esprit et de bon sens pour donner dans ce travers. Mais on le pressa d'exposer sa doctrine mystique de l'union avec Dieu et des états d'oraison. Le débat dévia sur un terrain moins sûr, l'affaire se confondit avec celle de M^{me} Guyon. Bref. Rome censura certaines formules imprudentes ou maladroites, dont il s'était servi et qu'il s'empressa du reste de rétracter avec une noble et exemplaire humilité.

Il fut ainsi écarté du pouvoir. Et, par une autre conséquence. le parti rigoriste l'emporta dans l'Eglise de France. Par un retournement des apparences, lui, le chef du parti du bon sens fut représenté comme le chef d'un parti de toqués. En somme, le bon sens fut vaincu, mais, à voir les choses d'ensemble, le grand courant mystique

fut arrêté, le gros de la France tomba dans le découragement, puis dans l'indifférence, et un formidable courant de libertinage se forma avec la Régence et aboutit à la philosophie irréligieuse du dix-huitième siècle.

Le clergé avait suivi Bossuet, qui devint son maître et son modèle. Mais tout l'arsenal patrologique et biblique de Bossuet ne fournit bientôt aucune arme adaptable aux nécessités nouvelles du combat. Les canons de l'église gallicane devinrent aussi inutilisables que les vieux canons de l'armée du grand Condé. C'est que pour combattre l'erreur vivante il faut une littérature vivante, il faut la même littérature que celle qui sert à la propagation de l'erreur.

C'est à l'exposition de ces idées — qu'un résumé « grossit » facilement — que l'abbé Bremond a consacré son *Apologie pour Fénelon*. Sa prédilection pour ce livre nous en révèle l'importance. Cette apologie n'est pas, comme on pourrait le croire, un simple paradoxe, soutenu par un virtuose de la critique. Bien loin de là : la pensée qui l'inspira est l'axe véritable autour duquel tourne toute son œuvre aussi savante qu'admirable. Son grand et célèbre ouvrage sur *l'Histoire littéraire du sentiment religieux en France* en découle tout entier.

Pour soutenir cette thèse il fallait un rude courage et une belle audace ; s'attaquer à Bossuet, c'était presque, pour le clergé et les catholiques français, s'attaquer à la citadelle même du catholicisme, car pour tous Bossuet c'était la tradition, l'Écriture et les Pères ; c'était le dernier, le plus grand, le plus définitif des Pères de l'Église. Aux

yeux des laïques et même des libres-penseurs, Bossuet était un être colossal, que son génie mettait au-dessus de l'humanité et devant qui il fallait s'incliner, à quelque opinion qu'on appartînt.

Mais Bremond n'était pas seulement le plus agile et le plus adroit des frondeurs, il joignait à une psychologie à laquelle on ne peut rien comparer de plus aigu et de plus fort, il joignait, dis-je, une science étonnante et qui s'étendait à tout. Personne n'approchait de sa connaissance, du dix-septième siècle et du seizième, ni ne savait mieux le fort et le faible de la théologie, de la casuistique, de la mystique de cette époque. Après une explosion de colère, les bossuétistes durent assister, atterrés et impuissants, à cette entreprise.

Entendons-nous cependant ! Bremond n'a pas songé à « démolir » Bossuet, qui, après comme avant, reste un écrivain extraordinaire, le plus extraordinaire de nos hommes de lettres, celui qui a tiré de la prose française les effets les plus éclatants et les plus inattendus. Cela reste acquis. Bossuet est un prodigieux poète, c'est le premier et le plus éblouissant de nos poètes en prose, mais ce n'est pas, à proprement parler, un pur prosateur. La lignée de nos grands prosateurs commence à Pascal et suit une autre voie que la sienne. L'opinion lui reconnaissait une place disproportionnée parmi nos penseurs. Il faussait la perspective et nous trompait, catholiques et Français, sur notre propre psychologie et nos propres possibilités. Déjà Hanotaux me le disait avec raison, il y a plus de vingt ans : « La véri-

table ligne française ne passe pas par Bossuet, qui n'est qu'un grand isolé, mais par Pascal, Saint-Évremond, Montesquieu, etc. » Mais il fallait un maître de la grande critique, un esprit de la taille de Bremond pour rendre visible à tous cette vérité, devenue nécessaire.

Ayant ainsi déblayé le terrain, l'abbé Bremond a pu restituer à la fois à notre histoire littéraire et à notre histoire religieuse sa véritable physiologie. C'est un de nos plus grands peintres d'âmes et de milieux spirituels. Il a tracé des protagonistes de notre histoire intime des portraits d'un relief et d'une vie inoubliables. Il y est plusieurs fois revenu, pour y ajouter quelques touches ou pour corriger quelques traits. Il procède par essais successifs et donne plusieurs esquisses avant d'achever le portrait. Sa méthode est hardie à l'extrême et va souvent heurter l'opinion établie.

Tous ces essais, toutes ces monographies n'étaient que des préparations et l'avant-garde de sa grande histoire littéraire du sentiment religieux en France, après laquelle on ne pourra plus écrire comme avant ni l'histoire de la littérature, ni l'histoire des idées, ni l'histoire religieuse de la France. C'est une de ces œuvres qui changent toutes les perspectives et reconstruisent le passé sur un nouveau plan, en détruisant certaines légendes, en rétablissant des masses de monuments oubliés et, après cette lecture, on commencera à connaître vraiment le dix-septième siècle, qu'on ignorait jusque-là.

On s'aperçoit que la fameuse abbaye de Port-

Royal, ce Port-Royal que Sainte-Beuve avait reconstitué dans toute sa grandeur, n'est qu'un des nombreux centres de la vie religioso-intellectuelle d'alors et dont chacun avait une égale importance. Port-Royal ne forme que l'un des livres de l'ouvrage de l'abbé Bremond. C'est un appendice critique à l'ouvrage de Sainte-Beuve, mais quel délicieux et divertissant appendice ! C'est un chapitre de l'histoire des Originaux au dix-septième siècle. Avec quelle verve il nous restitue l'abracadabrant Saint-Cyran et cette maison de retraite pour vieux colonels et vieux magistrats qu'était en réalité la célèbre abbaye. A côté de cela, quels émouvants et saisissants caractères, quelle galerie de portraits à la Philippe de Champagne, entre autres le portrait, si charmant et si français, de la Mère Agnès !

Mais lisez ou plutôt commencez à lire tout l'ouvrage, qui roulant en somme sur des questions de mystique un peu dures aux non-initiés, est d'une variété et d'une vie admirables. Vous ne regretterez pas votre peine, en dépit des passages où la matière ralentit le mouvement. Lisez-le, sans vous presser, et vous irez de découverte en découverte, du plaisant au sévère, du sourire à l'émotion. Vous y verrez défilier tout ce siècle si grand et encore si mal connu, car on n'en avait aperçu que le côté spectaculaire et « mise en scène », non ce fonds sérieux, austère, monacal et bourgeois, où il puisa les raisons de sa grandeur.

Il est temps de dire le peu que je sais de la vie de l'abbé Bremond. Il est né en 1865, à Aix-en-Provence, dans un de ces hôtels du dix-huitième siècle dont cette jolie ville, qui se considère comme l'Athènes de la Provence, est si justement fière. Aix est demeurée, par l'aspect de ses places et de ses rues autant que par sa société, jalousement fermée, un peu faubourg Saint-Germain d'autrefois, une aimable ville d'ancien régime et qui se pique de littérature. C'est la ville de Joachim Gasquet, de Xavier de Magallon, d'Émile Sicard, le berceau du *Feu*, la revue méridionale, d'où s'élançèrent de nombreuses notoriétés : Edmond Jaloux, Jean de Pierrefeu, Francis de Miomandre, Marius André, etc. Ville de silence et de rêves, avec des facultés, un lycée, je crois, mais surtout un renommé petit collège ecclésiastique, où Bremond fut élevé jusqu'à dix-sept ans et où il eut pour condisciples, outre quelques-uns de ceux que j'ai nommés, l'abbé Wetterlé et Charles Maurras.

La famille de Bremond me semble avoir été digne de sa ville aristocratique. Je soupçonne aussi chez lui quelque ascendance anglaise. Il est, en tous cas, visible qu'il y a en lui de l'aristocrate anglais. Ce mélange de sang agit comme un levain sur l'intelligence, il la polarise, il la rend plus sensible et il est éminemment propre à développer le sens critique.

L'abbé Bremond doit probablement beaucoup de sa finesse native et de la couleur de son âme à sa mère, car il est rare qu'ayant à parler d'un homme supérieur, il n'insiste pas avec une délicate émo-

tion, où vibre le cher souvenir, sur l'influence maternelle. Et lui-même porte visiblement une âme féminine dans un tempérament viril. De là sans doute, le charme de sa nature forte et tendre et son éloignement de contemplatif pour l'action.

De bonne heure, il dut se sentir attiré à la fois par les lettres et par la vie religieuse. A dix-sept ans, il entra chez les jésuites et partit pour faire son noviciat en Angleterre. Il y dut retrouver tout de suite une de ses patries. Son âme y respira à l'aise, y dilata les textes qu'une hérédité probable y avait inscrits : la harpe intérieure retrouva dans les vers anglais et dans le rythme de la prose anglaise ses propres sons. Il s'imprégna profondément de la poésie anglaise, de Keats à Tennyson et à Browning et de Shakespeare à Swinburne. Il en reçut la marque pour toujours. Quand aux poètes français, je crois qu'il ne choisit pas Hugo pour livre de chevet, mais plutôt Baudelaire et Racine.

Or le symbolisme français est surtout un filleul du lyrisme anglais. Aussi Bremond y fut-il initié tout de suite et lut-il avec délices, après Mallarmé, les premiers poèmes d'Henri de Régner et de Viélé-Griffin.

Jeune jésuite, il eut naturellement à s'occuper d'éducation des jeunes gens et il y réussit à merveille. Il fut, pendant sept ans, professeur d'humanités.

Rentré en France, il fit ses débuts d'écrivain aux *Études*, la célèbre revue des Pères jésuites. Il y écrivit de nombreux articles sur la jeune littérature et la nouvelle poésie, dont il fut le pre-

mier critique peut-être à démêler les aspirations et à signaler les beautés. Inconnu alors, sauf des milieux lettrés, j'eus l'immense joie d'être distingué par lui, qui découvrit ma *Dame aux lévriers* dans la revue *Minerva*, en découpa des extraits et en parla très aimablement. Cela prouve au moins avec quel soins et quelle attention il suivait alors le mouvement des jeunes. Il fut remarqué dès ce moment par Brunetière, qui lui prit deux articles sur des questions de littérature anglaise. Mais c'est au *Correspondant* qu'il réserva sa plus assidue collaboration. J'y ai relevé sa signature une cinquantaine de fois, et seuls les lecteurs de cette revue seraient tentés de regretter le grand labeur de son *Histoire*, — puisqu'elle les prive trop souvent d'un de leurs auteurs préférés!

Plusieurs des articles qu'il a publiés avant d'aborder son œuvre capitale ont été réunis par lui en trois volumes, sous les titres, d'*Ames religieuses* et de *l'Inquiétude religieuse*. Ce sont des livres délicieux autant que substantiels et dont une bonne partie est consacrée au mouvement ritualiste en Angleterre et à la conversion de Newman. C'est, à mon avis, ce qui a été écrit de plus vivant et de plus captivant sur cette grande question du retour progressif de l'Angleterre au catholicisme. Il semblait tout désigné pour en être l'historien, mais les circonstances firent qu'il fut devancé par M. Thureau-Dangin. Il dut donc y renoncer, non sans avoir apporté à cette histoire une sérieuse contribution par son beau livre consacré à la psychologie de Newman.

N'empêche que ce désappointement aurait pu

désarçonner un autre que Bremond. Il est tout de même dur d'avoir tout préparé pour un grand ouvrage, d'un intérêt aussi exceptionnel que celui-là, de l'avoir pour ainsi dire vécu sur place et d'avoir à l'abandonner. Mais Bremond avait dans sa vaste culture d'autres ressources. Dès sa jeunesse, il avait été attiré par un grand et admirable sujet, pour lequel il avait déjà réuni d'abondantes notes : Erasme. Et, en effet, Erasme c'était toute la Renaissance et c'était aussi déjà lui, Bremond. Et je ne sais pas si Bremond n'était pas plus semblable encore à Erasme qu'à Fénelon. C'eût été une autobiographie anticipée, une autobiographie dans une chère époque, dans l'époque divine aux vrais hommes de lettres, si, hélas ! elle n'eût été si malencontreusement troublée et déchirée par Luther. Ah ! dans ce temps de philosophie platonicienne, de philologie et de poésie, on avait en vérité bien à faire de ces querelles d'Allemand théologien !...

Le sujet d'Erasme était beau, trop beau peut-être pour être réalisé. C'est un de ces projets de jeunesse, comme tous nous en abandonnons. Bremond en a pourtant développé un très intéressant chapitre dans son attachante *Vie de Thomas More*.

Mais la Renaissance avait amené Bremond jusqu'à saint François de Sales et à l'humanisme dévot. Soixante ans au moins séparaient les deux époques. C'était encore la Renaissance, mais après tout le tracas et toutes les ruines des guerres de religion. Bien des choses s'étaient passées depuis l'aube charmante du seizième siècle et, d'abord, le latin, avait cessé d'être la langue lit-

téraire. Le français, riche des dépouilles antiques, commençait à briller, comme langue de la civilisation. Et puis on était revenu sincèrement, complètement à la foi catholique et à la piété, et on s'occupait de réorganiser la religion, sur les plans de cette grande et pieuse assemblée d'humanistes chrétiens qu'avait été le Concile de Trente. Bien des belles choses s'achevaient mélancoliquement, mais d'autres plus belles se préparaient, dont le vaste champ s'ouvrait aux érudites et pénétrantes investigations de l'abbé Bremond. Le plan de son grand ouvrage commençait à se dessiner dans son esprit.

Je n'ai pas encore parlé ni du voyage à Athènes avec Barrès, ni du joli livre sur la psychologie de l'enfance, mais je n'en finirais plus.

L'Académie, voyant dans *l'Histoire littéraire du sentiment religieux en France* un pendant au *Port-Royal*, a reçu dans l'abbé Bremond le digne successeur de Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve chrétien. C'est assez exact, à quelques nuances près, à cette nuance près surtout qu'il y a plus d'humour chez Bremond et peut-être moins de respect. Il est d'Eglise et à ce titre son information est plus fine que ne le peut être celle du laïque le mieux doué. Il sait jusqu'où son ironie peut aller, sans manquer aux convenances que comporte le sujet. Son diagnostic est plus rapide, son scalpel est plus sûr. Il sait ce qu'il est utile de dire et il ne dit que des choses utiles.

Ancien membre de la Compagnie de Jésus, il en a reçu la forte empreinte. C'est un ordre religieux assez souple, assez assuré de la formation

de ses sujets pour ne pas redouter qu'ils méusent jamais de leur liberté et manquent à leur caractère. C'est l'ordre religieux le plus capable de créer ce corps mobile d'abbés humanistes, de prêtres voués aux lettres, dont, au début de cet article, j'indiquais la nécessité, pour rendre au clergé quelque chose de son ancienne action.

Mais si l'abbé Bremond a beaucoup d'esprit, il a aussi un grand et apostolique amour des âmes. Et voici qu'il a réussi à faire lire des ouvrages de dévotion pure aux gens les plus éloignés de la religion et à les y intéresser. C'est un des succès les plus extraordinaires qu'un homme d'esprit ait jamais remportés.

On ne saurait se flatter d'embrasser d'un seul coup d'œil et en si peu de pages une personnalité aussi subtilement complexe et aussi attachante dont on pourrait dire qu'elle se plaît aux attitudes contradictoires, au point que le contraire de ce que j'en viens d'écrire pourrait sembler également vrai. L'Abbé Bremond échappe à toute définition trop rigoureuse. Et c'est là son charme et sa force.

IV

LES POETES DE L'ÉCOLE D'AIX

Joachim Gasquet, Xavier de Magallon, Charles Maurras, Fernand Mazade, Lionel des Rieux, Jean Royère, Emile Sicard, Emmanuel Signoret, Paul Souchon.

Pour définir les poètes de l'École d'Aix, il faut parler de la ville dont ils se réclament. Que l'on n'imagine pas une école de troubadours provençaux. Ce sont au contraire des poètes de langue française. Et, en effet, Aix n'est pas une ville provençale. C'est une ville de France, une ville d'histoire de France, une ville de la monarchie française située en Provence, projetée en Provence par Paris et Versailles. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, un faubourg de Marseille, c'est un faubourg reculé de la capitale. Il suffit de voir ses nobles hôtels des xvii^e et xviii^e siècles, ses rues, ses places de silence et toute son architecture, élégante et sérieuse, qui invite par sa seule contemplation l'esprit à la pensée, lui

donne la perspective nécessaire et l'isole de la nature pour le diriger et le concentrer sur l'étude de l'homme et des grandes lois, il suffit, dis-je, de voir Aix pour s'en rendre compte. Aix est en plein Midi une ville du Nord, une ville de l'Île-de-France, bâtie pour faire rayonner l'idée cartésienne pure et pour l'implanter solidement en ces terres de latinité et d'hellénisme, en ces beaux champs de cyprès et d'oliviers, au milieu desquels s'avance la mer odysseenne, la belle mer bleue, la mer des Sirènes, la mer qui apporta les Saintes Maries, la mer aux nombreux promontoires, aux criques divines, découpés dans les merveilleuses Alpilles.

Aix est la patrie de Vauvenargues, et sinon du moins du grand Rivarol, de Capus. Ces trois noms nous situent bien en pleine France, tellement qu'on les croirait originaires des bords royaux de la Loire. Et que dire du dernier fils illustre d'Aix, Henri Bremond, qui ne se rapporte aux trois autres ? Même langue élégante, juste et sobre, qui sent la bonne race et respire le meilleur du penser français, même classicisme naturel, même profondeur qui a l'air de s'ignorer et toute tournée vers la connaissance de l'homme même absence d'apprêts, même finesse, même grâce, même aisance, même puissance d'analyse et même sourire aimablement désabusé qui se joue à travers la phrase. Les hommes qui naissent là-bas y naissent sous le roi Louis XV, dans l'émerveillement du grand siècle à son déclin. Ce sont les fils de Labruyère et de Fénelon.

La Provence est autour d'eux, mais ils ne sont pas la Provence. Et ils ne la voient pas, ils l'entrevoient tout au plus. Ce ne sont pas des paysagistes. Tous leurs regards sont tournés en dedans. Ils ne descendent guère des hautes et nobles demeures de leurs pensées. Tout au plus sourient-ils à travers leurs persiennes, quand la Camargue leur envoie ses princes-gardians, Baroncelli ou le grand Joseph d'Arbaud, conduisant comme un dieu marin des taureaux qui broutent l'herbe salée, et suivis de farandoles et de tambourinaires. Cela leur produit l'effet d'un passage pittoresque de grands Bohémiens. La capitale de la Provence n'est pas Aix, mais Arles, aujourd'hui démantelée, qui commanda à un Empire.

C'est à Aix que Charles Maurras fit ses premières études c'est là que son intelligence s'ouvrit à la pensée. Sa première confrontation avec l'histoire, il l'eut devant ces monuments dont la noble architecture lui révélait l'esprit de la monarchie bourbonnienne et de la France d'avant la Révolution. Certes, ce n'est pas Aix qui lui a inspiré sa doctrine. Lui-même était cette doctrine vivante. Son cerveau était une construction monarchique, une monarchie du type capétien et bourbon. Alphonse Daudet avait, dans son personnage d'Elysée Mérault, peint trait pour trait Maurras, qu'il ne connaissait pas encore sans doute, qu'il n'avait probablement jamais vu. Et ceci prouve qu'un Maurras est un produit de la race, un type d'homme qui s'est conservé et maintenu dans le Midi, où subsistent et errent encore tant de forces inem-

ployées d'un long passé, l'atavisme de quelque grand Romain proconsulaire, une âme puissante, bâtie dans la pierre et le ciment, avec l'équerre et le fil à plomb.

Or, Maurras n'a pas tenu seulement à fonder une école de monarchie en politique ; il en a étendu l'enseignement et appliqué les justes lois à la poétique même. Il a donné l'exemple et a buriné la courte mais célèbre série de ses *Inscriptions* dans le bronze.

Maurras était né aux Martigues dont un proverbe provençal disait que, comme de Nazareth, rien de bon ne pouvait venir. Mais Joachim Gasquet était d'Aix même. Qui ne se souvient de ce jeune olympien au regard toujours inspiré, de cet ardent-porte-lyre que les peintres de la première Renaissance eussent voulu inventer pour nous faire voir Apollon ou Orphée ? Qui ne se souvient de ce timbre de voix strident et joyeux, qui semblait presque irréel et comme clamé par un puissant écho ? Ce timbre de voix arrêtait le bruit, étonnait le silence. Il jetait un appel lyrique, il préludait au péan. Gasquet n'était presque pas un homme, mais une lyre toujours émue. L'heure, le vent, qui passaient sur lui et le frôlaient en ressortaient à l'état de strophes et d'hymnes. Les idées de son siècle entraient en lui avec le vent et s'y modulaient en nobles chants. Gasquet n'était point un faiseur de petites chansons, il ne chantait que l'infini, la lumière, les vagues, la nuit, la guerre, la paix et leur charme indéterminé. Et sa poésie ressemblait au bruit nombreux de la mer et roulait dans ses flots rythmiques les

mots et les pensées, comme des algues et des coquillages. Gasquet a une constitution lyrique qui rappelle en petit celle de Lamartine. C'est un Lamartine moins sentimental et plus intellectuel. Comme Lamartine, il se rattache à notre lyrisme du XVII^e siècle, à cette nuance près, que Lamartine est biblique et Gasquet spinoziste.

Xavier de Magallon a trouvé sa place entre Maurras et Gasquet, tout en regardant un peu du côté de Mazade. Magallon est à la fois orateur et poète. Orateur, ses discours ressemblent aux hymnes de Gasquet. Poète, Magallon a reçu des Muses les dons les plus précieux. Si ses poèmes gardent encore un peu du mouvement oratoire dans leur construction, les vers dont ils sont faits sont d'une remarquable plastique, d'un pathétique profond, d'une harmonie souveraine et font écho par leur classicisme flexible aux vers de Fernand Mazade.

Celui-ci, c'est le dieu Pan lui-même, qui s'est risqué jusqu'aux murs d'Aix, et qui a trouvé la ville à sa convenance. Il porte la flûte divine. Il chante à l'écart des autres. Une blanche auréole, faite de rayons de lune accrochés, recouvre son front grave et le ferait peut-être prendre pour un simple mortel, si ses yeux suraigus ne le dénonçaient pas. Il chante, et voici que les Dryades, qu'on croyait mortes depuis longtemps, sortent en foule de l'écorce des arbres et se jouent dans ses vers. Il suffit à ce poète d'un petit roseau pour faire chanter toute la forêt.

Mais voici Jean Royère, le cérébral au fier

regard, celui qui, avec Paul Valéry, a le mieux prolongé le rêve du haut Sphinx que nous vîmes briller dans les inoubliables yeux de ce Mallarmé qui apparut au milieu de nous moins semblable à un homme qu'à un dieu. Je ne crois pas qu'on revoie jamais un pareil enchanteur ni qu'on réentende ces concerts intellectuels, cette musique de l'esprit. En tout cas, il devait revenir à un fils de la pensive cité d'Aix de tirer de la mandore abandonnée par ce génie de l'Ile-de-France, quelques accents et quelques rythmes mallarméens. La mystérieuse œuvre interrompue a été reprise avec un étrange bonheur par Royère, qui, en ses subtils vers dorés, a malgré lui laissé courir les brises de la mer voisine et le lumineux sourire grec, si bien que Mallarmé s'y mélange avec André Chénier, comme chez Paul Valéry il se mélange avec Racine. Pure postérité du maître, négligeant une autre gloire qu'il leur eût été facile de cueillir, car ils ont l'un et l'autre des dons de grands poètes, Royère et Valéry se sont résolument enfoncés dans le labyrinthe ; mais, au travers de leurs vers, nous voyons trembler le long fil d'or d'Ariane.

De tous ces poètes d'Aix, Emmanuel Signoret fut le précurseur. Je le revois en un caveau de la place Saint-Michel, avec ses longs fins doigts de demoiselle qui traçaient dans l'air des signes sibyllins, sa jolie tête lamartinienne, ses yeux noirs, son teint mat, sa longue redingote 1830 pincée à la taille, ce mince dandy de la bohème, brûlé de songe et de misère, nous inviter aux noces de monseigneur le Printemps. Hélas ! ce

frêle poète apprêté et précieux, que hantait le rêve de la gloire, a disparu avec les hirondelles auxquelles il ressemblait en ses longs vêtements noirs ; et il est devenu une hirondelle de l'Hadès. Ce n'était qu'une de ces hirondelles qui annoncent le Printemps mais qui ne le font pas.

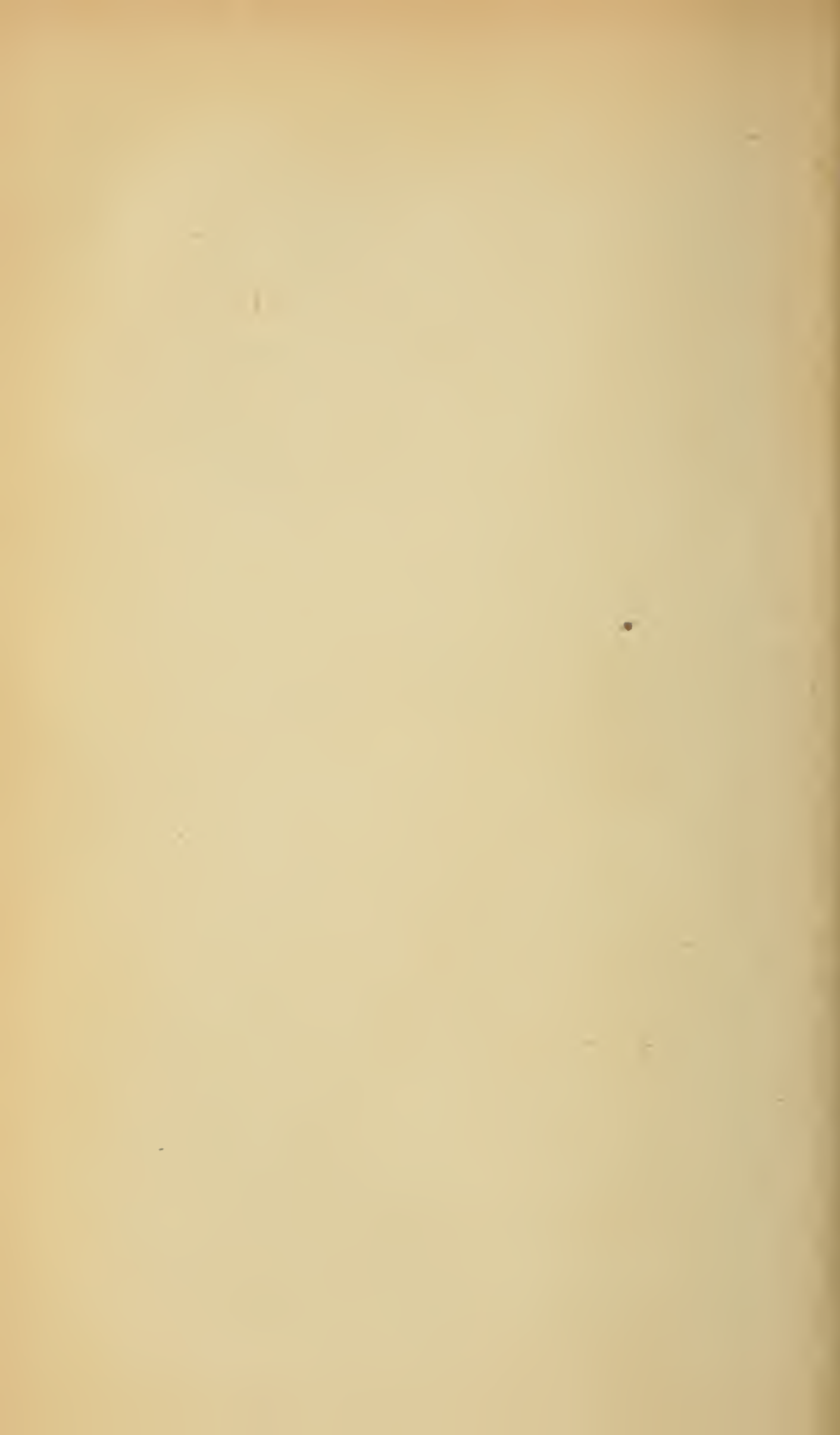
Ils sont tombés aussi, Lionel des Rieux et Emile Sicard, éternels regrets d'Aix, dignes d'être sculptés comme des symboles sous le porche de sa cathédrale, Lionel des Rieux, le beau, le pur, le preux, le dernier des princes d'Orange, frappé d'une balle au front dans la Grande Guerre et tenant encore, tel que Roland à Roncevaux, le grand olifant dont l'écho répercutera à jamais, à travers les monts et les plaines, le sublime appel. Combien de jeunes filles, comme la belle Aude, pleureront jusqu'au tombeau le plus beau, le plus tendre, le plus héroïque des poètes et des paladins ! Ce chevalier du moyen âge, qui avait ronsardisé avec Moréas et qui écrivait de larges vers musclés et pleins en style de la Renaissance, a chanté d'avance sa mort guerrière en des strophes que leur émouvante splendeur mérite de rendre impérissables.

Quant à Emile Sicard, la guerre ne l'a point abattu, mais elle a consumé ses forces ; elle l'a brûlé en dedans, et, en s'éteignant, elle l'a laissé à l'état de doux et blanc fantôme. Après l'armistice, il a erré encore quelque temps à travers les rues d'Aix et de Marseille, si diaphane qu'on l'eût pris pour une âme qui ne retrouvait plus son tombeau. Et puis, un jour, un coup de vent l'a emporté, et il a disparu comme une chose du

vieil Aix d'avant-guerre, dont on ne sent bien toute la poésie que maintenant qu'elle n'est plus. L'auteur d'*Héliogabale*, de la *Fille de la terre*, l'ardent fondateur du *Feu*, est allé rejoindre par delà la rive noire l'autre grand animateur Joachim Gasquet, avec Signoret et Lionel des Rieux. La moitié de l'Ecole d'Aix est de l'autre côté du tombeau. Elle est entrée dans l'éternité par les portes de la légende et de l'histoire. Mais les survivants, Xavier de Magallon, Charles Maurras, Fernand Mazade, Jean Royère, s'il leur est resté aux mains le sibyllin rameau d'or et au front un peu de phosphorescence stygienne d'avoir été liés par un tel pacte à de tels morts, en ont reçu une consécration nouvelle. En vérité, si les quatre morts se sont classés parmi les héros de légendes, les quatre vivants sont de rudes hommes et de grands messieurs.

En achevant cette esquisse, je remarque et on me fait remarquer que le chiffre huit n'est pas un nombre où se puisse tenir la poésie, même à Aix. Nous avons sûrement oublié quelqu'un puisqu'il y a neuf muses, et nous aurions pu irriter la neuvième. Heureusement, ces déesses de l'Hélicon sont bonnes filles. Elles ne sont pas rancunières et susceptibles comme les fées. Au dernier moment, la neuvième Muse nous a amené le titulaire de ses faveurs. Paul Souchon a surgi à nos yeux. Paul Souchon, l'aquarelliste des paysages parisiens, le délicat humaniste, le beau dramaturge de Midas, et du Tasse, l'auteur du *Meneur de Chèvres* et d'un si réussi recueil de vers libres non rimés, où respire et palpète si curieu-

sement le rêve des lointaines îles où chante l'âme noire des fils de Madagascar. Paul Souchon n'est pas indigne de l'École d'Aix dont je suis heureux et fier de saluer le définitif avènement à la renommée.



PIERRE DE NOLHAC

Je ne connais pas, dans toute la littérature contemporaine, de figure plus aimable ni de Destinée mieux composée et plus enviable. Tous sont d'accord qu'à un tel poète, à un tel érudit, à un lettré de sa qualité conviennent les grands palais, qu'il habite et où sa présence fait affluer tout un peuple frissonnant de hautes ombres.

L'Envie n'a pas songé à s'attaquer à Pierre de Nolhac. Il est en dehors et au-dessus de nos discussions. Ses nobles vers se mêlent dans nos mémoires aux sonores fantômes des plus beaux vers qui aient été écrits en notre langue. Ce sont, disent certains, des vers d'érudit, mais dont l'érudition n'est qu'amour et piété et n'a pour objet que d'évoquer les poètes morts. Voyez-le ; sur sa table, une lettre où du passé encore palpite, un vieux livre chaud d'une signature illustre et dans ce livre, un vers où soupire un nom aimé. Et c'est un

fin visage de morte qui brusquement le frôle au front et son cœur, qui, frappé d'une main invisible, comme un clavier résonne. Ces jours-là, il ne lit pas plus avant, il écoute en lui-même la céleste musique et le pas cadencé des strophes qui s'y assemblent.

C'est un érudit, qui a écrit ses vers en marge des vieux livres et composé, pour se distraire, en marge de l'histoire, de jolies monographies de princesses romanesques. On a considéré ces chefs-d'œuvre comme des chefs-d'œuvre fortuits, des bonnes fortunes de savant en maraude. Ni les romanciers, ni les poètes n'y ont vu une concurrence calculée et volontaire. Au contraire, ils lui ont su gré de sa discrétion.

C'est un érudit, a-t-on dit de lui, mais qui a annexé l'érudition à la littérature. Et rien n'est plus exact, car ses moindres livres autant que ses gros ouvrages sont, par le sujet, par le style, par l'émotion, par les suggestions qui les emplissent, de vraies et charmantes œuvres d'art.

Et lui-même est un personnage d'art, qui, depuis qu'il est né, se meut en avant d'une changeante toile de fond, que composent d'abord ses paysages d'Auvergne, puis les villes italiennes, puis les palais de Versailles et enfin sa somptueuse demeure actuelle. L'idée qu'on se fait de lui ne va jamais sans un arrière plan de décors, où le plus beau passé s'étage ou bien se déroule en pensives perspectives, qui sont comme sa légende.

Lui-même n'apparaît que comme le frontispice de son œuvre, le personnage de sa destinée.

*
**

On peut donc dire de lui qu'il fut un homme heureux, qui n'eut qu'à se laisser porter par la Fortune au fil de son idée.

D'abord son nom, construit un peu comme celui de Pierre de Ronsard, lui désignait ce dernier pour patron. Comme Ronsard, Nolhac appartenait à cette petite noblesse provinciale qui donne aux âmes de la patine et les fait exquises à l'égal de ces manoirs à tourelles, qu'on distingue de loin en des paysages choisis où se ramassent le charme de France, la poésie des eaux, des bois, d'un doux ciel. Ce sont des âmes à armoiries et qui sont faites de la même substance que nos sites, que notre histoire et que nos songes.

Cependant Pierre de Nolhac avait dû recevoir un mauvais coup de baguette d'une fée, qui, d'un Prince Charmant avait voulu faire un rat de bibliothèque. L'opération n'avait pas réussi : il est resté prince, il est resté charmant, et les Belles et les Palais au Bois Dormant ne s'y sont pas trompés et l'ont reconnu sous sa peau de bibliothécaire. Son aspect grêle recouvre un corps robuste, que courbe seul le poids de la méditation. Quant à sa myopie, ce lui fut un pur don du ciel. Avoir la vue basse, c'est le moyen de tout voir. Celui

qui a une bonne vue se fie là-dessus et n'apprend pas à regarder. Être myope, pour peu qu'on ait l'esprit constructif, c'est la première condition pour devenir bon historien. Ce n'est pas une infirmité, c'est une aptitude. Il la devait probablement à sa longue lignée notariale.

Il descend d'une vieille famille de notaires royaux anoblis sous Louis XIV. Cette famille venait du Velay, qui semble une province de musée et dont la capitale, Le Puy, a été composée par la Nature et l'Art, pour la joie des enlumineurs et pour être peinte dans les Missels. La petite seigneurie de Nolhac était située comme un nid d'aigle, regardant à la fois le Velay, l'Auvergne et le Gévaudan, avec une échappée sur le Languedoc. Enfin, la famille émigra vers Riom et devint auvergnate.

C'est la même race, au fond, qui habite tout le Plateau Central. Elle y est peu mélangée, parce qu'elle se trouve en dehors des grandes voies de communication. Pays qui a gardé ses antiques coutumes et ses vieux métiers, pays de charbonniers, de chaudronniers, d'étaumeurs, de dentellières, peuple aux traits fins et à l'esprit avisé, qui s'est fait une architecture distincte et des arts spéciaux, où il excelle, vieux peuple autochtone, qui perpétue dans la France le cœur inchangé de la Gaule, ses familles de bourgeoisie et de noblesse y restant sénatoriales et nous représentant la survie de ce patriciat arverne, sur lequel s'appuya Vercingétorix et dont il faisait partie. Ces gens

sont français, comme ils furent gaulois, d'abord, puis gallo-romains, car ils ont l'esprit politique et ne veulent point séparer leur sort de cette grande terre de Gaule ou de France, dont ils forment le noyau. Pareils à ce qu'ils étaient à l'âge du cuivre et du bronze, ils épousent aisément toutes les cultures et gardent quelque chose d'immuable, qui les fait reconnaître à travers les siècles changeants. Ils surent être grecs, latins, français, à la fine manière auvergnate. Il est aisé de reconnaître la race de Pascal aux traits de Maurice Barrès ; Paul Bourget y a subi l'empreinte. Sidoine Apollinaire y organisa la défense contre les Barbares avec son beau-frère Saint-Avit. L'étonnant Grégoire de Tours nous montre comment les Auvergnats se transforment et agrandissent leur personnage de ce qui les devrait submerger. Ils étaient les plus Gaulois des Latins ; ils restent les plus Latins des Français, ou plutôt les plus Gallo-Romains. Ils savent donner la grâce la plus moderne et la plus actuelle à ce vieux génie qui reparaît toujours.

Partout où l'Auvergnat s'installe, il fait autour de lui une petite Auvergne. Il a beaucoup de l'âme du roulier ; il est le roulier de l'espace et du temps et s'enfonce avec autant d'aisance dans le passé de l'histoire que dans les lacets de ses montagnes. Du passé il connaît et retrouve tous les relais, qui se repeuplent à sa vue.

Ce qui frappe d'abord chez Nolhac, c'est

qu'aussi loin que nous remontions dans son passé, nous le trouvons le même. Enfant, il lit Ronsard, il s'en éprend, sa destinée est tracée, sa doctrine est construite, sa pensée est claire et déjà ferme. Il est devenu un homme de la Renaissance, un poète de la Brigade, oh ! pas Ronsard, dont la diversité admirable effraie sa prudence et son goût, pas Ronsard, mais son immortel lieutenant, celui que chacun de nous eût choisi d'être, l'exquis, le divin Joachim du Bellay, en qui le génie de la Renaissance se dépouille, incline sa grandeur et se mêle à la douceur de nos paysages, celui en qui le style romain se transforme en style de France ; du Bellay, à peine moins grand que Ronsard.

Au sonnet des Regrets, où Joachim du Bellay chante la nostalgie de son petit Liré et de la douceur angevine, Nolhac, dans un sonnet non moins pur et non moins émouvant, opposera le regret de Rome.

Mais tout autre est l'ennui d'un cœur non moins
 Rome, dont tu te plains, je ne regrette qu'elle, ^{[fidèle.}
 Ma jeunesse est là-bas près du Tibre Latin !

C'est tellement l'accent du vieux poète, qu'il semble que ce soit lui encore, qui, au bord de son Liré natal, est repris par la nostalgie de Rome, car quiconque souffre une fois d'avoir perdu sa patrie, s'aperçoit un jour qu'en y rentrant, il en a perdu une autre et s'est fait pour jamais un cœur d'exilé.

A dix-neuf ans, Nolhac, évoquant les amantes de Ronsard, Cassandre, Marie, composait sur la dernière, la mieux chantée, au nom si joli, Hélène de Surgères, dont il nous contait l'histoire, un radieux sonnet :

SONNET POUR HÉLÈNE.

Lorsque Ronsard vieilli vit pâlir son flambeau
Et connut le néant des gloires passagères,
Il voulut échapper aux amours mensongères
Et d'une chaste fleur couronner son tombeau.

Faisant don de sa Muse et de son cœur nouveau
A la jeune vertu d'Hélène de Surgères,
Il confia ce nom à des rimes légères
Et son dernier amour ne fut pas le moins beau.

Ils se plaisaient ensemble à fuir les Tuileries
Et devisaient d'Amour sur les routes fleuries,
D'Amour, honneur des noms qu'il sauve de périr.

Le poète songeait, triste, qu'elle fût belle,
Alors qu'il était vieux et qu'il allait mourir ;
Mais elle, souriait, se sachant immortelle.

Plus de quarante ans ont passé et ce sonnet brille aussi pur qu'au premier jour. Il a l'âge des chefs-d'œuvre. On en peut dire autant de la plupart des pièces de vers, qui composent les *Poèmes de France et d'Italie*. Elles frissonnent de leurs épaules nues près des bassins d'un parc royal à l'abandon, contenant de la main des cerfs de marbre prêts à s'élaner. On sent qu'elles ne peuvent vieillir, étant taillées dans la meilleure pierre française et à la manière rajeunie de nos vieux maîtres.

Elles ont un charme en elles et puisent leurs raisons de durer dans un mystérieux et profond accord avec le goût français, avec le génie de notre langue.

*
**

Ils sont de France et d'Italie, ces poèmes bien nommés, c'est-à-dire que la France y est vue avec des yeux italiens et l'Italie avec des yeux français, ce qui est déjà tout l'esprit de notre Renaissance.

L'Italie, Nolhac en dut rêver de bonne heure. Tous ses poètes ne lui parlaient que d'elle. Il en avait adoré, avec Ronsard, le visage passionnant en cette Cassandre Salviati, leur premier amour à tous deux, il en avait admiré le riant et fastueux génie chez ses chers rois Valois, à demi-italiens. Il brûlait de retrouver là-bas les traces de Joachim du Bellay.

C'est dire qu'il ne rêvait que de l'Ecole de Rome. Dans l'intention de s'y faire envoyer, il alla suivre à Paris les cours de l'Ecole des Hautes Etudes, où ses succès lui en ouvrirent le chemin.

A l'Ecole de Rome, traditionnellement consacrée à l'étude de l'Antiquité et du Moyen-Age, il entra comme un novateur. Estimant avec raison que le Moyen-Age doit être surtout étudié en France où la pensée scholastique triompha avec Guillaume de Champeaux, Abélard, Thomas d'Aquin, où Saint-Bernard connut ses grandes heures, où l'art gothique a

surtout fleuri, où Chansons de Gestes et Romans de Chevalerie furent composés, Nolhac venait respirer en Italie l'air de la Renaissance.

L'esprit de la Renaissance, mais l'Italie n'est que cela, n'a jamais été que cela. Elle a fait son nid dans les ruines du Monde Romain, qui l'ont restituée à elle-même, qui l'ont rendue à son génie brillant et sauvage. L'Italie, c'est la perpétuelle renaissance sabine, samnite, osque, étrusque, napolitaine, sicilienne, c'est un rejaillissement partout de sources enterrées. La Gaule, la France ont été romaines, l'Italie, non. L'écroulement de l'Empire y passa presque inaperçu et n'affecta que quelques familles restées fidèles à la grande idée. La Gaule regardait vers Rome, comme la France actuelle regarde vers Paris. Nous sommes un peuple, épris d'unité et qui ne peut se passer d'une capitale. Mais pour les Italiens, Rome n'est qu'un symbole. La vie de l'Italie est dans ses municipes. C'est un monde de petits peuples, une Europe en miniature.

Etrange nation, si loin et si près de nous, si semblable à nous et si différente ! Quiconque a bu de son vin trop capiteux veut en reboire encore, qui a visité ses villes en emporte la nostalgie. C'est comme une malaria, que l'on contracte à la vue de ses palais, dont la beauté est fiévreuse. Qu'on ne s'y trompe pas, l'Italie du xv^e siècle, c'est l'Italie éternelle. Nolhac, en 1882, y fréquenta des salons, où Stendhal eût reconnu les héros de sa *Chartreuse de Parme*, qui ne sont eux-mêmes si prenants que

parce qu'ils ont des âmes de la fin du xvi^e siècle. Nolhac put donc entrevoir, en son extrême déclin, la société qu'avait approchée du Bellay et qu'un œil exercé reconnaîtrait peut-être encore.

Hélas ! ce qu'il n'y retrouva pas, ce fut la boutique de Messer Aldo, — l'exquis éditeur chez qui descendait Erasme. D'éditeur de cette qualité, il ne devait plus y en avoir en Italie. Il n'y retrouva pas surtout cette prestigieuse constellation de poètes latins, qui eurent noms Navagero, Fracastor, Marc-Antonio-Flaminio, Pontano, Sannazar, Ange-Politien, Marullej, Vida, Strozzi et le divin Arioste. Ce fut l'été de la Saint-Martin de la Poésie Latine, qui jeta alors des feux comparables à ceux du siècle d'Auguste. Nous sommes bien peu en France, maintenant à les connaître, ces poètes si gracieux et si brillants, d'un charme si jeune, qui firent rendre à l'austère lyre latine des sons si frais et si neufs et lui valurent, en son extrême arrière saison un ultime et rapide printemps. Très supérieurs, à mon avis, à leurs contemporains de langue italienne, ils donnèrent le diapason à Ronsard, qui apprit d'eux l'art d'adapter à des sentiments, à des idées modernes les grandes hymnes héroïques, l'ode anacréontique, l'églogue et la mélancolique épigramme, car *le secret de la poésie ne se transmet que des vivants aux vivants.*

Mais que viens-je d'écrire ? Qu'il ne retrouva pas ces poètes, vivants ! Suis-je assez fou ! En Italie, le temps présent ne semble qu'une fan-

tasmagorie, un fragile décor de carton, une parade de forains ; dès qu'on s'écarte un peu de ce bruit insolite, dès qu'il se fait un peu de vide et de silence, le passé reprend possession des places et des rues où les morts circulent en liberté. Souriants et familiers, ils vous arrêtent pour vous demander l'heure et s'offrent à vous servir de ciceroni. Ils vous entraînent sous le balcon de leur belle ou vous conduisent, en vous charmant de mille anecdotes, jusqu'aux vieux hôtels où pendent encore leurs portraits.

Les siècles xiv, xv et xvi y courent littéralement les rues, qui ont été construites pour eux et non pour nos contemporains, dont le vêtement les déshonore.

M. de Nolhac, à peine arrivé en Italie, se mit à la recherche de Pétrarque d'abord, parce que Pétrarque avait été le Ronsard italien en langue moderne. Même il avait donné le modèle de ces beaux sonnets, que Ronsard et du Bellay devaient pourtant surpasser, mais en s'inspirant, comme lui, du style antique.

Puis ce même Pétrarque était le premier qui eût compris le génie de l'Antiquité. En plein Moyen-Age, il s'était mis à penser comme nous. L'homme moderne était né ; une nouvelle espèce avait surgi dans la nature. Pétrarque est au quatorzième siècle un homme du xix^e, sauf cependant sur un point. Il croit qu'Homère et Virgile ont écrit des poèmes allégoriques. Or le goût de l'Allégorie commence au v^e siècle et ne finit qu'au xvi^e ; il embrasse donc tout le

Moyen-Age, mais s'affirme surtout aux XIII^e et XIV^e siècles, par le succès inépuisable du double Roman de la Rose. Il n'en est que plus étonnant de voir une tête moderne à cet être médiéval, car le Moyen-Age, tout entier archaïque, est l'antithèse même du moderne.

Nolhac a écrit sur Pétrarque un ouvrage bien émouvant dans sa richesse documentaire et sa forte simplicité. Le titre en est *Pétrarque et l'Humanisme*. C'est une belle introduction à l'Histoire de la Renaissance. L'auteur y acclimate pour la première fois, en France, ce mot d'Humanisme qui lui doit une si brillante fortune.

Il en limitait alors la signification à l'école de lettrés de la Renaissance, qui nous restituèrent le goût et le sens des littératures antiques. Depuis quelques années, le mot d'Humanisme, débordant ce sens restreint, qualifie une doctrine qui s'est substituée au classicisme trop étroit, qu'il a absorbé. Ce mot signifie que toutes les littératures modernes, dignes de ce nom, sont la continuation de la littérature grecque, sont les branches vivantes et variées de l'éternel Hellénisme, qui est la Civilisation elle-même et qu'il n'y a pas de civilisation complète, universelle, qui ne dérive de cette source. Telle était bien l'idée de Pétrarque. Ce n'est pas assez dire que cet homme du XIV^e siècle lutte contre l'esprit de son temps. Non, il ne lutte pas, il l'ignore. Il ne lui paraît pas possible de comparer les œuvres du Moyen-Age aux quelques chefs-d'œuvre qu'il connaît de

l'ancienne littérature latine classique. C'est la nuit et le jour.

Le Moyen-Age, estimant qu'une seule chose était nécessaire, n'avait songé qu'à former des théologiens, mais une société, même chrétienne, n'est pas un concile. Il avait perdu jusqu'au sens de ce que devait être une haute littérature, destinée à alimenter une haute civilisation et à pourvoir à tous ses besoins intellectuels.

Le Moyen-Age était, du reste, parfaitement conscient, sous ce rapport, de sa Barbarie. Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à relire les auteurs les plus distingués de cette époque. Tous se plaignent de vivre en des temps malheureux, où manquent les Maîtres, les Beaux Livres, les Ecoles. Le Moyen-Age ne fut qu'une longue déploration du Passé, une aspiration éperdue vers la Renaissance.

Quant à l'Italie, par cela même qu'elle y est réfractaire, elle est toujours en travail d'unité. Cette terre enfante plus que d'autres, des esprits d'empire, des hommes modernes, de grands républicains, ce qui est la même chose sous des noms différents.

L'unité, que la religion n'est plus en état de réaliser, puisqu'elle n'a pu éviter le schisme et l'hérésie, il faut pour la retrouver remonter jusqu'à la période qui précéda le christianisme, jusqu'à cette civilisation glorieuse, large et pratique, qui ne fit pas d'hérétiques. Les guerres civiles ne manquèrent certes pas dans l'Antiquité mais les factions opposées qui les allu-

mèrent étaient d'accord pour admirer Homère et Virgile. De même aujourd'hui les humanités forment un lien, créent un terrain d'entente entre des esprits que divisent profondément les questions politiques et religieuses.

J'ai dit que Villon et ses contemporains de la Sorbonne avaient lu la plupart des auteurs latins mais ne faisaient pas de différence entre eux, mettant sur le même rang Claudien, Lucain et Virgile, ce qui revient à dire qu'ils n'avaient pas le moindre sentiment de ce qu'était la littérature latine. Pétrarque, au contraire, et c'est en quoi il nous apparaît surtout moderne, avait sur chacun de ces auteurs les idées que nous en avons nous-mêmes. C'est donc bien à lui que remonte la Renaissance. Pierre de Nolhac nous en donne, dans son ouvrage, la joyeuse surprise.

Nolhac fut récompensé de ses recherches par un succès retentissant. Il découvrit le manuscrit original du *Canzoniere*, que l'on croyait à jamais perdu.

Une fois sur cette piste, tout s'ensuivit. Il mit la main sur de précieux et nombreux inédits. Il publia la *Correspondance de Joachim du Bellay*, des lettres nouvelles d'Érasme, d'autres lettres des correspondants d'Alde Maurice, le catalogue de la célèbre bibliothèque humaniste de Fulvio Orsini, etc.

De tels travaux, où il devança et surpassa les Allemands, inaugurèrent une ère nouvelle pour les études sur la Renaissance et le classèrent, à trente ans, parmi les meilleurs éru-

dits de l'Europe. La réputation qu'il s'était ainsi acquise et qui se doublait pour lui d'un enviable renom de poète aurait pu suffire à remplir une belle existence de lettré. Mais la Fortune lui en destinait une autre non moins importante et peut-être plus brillante encore.

Rentré en France, Nolhac, modeste attaché à la Bibliothèque Nationale, est appelé par un merveilleux décret, à diriger Versailles. Inconnu du grand public, il entre dans ce palais, qui n'évoquait plus alors qu'une idée d'ennui et d'abandon. Et voilà que le nom de cet obscur petit gentilhomme, accolé à celui de Versailles, l'éclaire d'une subite lueur et que la France en découvre, comme par enchantement, l'incomparable beauté et reprend conscience du sens de son histoire.

Avant Versailles, nos rois avaient bâti des châteaux pour s'y loger et ces châteaux n'étaient que des maisons particulières. Versailles était autre chose. C'était notre Acropole, un monument élevé à l'Intelligence, à la Poésie, à la Beauté, au Rêve, à toutes les divinités des bois et des eaux, au secret, au silence. Ce n'était pas seulement un poème, c'était le poème, la symphonie des lignes, l'architecture devenue musique, la musique redevenue silence, ce qui devrait rester d'un divin concert, quand flûtes et violons se sont tus. Versailles, c'est le palais érigé à la Mélancolie et au Souvenir. Louis XIV, Louis XV, Marie-Antoinette, ne l'ont jamais tant habité que depuis qu'ils sont morts et que la mort en a fait des dieux.

A peine installé, Nolhac rend, comme par magie, à Versailles, toute sa gloire et toute sa douce majesté. Il le réveille de son sommeil séculaire et de son incompréhensible disgrâce ; il en fait pour tous les peuples le lieu de pèlerinage vers la Beauté.

En nous rendant le sens de Versailles, il nous rend le sens de Racine et par conséquent le sens suprême de notre littérature et de notre poésie, car Versailles est la traduction architecturale de la tragédie racinienne et c'est dans ses bosquets qu'errent et vont cacher leurs blessures ses farouches héroïnes.

Nolhac, pendant les vingt-sept ans qu'y dure son règne, se fait l'historien de Versailles. A côté de ce grand travail, qui restera probablement définitif, il refait en des livres captivants comme des romans, la chronique amoureuse du palais et ressuscite dans leur grâce mélancolique, toute une galerie de reines et de princesses célèbres autant que malheureuses et qui semblent marquées du signe de Racine.

Il lui est arrivé de regretter cette excursion hors de la Renaissance et de se dire que cela avait pu nuire à l'unité de son œuvre. Je ne suis pas de son avis. A Versailles, Nolhac n'était pas hors de son sujet ; il y était en plein, au contraire, car Versailles, Racine et Louis XIV étaient contenus en puissance dans la réforme de Ronsard et nous en exprimant la suprême signification.

C'est de Versailles qu'il fallait que nous vînt le message, que Nolhac avait pour mission

spéciale, en son siècle, de nous apporter, puisque Versailles nous représente, dans toute sa plénitude et dans toutes ses perspectives, la plus haute civilisation qui ait succédé à celle de l'antique Athènes ou plutôt la civilisation athénienne, c'est-à-dire humaniste, à son sommet français et moderne.

Tous ces travaux terminés en trente ans, Nolhac est revenu à son point de départ, à ses études sur Ronsard. Le beau livre qu'il vient de consacrer au Prince de la Pléiade lui a permis d'en ouvrir grandiosement le quatrième centenaire, dont le retentissement a été mondial. Ce succès ne pouvait être plus opportun pour l'avenir immédiat de la poésie française, qui, après le *Symbolisme* et ses succédanés, cherchait à s'orienter. Pour la troisième fois, Ronsard est réapparu comme un grand chef d'école encore possible et capable de rouvrir à notre poésie des voies à peine explorées.

*
**

Ainsi Pierre de Nolhac a-t-il, avec autant de bonheur que d'élégance, bouclé la boucle et rempli l'orbe d'une des plus discrètes, des plus efficaces, des plus nobles destinées qui puissent échoir à un grand lettré, doublé d'un savant et d'un gentilhomme. Il a vécu sa haute littérature, en des palais vastes comme ses plus beaux rêves et qu'il sut habiter avec aisance en grand fonctionnaire des arts. Il a pu écrire sans hâte des ouvrages solides et ornés comme

les monuments dont il retrace l'histoire. Ses vers de jeunesse ont le charme et la patine des chefs-d'œuvre. Une ardente sympathie anime tous les documents, que son érudition assemble, remue et fait revivre. Tout ce qu'il a été, il a su l'être à la perfection. C'est pour de tels hommes que les académies ont été créées, c'est avec des Pierre de Nolhac qu'elles reprennent leur vraie physionomie et leurs sens historique. On peut les définir de grands écrivains d'académies, de grands écrivains spécialisés aux tâches académiques, des types de purs lettrés, ornement et richesse de ces grands conseils de l'esprit, interprètes, mainteneurs et aristocratiques dirigeants de ce qu'il y a de plus subtil et de plus précieux dans la tradition intellectuelle de leur pays.

DEUXIÈME PARTIE

FIGURES DE LA RENAISSANCE

Sous ce titre, je réunis quelques portraits d'Humanistes des xv^e et xvi^e siècles, parus la plupart il y a plus de vingt ans dans la Revue Bleue.

Ces études, auxquelles j'ai consacré plus de trois ans, sont de véritables mosaïques de textes. Pierre de Nolhac, qui y fut mon premier guide et qui m'en conseille aujourd'hui la publication, me dit que c'est un genre de travail, qui n'avait pas encore été fait.

Que son haut patronage ne fasse pas trop illusion! Ceci n'est pas l'œuvre d'un érudit comme lui, formé aux bonnes méthodes, mais plutôt le très patient essai d'un amateur de poésie, qui a recueilli, dépouillé, interprété des centaines de vieux poèmes latins et d'épîtres latines oubliés et en a recousu ensemble les lambeaux pour en faire une histoire ou des historiettes couleur du temps, couleur de ce joli temps de ferveur.

Entre les œuvres de ces poètes, j'ai choisi surtout leurs pièces amoureuses, où j'avais le plus de chance de les trouver vrais et sincères et où leur art était

plus aisément comparable à celui de nos grands lyriques modernes. On m'excusera donc de ne pas toujours les présenter par leurs plus grands côtés ; il s'agissait surtout de faire connaître le ton de leur poésie.

HUMANISTES GRECS

Le cardinal Bessarion fut longtemps, au quinzième siècle, l'introducteur et le protecteur des Grecs en Occident. Il avait failli être nommé pape, et s'il ne l'avait pas été, cela avait tenu à un excès de zèle de son secrétaire Perroty, qui, pour ne pas déranger son maître, s'était obstiné à fermer la porte au nez des cardinaux. Ceux-ci, découragés, s'étaient décidés à élire leur collègue Riario, depuis Sixte IV.

« Que veux-tu ? mon pauvre Perroty, dit simplement Bessarion quand il sut ce qui s'était passé, tu m'as empêché de te faire cardinal. »

Il n'y avait qu'un point où cet homme si sage, si doux et si fin n'entendît pas raillerie : il avait un culte pour Platon.

Pour savoir ce que fut l'âme de ces néo-platoniciens du quinzième siècle et de la cour de Laurent de Médicis, il faut lire les déli-

cieuses lettres de Marsile Ficin. Je ne sais rien de plus noble et de plus charmant : il y circule une jeunesse d'esprit et de cœur, en même temps qu'une ferveur naïve, qui sent l'initiation et la nouvelle Eglise. L'amitié entre ces hommes supérieurs y prend un tour mystique, dont l'émotion pénètre. C'est comme une forme tout intellectuelle de la sainteté.

Georges de Trébizonde, ce vieux fou, s'étant avisé malencontreusement d'attaquer le divin philosophe de l'Académie, Bessarion ne le lui pardonna jamais. Il le chassa de chez lui et ne voulut plus le revoir ni entendre parler de lui.

Pauvre Trébizonde ! Exilé de partout, brouillé avec tout le monde, un peu Bélisaire, un peu Diogène, roulant son orgueil et sa philosophie dans son manteau troué, d'un geste où il avait l'air de prendre en même temps du soleil et de se revêtir de gloire, Rome le vit longtemps, gueux et presque centenaire, rôder autour de la Minerve, promenant inutilement, au milieu de l'indifférence et de l'oubli de tous, sa hautaine silhouette commémorative et théâtrale.

Georges, qui se disait de Trébizonde, était plus simplement né en Crète. Pour commencer, il s'était fait bannir de son pays et erra par l'Italie, attirant à sa voix un peuple d'élèves. De Rome, où il se brouilla avec le pape Nicolas V, il avait fui à Naples. Là, ayant rencontré Pogge le Florentin, qu'il supposait l'auteur de sa disgrâce, il s'était disputé vio-

lemment avec lui au théâtre de Pompée et lui avait donné des soufflets.

Hébergé quelque temps par le cardinal Bessarion, puis mis à la porte pour ses libelles contre Platon, après une série d'avatars, il rentre encore une fois à Rome, où l'appelle un nouveau pape. Ce pape lui promet monts et merveilles et finalement lui donne cent écus d'or. Georges alla les jeter dans le Tibre.

A partir de ce moment il ne voulut plus rien faire et se contenta de promener par la ville sa figure chagrine, avec cette imagination naïve que personne ne le pourrait remplacer jamais.

Il n'eut que la majesté d'une attitude anachronique. Des gloires neuves se levaient tous les jours. Un jeune homme apparut qui rejeta dans l'obscurité tous ses concurrents. Janus Lascaris débarqua à Venise comme un chef d'Etat en croisière ; il se dressa sur la lagune « pareil, dit son élève Marc Musurus, aux antiques demi-dieux d'Athènes et de Sparte ». Descendant des empereurs de Byzance, il eut l'adresse de faire une belle entrée en Occident et, passager peut-être gratuit, exilé et à peu près sans argent, de sortir du vaisseau qui l'avait amené comme si le vaisseau n'avait pas eu d'autre objet que de le transporter.

Condamné par son dénuement à se faire tout de suite professeur de belles-lettres, il sut donner à ses fonctions pédagogiques une allure d'ambassade. Sa pauvreté même lui constituait une suprême seigneurie, sa science paraissait inépuisable. Il enseignait avec une bonne

grâce rapide et ennuyée, en homme qui se sait né pour de plus grandes choses et qui y est toujours prêt. Le prix de ses leçons s'augmentait de ce qu'il semblait en faire la condescendance passagère.

Lylio Gyraldi se vantait, comme d'une gloire bien rare, de l'avoir entendu plusieurs fois. « Quand j'étais petit, ajoute Marc Musurus, le plus fameux de ses élèves, il m'aima et me suivit d'un cœur de père : c'est lui qui m'a conduit par la main et qui m'a montré l'étroit sentier qui mène aux Muses et qu'il était seul à connaître. »

Lascaris adorait les lettres, dont il savait parler avec une émotion grave : c'était une intelligence riche et riante ; il mêlait à la subtile politesse des Grecs un grand air d'aristocratie, mais il aimait surtout à s'occuper d'affaires et de diplomatie. La plus petite prenait entre ses mains déliées et artistes une importance d'état.

Tout petit prince, il avait fui de Constantinople avec son père, et ils avaient erré par le Péloponèse et par la Crète. Le cardinal Bessarion l'appela ensuite en Italie, mais, en 1472, la mort le priva de ce puissant ami. Il resta quelques années à Padoue, pendant lesquelles il eut, entre autres élèves, ce Marc Musurus qui devait le dépasser comme professeur et comme poète. Lascaris n'en éprouva aucune jalousie. La renommée littéraire ne lui avait été qu'un moyen ; il n'y tenait que juste pour l'espèce d'élégance qu'il y a à être un bel esprit très

orné, et il mettait peut-être quelque coquetterie à n'en point être chargé.

Au premier signe que lui fit Laurent de Médicis, il accourut à Florence. Laurent était son homme : dès le lendemain de son arrivée, Lascaris était entré avec lui en affaires. Et bientôt il partait en mission chez le sultan Bajazeth pour recueillir et acheter des manuscrits anciens. Il conquit tout à fait le sultan et rentra à Florence avec un vaisseau chargé de livres. Il se préparait à repartir, quand survint la mort de Laurent.

Lascaris traîna quelque temps autour des Médicis, puis, le roi de France Charles VIII l'ayant invité, il passa décidément à notre service. On ne sait pas ce qu'il fit et ne fit pas chez nous. La qualité d'étranger a toujours été ici une dignité et une force. Il dut y remplir quelque chose comme des fonctions de surintendant des lettres et des beaux-arts. Notre Guillaume Budé raconte qu'il put attraper parfois de lui quelques bribes de grec, mais qu'il n'était pas facile de joindre un homme aussi occupé. En 1503, Lascaris reparut à Venise, mais cette fois avec le titre et le train d'un ambassadeur du Roi Très-Christien. Il y demeura jusqu'en 1508 et jusqu'à la ligue de Cambrai.

L'élection à la papauté de son ancien élève le cardinal Jean de Médicis, Léon X, le ramena à Rome, où, de concert avec le prince de Carpi et Pierre Bembo, il s'employa à faire venir Marc Musurus.

Ce ne fut pas la fin de ses pérégrinations : il reparut en France sous François I^{er}, et là il finit par mourir de la goutte.

La vraie figure du grand professeur, tel que nous nous le représentons aujourd'hui, c'est Musurus qui nous l'offre, Musurus, que ses contemporains, jouant sur son nom, appelaient le gardien et l'évêque des Muses.

Ses ancêtres étaient établis depuis les environs de l'an mille à Réthymne, en Crète. Ils faisaient partie de ce groupe de familles grecques envoyées là-bas par les empereurs après la reprise de l'île sur les Turcs. Le père de Marc Musurus y exerçait la profession de marchand, qui, au moyen âge et dans la Méditerranée, comportait en même temps celle d'armateur et de banquier et faisait de ses membres les vrais présidents des petites républiques dont ils centralisaient les énergies et les audaces.

Je ne sais pas exactement quelle était la situation de fortune du père de Marc, je sais seulement qu'il était en relations d'affaires avec Venise, où il devait venir quelquefois. Cela le décida à y envoyer son fils, soit pour apprendre la langue italienne et latine, soit encore pour qu'il s'y créât des amitiés qui pussent lui servir plus tard, quand il prendrait la suite de sa maison, à quoi il le destinait sans doute. Peut-être aussi céda-t-il au mouvement qui entraînait vers l'Italie, pour y chercher fortune dans les lettres, une foule de Grecs et de Crétois. Les Turcs rôdaient autour

de l'île de Minos, et tôt ou tard on redoutait qu'elle ne retombât entre leurs mains.

Le correspondant du jeune Musurus — un marchand de Venise probablement — plaça l'adolescent dans quelque famille sûre de Padoue, où était l'Université de la République. L'Arioste, dans sa comédie la *Scolastica*, nous met sous les yeux un coin de la vie des maîtres et des étudiants d'alors. On y voit un professeur de droit en déménagement, avec sa femme et sa fille, vers une ville où il espère un traitement plus avantageux. Ce professeur prenait chez lui des pensionnaires quand ils étaient riches et de bonne famille, et naturellement l'un d'eux a fait la cour à sa fille. On y voit encore le personnage de l'hôtelier qui héberge les étudiants moins fortunés et prête la main à leurs farces et à leurs amourettes quand il ne les croit pas de conséquence et qu'il y trouve pour lui un honnête profit. Cela a-t-il beaucoup changé depuis ?

Quoi qu'il en soit, Lascaris parti et ses études terminées, tout me porte à croire que Marc Musurus alla vivre à Venise, sans perdre entièrement de vue Padoue, où il guettait la chaire de grec. En attendant, il travaillait chez le grand éditeur Alde Manuce.

Il collabora au dictionnaire grec paru en 1497, en même temps qu'il préparait pour l'année suivante son édition de neuf comédies d'Aristophane. De temps en temps aussi, comme il était poète, Alde lui demandait de composer une épigramme, dont le livre s'or-

nait comme d'une vignette ou d'un cul-de-lampe littéraire.

Le grand projet de ce grand honnête homme d'Alde, immortellement digne de la piété des lettrés, était de publier, en des livres d'un format commode et élégant, pouvant tenir au besoin dans la poche et d'un prix accessible, à peu près tout ce que l'antiquité avait laissé d'œuvres, encore manuscrites la plupart. Il fallait faire vite et bien avec les éléments qu'on avait sous la main, comparer avec soin les divers exemplaires du même texte et, pour les passages obscurs ou incertains, s'aider de tous les auteurs latins ou grecs qui, de près ou de loin, par des allusions ou des citations dissimulées, étaient susceptibles de les éclairer ou de suggérer la véritable leçon.

Musurus dut passer de longues heures dans la bibliothèque léguée à Venise par le cardinal Bessarion. Le bibliothécaire en était nommé par le sénat. C'était alors Sabellico, auquel devaient succéder plus tard Navagero, élève de Musurus, et Pierre Bembo. Le bibliothécaire était en même temps historiographe de la République.

La boutique et les ateliers d'Alde, à l'enseigne de l'ancre marine, étaient sis en plein quartier du Rialto, qui était le grand entrepôt du commerce de Venise. Dans une lettre à Navagero. Alde lui-même nous a laissé d'amusants détails sur ses soucis et ses occupations. « Les lettres saintes, lui écrit-il, et les Muses aiment le loisir et la solitude, surtout

quand on veut écrire des choses durables, de ces choses dignes d'être enveloppées dans le cèdre et gardées dans le cyprès, ce que vous savez si bien faire, mon Navagero. Vous, sous les lauriers et les oliviers de Benacum (Garde), les cruelles portes de la guerre étant par vous fermées au verrou, libre de soins et d'ennuis, vous faites résonner, comme Apollon, votre docte écaille de tortue.

« Moi, entre six cents autres empêchements, j'ai des paquets de lettres de tous les savants du monde qui s'adressent à moi ; pour y répondre, tous mes jours et toutes mes nuits ne suffiraient pas. Puis il y a ceux qui viennent me saluer et voir s'il n'y a rien de nouveau. La plupart, par désœuvrement, se disent : « Tiens, si nous allions voir Alde. » Ils arrivent en troupe, s'asseyent

Non missura cutem, nisi plena cruoris hirudo.

« D'autres me récitent des poèmes, me lisent des discours, qu'ils voudraient que je leur imprime ; le plus souvent, au-dessous de tout.

« J'ai tâché de me mettre un peu à l'abri de ces importuns. A ceux qui m'écrivent je ne répons pas, à moins que la chose ne soit d'importance, auquel cas je le fais laconiquement, non que j'y mette de la pose, mais parce que je veux réserver mes loisirs à éditer de bons livres. Je les prie de ne pas le prendre en mauvaise part.

« Pour ceux qui viennent me saluer et m'en-

nuyer, j'ai fait mettre une inscription au-dessus de la porte de ma chambre et que voici :

« QUI QUE TU SOIS, — ALDE TE PRIE
 ET TE SUPPLIE, — SI TU AS QUELQUE CHOSE A LUI DIRE
 D'ÊTRE BREF, — DE T'EN ALLER VITE ; — A MOINS QUE NOUVEL
 HERCULE, — ATLAS ÉTANT FATIGUÉ, — TU NE LUI VIENNES
 SOULAGER LES ÉPAULES. »

Quoi qu'il en soit, en 1503, l'événement escompté par Musurus se produisit. Le professeur de grec au gymnase de Padoue, L. Camerti, qu'on appelait le Crétois, parce qu'il avait passé sept années en Crète, fut nommé ambassadeur de Venise en Portugal, et notre ami put prendre sa suppléance. Ce ne fut que deux ans plus tard, à la mort de Camerti, qu'il fut agréé définitivement comme titulaire.

Les appointements n'étaient pas très élevés : cent florins annuels. Ils furent portés à 140 florins en 1508, avec des considérants très glorieux pour Musurus. De plus, il paraît que la nomination était renouvelable chaque année : le conseil de l'école s'assemblait pour désigner les professeurs, lesquels devaient être confirmés en leur poste par un sénatus-consulte. Cette condition précaire avait paru intolérable à Démétrius Calchondyle, qui avait donné sa démission quelques années auparavant et s'en était allé enseigner à Milan.

Musurus qui était aussi modeste qu'il était savant, s'en accommoda. L'horreur qu'il avait du bruit et du changement, ses habitudes et ses goûts de recueillement et de stabilité, le détournèrent de répondre aux propositions qu'on

ne manqua pas de lui faire ailleurs. Son âme tendre le tint attaché aux choses et aux visages. Il aimait sa studieuse ville de Padoue et ne se voulait point éloigner de la belle Venise, bâtie au milieu de la mer par les dieux, disaient les poètes, et née de son écume comme Vénus. Il aimait ses livres, ses élèves, ses amis, et préférait s'enrichir de science et de vertu plutôt que d'argent.

Son assiduité était incroyable ; il ne suspendait pas ses cours quatre jours par an et on le trouvait à sa chaire dès sept heures du matin. Il expliquait les poètes et les philosophes de la Grèce avec une éloquence sobre, profonde, charmante, où tremblait un peu la mélancolie de l'exil. Le succès en était inouï. Détail touchant, le premier arrivé par tous les temps, été comme hiver, était son vieux collègue de latin, le professeur d'éloquence Raphaël Regio, qui n'avait pas moins de soixante-dix ans et qui dressait sa haute tête blanche attentive au milieu des têtes légères des écoliers.

C'est d'Erasmus que nous tenons ce renseignement.

« J'ai beaucoup connu et de près Marc Musurus, racontait plus tard le philosophe de Rotterdam. Ce Crétois était un homme d'un savoir universel et qui parlait le latin à miracle. Très épris de toute philosophie, il était né pour les plus grandes choses. La mort ne lui a, hélas ! pas laissé le temps de se révéler tout entier. »

Le Renan du seizième siècle, je veux dire Erasme, qu'il est temps de ne plus comparer à Voltaire, arriva en Italie en 1506. Il y avait bien longtemps qu'il cherchait quelqu'un qui lui paierait ce voyage ; il avait fini par trouver son homme dans le père de deux jeunes Anglais, les Boerio, qu'il accompagnait à titre de précepteur.

De tous les hommes de ce siècle surprenant, Erasme me paraît avoir été le plus intelligent, au sens moderne du mot. Ses lettres ont un tour incommunicable d'ironie. La prudence et l'audace s'y mêlent redoutablement. On ne sait jamais s'il se moque ou s'il est sérieux ; il ne le savait pas lui-même sans doute. Il s'amuse, il se joue, il se dérobe. Comme chez Renan, la subtilité de sa pensée tient peut-être à une fausse position morale.

Ex-moine, à demi-défroqué, presque prêtre et presque laïque, avec des reflets de l'un et de l'autre caractère, séduisant et souffrant, inquiétant toujours et sphinx un peu, attachant peu d'importance à l'argent des autres, les trouvant toujours trop chiches, — besogneux et de goûts délicats, sous son petit collet et son petit manteau, sa silhouette élégante donne du mouvement à la manière un peu dure de Holbein, qui l'a peinte ; son vêtement semble attaché d'un joli air à son esprit ; le béret et la cape sentent le cavalier et le voyageur, qui écrit au besoin sur une table d'auberge et qui a des armes à feu à l'arçon de sa selle. Il y a en lui du héros de roman historique.

Il était venu à Venise pour traiter avec Alde d'une édition d'Euripide.

Le jour qu'il se présenta à la librairie, un garçon lui dit que le patron était trop occupé pour le recevoir.

« Annoncez Erasme, de Rotterdam, » répondit-il.

A ce nom, messer Alde se précipite, l'embrasse.

« Il est entendu que vous n'allez pas à l'hôtel, que vous descendez chez nous. Je vous fais préparer une chambre. »

Pierre de Nolhac croit même qu'Alde partagea sa propre chambre avec son hôte.

Rien que de la maison il y avait tous les jours trente-trois personnes à table. Dame ! ce n'étaient pas des festins de Lucullus. On mangeait vite et plutôt mal. Il y avait des moments où Erasme eût autant aimé être ailleurs et où il regrettait les longs et plantureux dîners du Nord.

Tout, chez Alde, portait le même cachet de bonhomie et d'honnêteté. Le patron savait qu'il faisait une grande œuvre ; il connaissait tout le mérite de ses éditions ; lui-même les présentait au public en des préfaces charmantes de foi ingénue et de légitime orgueil. Il était fier d'avoir rassemblé tant de savants dans sa boutique, et il en avait constitué une Académie. Il avait des gaietés de brave homme ; il prenait une voix chevrotante.

« Quand nous serons vieux tous les deux, vous viendrez me voir, et, tout branlant, je

vous dirai comme cela : « Et comment allez-vous, mon cher Erasme ? »

Puis, amincissant encore sa voix :

« Si vous allez bien, je vais bien, messer Aldo, » me répondrez-vous.

L'âme italienne se prête, comme sa langue, à ces jeux populaires. Le français est tissé pour l'usage des cours ; c'est une langue habillée et talon rouge ; il est des plaisanteries où elle ne descend pas.

Marc Musurus, dont tout décèle la bonté merveilleuse et la politesse, laissa à Erasme une impression plus aristocratique.

Il le retint un jour à dîner dans sa petite maison de Padoue. Outre ses appointements, Musurus avait encore la jouissance d'une ferme que lui avait donnée le prince de Carpi. De cette ferme, il tirait son vin, son huile, son bois, son blé, ses fruits, ses légumes. La maison respirait les grâces citadines et l'aisance. Musurus avait alors avec lui son père, qui était venu le voir de Crète.

« Son père était un tout petit vieux qui ne savait que le grec, nous dit Erasme. Comme on faisait des cérémonies avant de se mettre à table, je coupai court et, prenant la main du bonhomme, je lui dis en grec : « Nous sommes deux vieux, nous autres, » ce qui le fit beaucoup rire, parce que je n'étais guère plus âgé que son fils. Alors Marc Musurus, se tournant vers Zacharias, un de ses plus brillants élèves, l'embrassa en disant : « Et nous deux, nous sommes les jeunes ! »

Ce récit n'est presque rien, mais il est d'une intimité singulière, et qui rappelle les tableaux des petits maîtres hollandais, tant il est coupé juste en pleine vie.

Peu de temps après le départ d'Erasmus, la *Ligue de Cambrai* obligea Musurus à quitter Padoue menacé et à suivre à Venise l'Université. La panique fut telle qu'Alde ferma ses ateliers et courut par toute l'Italie, où il avait des biens, pour essayer d'en sauver quelque chose. Il ne sauva rien du tout du reste et arriva juste pour être le témoin de ses malheurs.

A partir de ce moment jusqu'en 1513, nous n'avons presque plus de nouvelles. Chaque fois qu'un lettré de ce temps passait sous nos yeux, nous avions envie de lui demander : « Eh bien ! que fait Musurus ? »

Enfin quelqu'un l'a vu. C'est Bartholomeo Ricci, de Lugo, qui est venu le voir de la part d'un de ses anciens élèves, alors à Rome, André Navagero. Voici la lettre, qui est de février 1513, adressée à Navagero. Nous la citons presque entière :

« Le jour même où je t'ai quitté, je suis parvenu à Venise. Courageusement ? diras-tu. Non. Incommodément. La route était tout ce qu'il y avait de plus boueux, j'avais le cheval que tu sais et une selle qui m'a tout meurtri. Dans le milieu de l'après-midi, j'ai pris le bateau pour Mergara. Le trajet à rames n'est pas long. Je n'en ai pas moins enduré le froid, surtout aux pieds. Je suis arrivé tard à l'auberge, très las (mes amis les Abiosii étaient partis pour

Ravenne). Etant donnés le lieu et la fatigue, je n'ai pas trop mal passé la nuit. Le lendemain je suis allé voir Musurus. Quand il a entendu que je venais de ta part avec une lettre, il m'a fait dire tout de suite de monter. Lui-même s'est élancé de sa chambre et m'est venu au-devant à la porte. Avant d'ouvrir le pli, il s'est enquis comment tu allais, où tu en étais, avec beaucoup d'affection. Je lui ai répondu que tout était au mieux. Il lit alors ta lettre, puis il se livre à toutes sortes de démonstrations et d'effusions qui me font comprendre toute la bonne amitié que tu as mise à me recommander. Non, je ne pourrais pas te dire comment ce Grec, comment ce grand homme a été bon avec moi, ni en quels termes flatteurs et affectueux il me parla. Son accueil a passé ton attente et tu ne le croirais pas, si je ne te le disais. Où il a mis le comble à ses bontés, c'est en m'envoyant chez les personnes où je suis encore. Je suis allé le voir hier, je lui ai conté ce qui s'était passé et l'ai remercié de mon mieux. Il m'a dit aussitôt la joie qu'il en avait, et il a ajouté très gentiment : « Quoi que ce soit qui arrive, où je puisse vous être utile, comptez sur moi. » Il m'a chargé, quand je t'écrirais, de t'envoyer mille bonjours de sa part. Je lui ai répondu qu'il avait placé ses bienfaits en un cœur qui ne les oublierait jamais et j'ai pris congé... »

Voilà donc l'homme tout fondu en obligeance qu'était Musurus.

Veut-on savoir maintenant quel était le suc-

cès de ses cours ? Une lettre à Erasme, d'un Anglais de passage là-bas, nous en apporte un écho. Elle nous donne en plus d'intéressants détails sur les occupations et les amusements des étrangers à Venise.

« Mon cher Erasme, on ne parle que de vous en Italie, surtout dans les milieux savants. Votre *Eloge de la folie* y a un grand succès. Ici, Raphaël Regio fait un cours sur Quintilien. C'est un homme instruit et assez éloquent, mais fort au-dessous d'un certain professeur de grec, dont le nom m'échappe, mais qui vous connaît bien et vous porte aux nues. Je fais tous les jours un brin de conversation avec le médecin Ambrogio, dans sa boutique, à l'enseigne du Corail. J'y rencontre Pierre de Chalcedoine et bien d'autres. Le beau-père d'Alde, le libraire, m'a parlé je ne sais combien de fois de vous. Il met sa maison à votre disposition quand vous reviendrez.

« Le Suisse Pierre Falcon, qu'entre Anglais nous appelons le Grand, me plaît beaucoup. C'est ici le guide des étrangers. Quel joyeux compagnon ! Il avait sur sa trirème une guenon qui, par ses contorsions, ses malices, ses gambades, nous a fait bien rire. Falcon est très curieux de tout ce qu'il y a de nouveau ; Il s'intéresse surtout aux choses de la mécanique, porte une bombarde à sa ceinture et prend note avec soin des sites et des noms des lieux. Il prépare un livre de voyages. »

Nous savons par Erasme que le professeur grec dont le distrait Watson a oublié le nom

est Marc Musurus. Le Falcon dont il est question est-il ce bon égoïste à qui Erasme écrivait : « Mon cher Falcon, qui ne sait pas s'arranger en ce monde ne sait rien. Fais cas des lettres, mais n'oublie pas l'argent. Prends garde à l'ennui, ça gâte le teint. Avant tout, aie soin de ta peau. Ne mets rien au-dessus de tes petites commodités. Cultive l'amitié pour le plaisir qu'elle donne. Touche à l'érudition avec mesure. Aime ardemment, étudie peu, sois prodigue de promesses et soigneux de ton argent. Vis pour toi, porte-toi bien, — pour toi, — aime-toi seul, ce que du reste tu fais. » ?

Quant au médecin Ambrogio, qui tenait boutique à Venise d'aromates et de pharmacies, c'était un fort savant homme, un des rénovateurs de son art d'après les méthodes antiques. Il a réfuté Averroès et écrit une histoire de Nole, sa ville natale. Il connaissait bien Musurus, ainsi que tous les lettrés du lieu, au milieu desquels il faisait sonner son langage un peu cru d'accoucheur.

« Je ne suis pas comme les femmes, aimait-il à dire, qui, quand elles sont jeunes, ne sont contentes que d'être enceintes et voudraient mettre bas à tous coups vivement, quittes à n'avoir que des enfants débiles ou pas viables ; moi, je ne pondrai mes livres qu'après les avoir longtemps portés. »

Mais revenons à Musurus. Je m'en suis écarté pour le plaisir qu'il y a à voir vivre et parler des morts et aussi pour établir un peu de circulation autour de lui.

Alde avait rouvert ses ateliers, après les avoir laissés fermés pendant quatre ans. « Mais voyant qu'au lieu d'avancer, écrivait-il à Navagero, tout allait de mal en pis et que s'étendait, au lieu de s'éteindre, l'incendie de la guerre, je suis revenu à Venise, qu'on peut, de nos jours, appeler une autre Athènes, tant à cause de tant d'hommes éminents en savoir qu'à cause de notre Musurus : c'est sur son conseil et sur le vôtre que j'ai changé d'avis et suis retourné à ces travaux qui m'ont déjà pris vingt ans de ma vie et qui paraissaient si au-dessus de mes forces... »

D'un autre côté, Léon X était arrivé à la papauté, tout plein des idées des Médicis, avec la volonté d'être le véritable pape des lettres et des arts. Tout de suite il avait appelé à lui Bembo, qu'il avait connu à Florence au temps où Bernard Bembo, le père, y représentait Venise ; il avait fait venir aussi Sadolet, puis Lascaris. A peine à Rome, Lascaris parla au pape de son élève et ami Musurus : Bembo vint par là-dessus et renchérit sur les mérites de ce savant, qu'il dit être l'ornement de Venise. Tout de suite Léon X proposa de lui confier la fondation d'une école grecque à Rome.

Bembo fut chargé de rédiger la lettre, que le pape signa.

« Très désireux de restaurer, autant qu'il sera en mon pouvoir, les bonnes études grecques, à peu près abolies et perdues, et sachant, d'autre part, combien vous y êtes propre et profond, je vous mande de vouloir bien vous

charger d'amener chez nous, de Grèce, dix jeunes enfants bien doués, plus même si vous le jugez bon, et qui ayant parlé le grec de bas âge, comme leur langue maternelle, et en ayant acquis une vraie connaissance, puissent aider à former ici une sorte de séminaire des belles-lettres. Jean Lascaris, que ses vertus et sa valeur littéraire m'ont rendu très cher, vous en écrira plus au long. Quant à vous, les preuves déjà anciennes de votre dévouement à ma personne m'assurent que vous vous emploierez de votre mieux à la réussite de mon projet. De Rome, le 8 des ides de mars 1513. »

Cette lettre était un événement. Musurus en causa avec son ami Alde. Ces deux hommes naïfs et charmants, qui avaient toujours vécu retirés de la politique, en conçurent de vastes espoirs pour la paix du monde. Ils achevaient une édition de Platon ; ils décidèrent à ce propos de frapper un grand coup. Musurus composerait un beau poème en grec, qui paraîtrait en tête de l'ouvrage et serait adressé à Léon X, et Alde y ajouterait une lettre-dédicace de son cru. On y demanderait au pape de faire la paix et de tourner contre le Turc les armes de la chrétienté. Alde pensa aussi qu'il serait bon de recommander à Sa Sainteté leur Académie, qu'ils eussent voulue durable et qu'ils redoutaient de voir se disperser. Alde prit la plume et écrivit :

« Nous donnons donc aujourd'hui, Très Saint Pontife, tout ce qui reste de l'œuvre de Platon, et nous le plaçons sous les auspices de votre nom bienheureux. Marsile Ficin, nourri

dans votre maison, dédia sa traduction de Platon à Laurent, votre père, qui favorisa toujours les plus doctes en l'une et l'autre langue, tellement que, lui vivant, Florence fut comme une autre Athènes. Nous avons voulu, nous aussi, dédier justement à vous, Souverain Pontife, honneur et espoir des érudits de notre âge, les livres de ce même auteur, mais cette fois en grec et en attique, tels, en un mot, qu'il les composa. Et comme nous nous ouvrîmes de ce projet à certains de nos amis, ceux-ci, encore que la première idée m'en fût venue, me firent remarquer affectueusement que personne n'était plus qualifié pour recevoir les travaux de cet homme que vous, suprême évêque des choses divines. Mes amis espéraient que cela profiterait merveilleusement à l'Académie, que nous enfantâmes en tant d'années, si vous la réchauffiez en votre sein, si vous la preniez sous votre protection, si enfin vous l'établissiez, éternel bien pour les hommes, en votre ville de Rome. L'un des membres de cette Académie, pour ne pas dire le principal, est ce même Musurus, de Crète, qui a revu avec le plus grand soin ces livres de Platon, les colligeant sur les plus antiques exemplaires, pour, de concert avec moi, ce qu'il a toujours fait, apporter aide et aux Grecs et à nos Latins. Non moins que nous, il forme des vœux pour la paix ; lui aussi vous prie de soutenir de vos subsides notre Académie. Enfin, vous verrez tout ceci clairement exposé dans sa docte, élégante et grave élégie grecque, qui est tout de suite après la table. »

Pour moi, je trouve la candeur de cette fin de lettre purement adorable.

Le poème de Musurus est assez long, mais d'une belle tenue. Cela a l'allure fière, précise et décente d'une antique draperie. Les lettrés furent émerveillés ; ils n'avaient rien vu d'aussi purement grec depuis l'école d'Alexandrie.

La récompense ne se fit pas trop attendre. Trois ans après, Musurus fut nommé à l'archevêché de Malvasia, en remplacement de Ralli, qui venait de mourir.

Le médecin Ambrogio, dans la boutique de qui aboutissaient tous les potins de Venise, en annonça l'événement à Erasme.

« Vous saurez, mon cher Erasme, que, par un décret du Sénat, annoncé par le crieur public, on s'occupe de trouver ici un successeur à Marc Musurus pour enseigner la littérature grecque. Le traitement est fixé à cent écus d'or. De tous côtés, des candidats se préparent. Si vous connaissiez quelqu'un dont cela puisse faire l'affaire, qu'il se trouve ici dans les trois mois. »

Et il ajoute avec ce goût du trivial que nous lui avons déjà vu :

« Vous vous souvenez de cette grande tourbe d'auditeurs qui, comme des poussins, pépiaient sous Musurus. Plusieurs sont devenus de grands poulets qui ne pépient plus, mais pipent et chantillent et ils entreprennent d'un grand courage de monter dans la chaire de leur précepteur. Parmi les plus élégants se trouve Petrus Alcyonius. »

« Votre lettre — répondit Erasme — vient de renouveler en moi tout notre passé d'affection. En la lisant, j'ai cru être encore à Venise, revoir et embrasser mes vieux amis, Alde, Egnazio, Alcandro, Musurus et vous, le plus charmant de tous. Heureux Ambrogio, à qui il a été donné de vieillir dans les belles études, au sein de la ville la plus magnifique du monde, au milieu de patriciens et d'érudits, tandis que mon mauvais génie m'exerçait par plus de malheurs et d'erreurs que jamais Neptune ne fit pour Ulysse homérique !

« Donc, Marc Musurus a mieux aimé être évêque que professeur et Rome l'a absorbé. Je ne crois pas qu'il y ait chez nous personne d'assez impudent pour vouloir se produire sur ce théâtre et se mesurer avec la postérité intellectuelle de Musurus, car il n'y aurait à récolter que sifflets et que rires.

« Prenez grand soin à votre santé, très docte Ambrogio, pour que vous puissiez encore avancer dans vos bonnes études et pour que longtemps ma vieillesse puisse jouir de la vôtre. Car, sous le rapport de l'âge, j'ai bien rattrapé de votre avance. Je suis presque tout blanc.

« Saluez de ma part l'excellent Egnazio, Asola (beau-père d'Alde) et sa famille, en particulier le petit Manuce, qui jouait sur mes genoux quand j'étais là-bas. »

L'arrivée à Rome de Musurus lui constitua, aux yeux du monde, une sorte de cardinalat de la pensée. De tous les coins de l'Europe, on fut curieux de lui. Antoine de Baïf, père de notre poète.

Passant torrents et monts jusqu'à Rome alla voir
Musure Candiot...

Fort honoré du pape et très caressé par son entourage, il semblait, lui aussi, promis à la pourpre. Tout le monde s'y attendait. Lui-même y crut et s'en réjouit à l'avance, comme d'une distinction qui rejaillirait sur sa patrie morte. Il serait le cardinal grec et reprendrait la suite de Bessarion. Peut-être cette situation lui permettrait-elle de faire entendre sa voix à la chrétienté et de prêcher la Croisade. Il l'eût prêchée en homme de la Renaissance, mêlant à l'appel du Christ la voix d'Homère.

Cela le jeta dans la voie des ambitions et des intrigues cléricales et mondaines. Il y usa vite la petite lampe. Cet homme, d'une nature délicate et d'une santé frêle, avait la fine et douloureuse sensibilité des poètes trop intelligents et des silencieux.

Il avait toujours été d'un caractère un peu triste ; il portait au cœur je ne sais quelle mystérieuse blessure, — *clam ulceratus*, — dit Pierio Valeriano.

Léon X fit par là-dessus une promotion de trente et un cardinaux. Musurus n'y figurait pas. Il se crut trompé ; il crut sa patrie méprisée en sa personne, « et pour porter son ressentiment aussi loin qu'il pouvait aller il en fut malade de l'hydropisie, dont il mourut. »

J'ai reproduit à dessein cette phrase fielleuse de Paul Jove, fort malicieusement traduite par l'imaginatif M. de Varillas, car il faut citer aussi les mots des contemporains malveillants.

Les potins cueillis dans les coteries littéraires font partie de l'histoire. Et celui-là est bien ce que nous appellerions « une rosserie » de bon confrère.

Les honnêtes gens en furent indignés. « Ceux qui ont osé tenir un tel langage, dit Lylio Gyraldi, montrent bien qu'ils ne savaient où mordre de leurs calomnies le plus docte et le plus modeste des hommes. Certes, ils sont bien infâmes, ceux qui ont colporté de pareils propos sur un homme aussi universellement honoré et qui laisse après lui tant d'illustres disciples, dont les paroles et la vie suffisent à le défendre. »

Musurus mourut donc en 1517, jeune encore ; il n'avait guère que quarante-sept ou quarante-huit ans. On l'enterra dans le temple de la Paix.

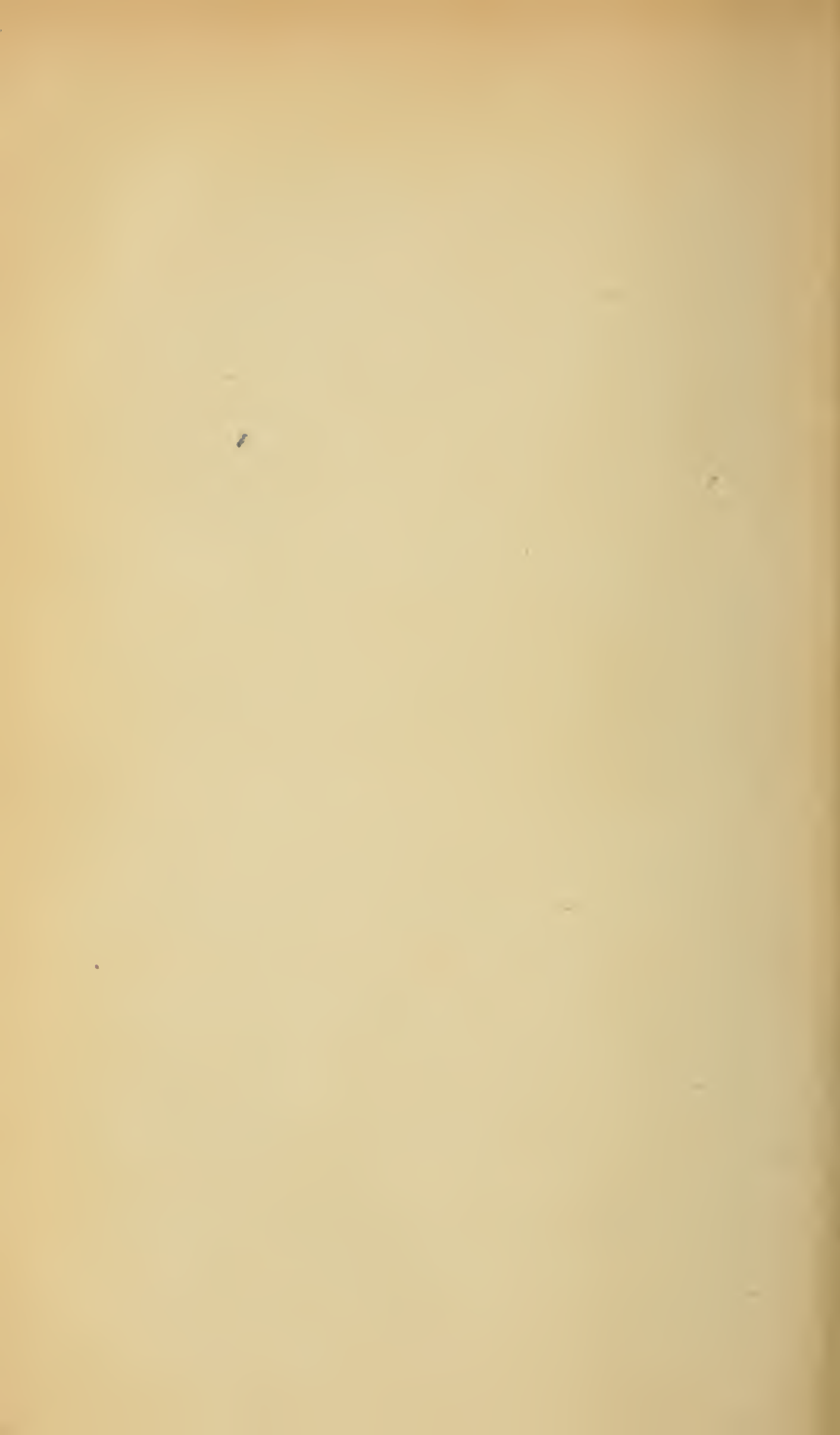
Le cardinal Bombasio en écrivit la nouvelle sans commentaires à Erasme.

« De Musurus, répondit Erasme, tu m'écris une grave chose ; désormais il combattra avec toutes les corneilles. »

Que veut-il dire ? A quoi fait-il allusion ?

La dernière ligne est un vers grec, dans le mystère duquel elle s'enroule et fuit ironiquement et mélancoliquement. Je vois seulement qu'il y est question de départ et d'obscures décisions des dieux.

J'imiterai Erasme et m'arrêterai au seuil où sa pensée fantasque m'a conduit.



ANDRÉ NAVAGERO

Chose remarquable ! La plupart des élèves de Musurus furent surtout des latinistes. C'est que, pour que nous usions volontiers d'une langue, il faut que cette langue corresponde à nos habitudes de penser et soit dans le tour de notre esprit. Et ce pli mental, les conditions de la vie au milieu desquelles nous devons évoluer nous le donnent.

Un Vénitien, de famille sénatoriale, par exemple, acceptait, dès l'enfance, des idées dont la direction le séparait à jamais d'un Florentin orienté, en naissant, vers des conceptions démocratiques. Les cerveaux de l'un et de l'autre étaient organisés sur le plan même de leurs républiques ; les sentiments et les pensées du Vénitien se rangeaient et défilaient avec ordre ; ceux et celles du Florentin se pressaient tumultueusement et souvent la raison y cédait à l'émotion.

Le noble Vénitien puisait dans les préjugés

de sa caste et de son milieu politique des opinions qui s'accommodaient d'elles-mêmes à la forme oratoire de Rome. L'analogie des institutions avait abouti à l'analogie des intelligences. A côté de ce latin, où la phrase se déployait avec une ampleur de draperie et se pouvait relever en des mouvements de toge, l'italien lui-même n'était qu'un idiome de gondoliers. Et quant au grec, pour avoir servi à des démocraties, il gardait je ne sais quoi de léger, de narquois, d'indiscipliné, de téméraire, qui compromettait un peu la solidité des pensées.

Venise latinisait donc, d'instinct, au contraire de Florence, où le génie hellénique s'acclimata si vite que des jeunes filles mêmes composaient des poésies grecques.

Le type, à cette époque, du Vénitien dont nous parlons fut cet André Navagero, à la prière de qui Alde avait rouvert ses ateliers. Elève de Musurus, il édita Pindare, ce qui prouve qu'il n'était pas un médiocre helléniste.

Mais, pour les raisons que j'ai dites et qui tenaient à son vénitienisme profond, il mettait Démosthène fort au-dessous de Cicéron, et cela dans la mesure évidemment où la démocratie athénienne lui paraissait inférieure à l'aristocratie romaine.

Jusque dans la matière d'amour, sa jeunesse se reconnut dans le latin sensuel de Catulle. Et les comédies de Térence, spirituelles, immorales et tendres, l'enchantèrent d'aventures qui étaient à peu près celles de sa ville et où

étaient imaginées de si jolies tromperies contre les vieux Gérontes de parents assez durs pour s'opposer aux tendresses que les jeunes patriens veulent à leurs filles.

Aussi y a-t-il dans ses poésies érotiques latines une ardeur joyeuse et sonore qu'on ne retrouve pas à ses poésies italiennes. Là, il imite Pétrarque, il fait de l'esprit, il est alambiqué, il parle une langue étrangère et s'efforce à exprimer des subtilités qui n'ont rien à voir avec la manière franche dont il entend l'amour.

Ses amis font comme lui : Pierre Bembo, Fracastor, Canalis, les Turrii, Bardulo, la jeunesse dorée. Ils vont chercher des maîtresses dans la petite bourgeoisie et le peuple. Ce sont de charmantes filles aux cheveux roux, telles qu'en peindront le Titien et Rubens, et qui reçoivent ces jeunes seigneurs comme des dieux, très beaux, très doux et très tendres. Le sentimental Bembo, dont la jeunesse, il est vrai, s'était écoulée à Florence et en Sicile, garda jusqu'à la fin sa chère Morosina.

Les petites amies de Navagero furent plus nombreuses. Elles portent, dans ses vers, des noms de fantaisie : Hyella, Lalagé, Gellia, des noms qui les coiffent de clarté et dont il les fait changer comme de bonnets. Il prend à leurs corps menus un plaisir tout artistique et refait d'imagination et de réminiscences, autour d'elles, un antique et très littéraire paysage, dont s'augmente sa volupté. Il se fait Catulle, Tibulle et Propertius et puise là, pour ses amours,

la certitude d'accomplir, en y cédant, quelque chose de très classique et de quasi divin.

A cette idée, tout pour lui se transfigure. « Je me suis glissé, dit-il, par-dessous la haie et je t'ai pris trois baisers. Je n'ai pu faire davantage parce que ta cruelle mère était là. » Au besoin, il prouverait à cette cruelle mère combien elle a tort de s'opposer à des actions si vénérables et si saintes, dont l'usage se peut justifier par les citations de tant d'excellents auteurs.

Heureusement, il y a de bonnes et sages vieilles, qui, de tous temps, ont compati aux peines des amoureux. Chaque nuit, une d'elles le conduit dans les bras d'Hyella, et, pour que les parents ne s'aperçoivent de rien, vaillamment elle fait sentinelle à la porte. Aussi l'appelle-t-il la fidèle nourrice.

Il vit son personnage avec tant de conviction qu'il en arrive sérieusement à faire sa prière aux dieux. « C'était aux environs de Vérone, raconte Fracastor. Nous étions montés sur une colline pour saluer l'aurore et le soleil levant : rien de plus vaste et de plus pur que le spectacle que nous eûmes. Les bois et les montagnes commençaient à s'emplier partout au loin de mugissements, mais, sauf de rares bergers et leurs troupeaux de bœufs, rien ne bougeait dans la campagne. La prairie où nous étions descendait en pente à une fontaine. Là, le rocher creusé avait formé comme des coupes de chacune desquelles l'eau stillait en faisant sur le sol un bruit de pluie... Nous nous assîmes en cercle, et Navagero, comme touché par la muse,

après avoir parcouru l'horizon d'un regard inspiré, se mit à moduler des vers, après quoi, tirant de sa poitrine un Virgile qu'il ne quittait jamais, il en commença la lecture avec tant de chaleur et d'harmonie — il lisait merveilleusement — qu'il nous semblait emporté par une fureur divine ; il alla ainsi jusqu'au milieu des bucoliques, poussa un cri et jeta son livre. Jean-Baptiste Turii écoutait, immobile, les dents serrées, les yeux fixes, comme oppressé de stupeur et d'admiration.

« Navagero fit avancer au milieu de nous, un joueur de cithare, et, après un prélude, il se leva :

« Dieux et déesses des monts et des fontaines, dit-il, vous tous et vous toutes que les poètes ont été les premiers à connaître et à montrer aux autres hommes ; vous, en particulier, qui animez ces eaux ; et toi, Apollon ; et toi, Pan, dieu des bergers ; et toi, Baldo, père des forêts, des sources et des nymphes, approchez, écoutez tous et soyez-nous favorables. »

Cela n'est pas plus ridicule, après tout, que certaines mises en scène théâtrales du romantisme. Et on comprend que Navagero ait été sacré par l'enthousiasme de ses camarades prêtre des Muses et ait été écouté d'eux comme un oracle. Il usa de cette situation de chef d'école pour régenter le Parnasse à sa guise et en exclure les poètes qu'il n'aimait pas. Chaque année on brûlait solennellement un exemplaire de Martial, réputé dégoûtant d'obscénité, et si on n'infligea pas le même traitement à Plaute,

il n'en fut pas moins décrété qu'on le mettrait fort au-dessous de Térence.

Du reste, dans le groupe de ces jeunes poètes néo-latins, Navagero semblait s'élever au-dessus des autres de toute la tête. On le regardait comme un génie. La musique de ses vers et les imaginations riantes dont ils sont pleins leur donnaient sans doute, pour des oreilles italiennes, des grâces que la traduction dissipe. Pourtant, le mouvement de la pièce que je vais citer aurait pu plaire à André Chénier :

« Je tremble, ma Gellia, lorsque tu vagabondes à travers la campagne peinte et lorsque à ta rousse chevelure tu attaches des fleurs, je tremble que, du sommet des astres, ne se rue sur toi Saturne, que tu ne sois la proie de quelque dieu jaloux. Neptune a bien pris Amymone, en plein champ, comme elle passait une urne sur la tête. Io de même a subi le Tonnant et sur son front horriblement changé il a planté des cornes. Proserpine ne fut-elle pas ravie sur le char du Tartare et emportée dans un autre royaume par le père infernal ? Europe de Sidon se promenait comme toi quand elle fut traînée au milieu de la mer par le taureau divin. Et la forêt ne m'inspire pas de moindres craintes : là habitent les satyres et Pan et Faune, terreur des hamadryades errantes. Là, Daphné fut métamorphosée en feuillages et Parrhïasis devint une bête des bois. Que si j'étais avec toi, je n'aurai plus peur des ruses et des raptés des dieux. Partout, en ma compagnie, tu serais en sûreté, Gellia. Si Daphné perdit sa figure parmi

les frondaisons des arbres et si Proserpine roula jusqu'à l'empire du Styx, c'est qu'il est facile d'attirer au piège les jeunes filles que ne garde pas l'Amour. Si j'étais avec toi, Gellia, nous nous coucherions dans l'ombre brillante et sur notre lit de verdure nous recevions les envoyés du sommeil. Jambes nues, ensemble nous descendrions aux fontaines lorsque le Chien étoilé ferait la terre trop brûlante. Nous courrions les bois à la poursuite des caresses fugaces et nous nous amuserions à tromper les oiseaux par nos gazouillements. »

Le même Chénier eût goûté sans doute aussi l'épithaphe du petit chien Borget, qui se termine par ce trait touchant : « Pauvre petite bête, comme tu vas avoir peur là-bas des ombres noires !... »

Quoi qu'il en soit, le petit cénacle littéraire, grossi de prosateurs tels que Ricci et Christophe de Longueil, décréta Erasme d'excommunication pour avoir écrit dans un latin tudesque. « Sus aux barbares ! » devint, à l'appel de Navagero, le cri de la jeune Italie. On fonda le groupe des *Cicéroniens*, qui ne devaient employer aucune expression qui ne fût dans Cicéron.

« Comment ! s'écria Erasme, après quinze siècles qui ont introduit dans les choses et les esprits tant de changements et de nouveautés, on voudrait nous imposer de parler et d'écrire, sur ces sujets, une langue qui n'a pas de mots pour y correspondre. Mais c'est tout simplement ridicule, et Cicéron serait le premier à se mo-

quer de ses disciples, s'il revenait parmi nous. »

Erasme avait certes raison. Il était bien évident que si l'on voulait rendre le latin langue universelle il fallait le rajeunir et en refaire un parler moderne et vivant. Cela avait fort bien commencé et cela eût pu conduire à un fait immense. Imaginez en Europe une seule langue intellectuelle, commune à tous les grands esprits d'Angleterre, d'Allemagne, des Flandres, de France, d'Espagne et d'Italie. C'était la fusion rapide des intelligences : il en fût sorti un courant formidable, qui aboutissait irrésistiblement à la reconstitution de l'ancienne République romaine.

Et c'est ce dont ne se souciaient pas sans doute les Italiens, humiliés, foulés, ruinés par les autres peuples, et impatients de se retrouver seuls chez eux et de recouvrer leur suprématie artistique et littéraire.

Et c'est ce dont se souciait moins encore André Navagero, trop bon Vénitien pour consentir que sa patrie abdiquât entre les mains de Rome. Il se disait que la véritable Rome était à Venise, dans le sein de ce sénat, légitime héritier du vieux sénat romain, dont la sagesse avait conquis le monde.

Le but qu'à travers des exagérations juvéniles poursuivait Navagero, en s'éprenant si bruyamment de Cicéron, était de donner à ses collègues du sénat de Venise le goût de ces beaux débats politiques, de ces éloquentes formules où tiennent tant de larges vérités et tant d'expérience des hommes, et qui sont déjà

de l'action. Ces beaux débats, il rêvait de les relever, non seulement pour leur pompe intelligente et pour leur apparat, mais encore et surtout pour leur substance.

A la théorie il voulut ajouter l'exemple. Tout Venise alla l'entendre prononcer les oraisons funèbres de la reine de Chypre, du général Alviani et du doge Loredano. Il y fut superbe. En l'écoutant, on dut se croire à Rome. De telles illusions peuvent être fécondes. Pour former un grand peuple, il peut suffire de lui suggérer une ambition collective qu'il prendra ensuite pour son destin.

Je ne crois pas cependant que l'impression produite par ces discours ait amené un tel prodige. On s'accorda à en louer la belle ordonnance, la hauteur de pensée, mais on ne lui fit pas ce sacrifice de devenir des âmes entièrement romaines. Lui-même sentit que cela n'était que de la grande réthorique. Il ne s'obstina pas. Il laissa tomber peu à peu ce manteau romain dont il avait fait tant d'embarras et qui lui avait semblé d'abord se confondre avec sa propre personnalité. Un moment vient en effet où l'on s'aperçoit que les idées de parade, avec lesquelles nous sommes allés au succès, ne sont plus portables et qu'une matinée de gloire a suffi à les défraîchir. C'est un moment mélancolique et qui fait douter de tout. Pour la première fois, on va dans la rue, réduit au simple équipage des autres hommes, tel qu'on est et tel qu'on n'a jamais voulu s'avouer à soi-même qu'on était.

Navagero avait alors quarante ans, l'âge où l'homme mue, où ses chimères tombent.

« Tu me croiras si tu veux, écrivait-il à son ami Rhamnusio, du *Conseil* des Dix, mais je ne me sens plus aucune ambition. Je n'ai plus souci que des jardins de mon cher Murano, que je recommande instamment à tes soins et que je veux voir fleurir lorsque je retournerai à Venise. »

Ce qu'il y avait en lui de factice et d'archaïque avait disparu.

Il restait ce qu'il avait toujours été au fond, un vrai Vénitien, sérieux, éclairé, de pensée libre et de sens rassis, qui écrivait ses lettres et ses rapports en italien. Le païen qu'il s'était piqué d'être avait fait place à un bon catholique croyant et pratiquant, ce qui ne l'empêchait pas de juger des choses de la conscience en véritable homme d'Etat.

Aussi le sénat n'hésita-t-il pas à lui confier la difficile ambassade d'Espagne. Nommé le 10 octobre 1523, il ne put partir rejoindre son poste que près de deux ans après, le 6 avril 1525.

Voici un fragment de sa première lettre à Rhamnusio datée de Barcelone :

« Enfin je suis sorti de la mer ! advienne que voudra. Le reste ne me semble rien. J'ai échappé au monstre. Avant que je retourne m'y confier il me faudra de bien graves raisons. Le danger a été deux fois plus grand que je ne te l'ai écrit de Calvi. Les marins les plus exercés se confessèrent aux frères qui étaient là.

Quelques-uns nous dirent qu'en quarante ans de traversées ils n'avaient jamais vu rien de pareil. Sans le vent qui nous a poussés, nous étions engloutis. Je n'ai jamais mieux compris les *montagnes d'eaux* dont parle Virgile. Ces *montagnes d'eaux* me faisaient jusque-là l'effet d'une exagération de poète. Mais, après ce que j'ai vu, je trouve l'image plutôt faible. »

Il passa une grande partie de sa légation à visiter l'Espagne et à prendre de curieuses notes sur les villes et les mœurs. Quand la Ligue rompit avec Charles-Quint, il y eut pour lui et ses collègues de Rome, d'Angleterre et de France un moment difficile. « L'empereur nous fit dire d'avoir à nous tenir prêts à quitter la cour dès le lendemain et d'aller à huit lieues de là, à Pozza, attendre une décision. Cela nous parut une chose toute nouvelle de voir traiter des ambassadeurs de cette manière, mais enfin force fut de nous soumettre. La nuit, on mit des gardes à notre porte et, au lever du jour, don Lope Hurtado de Mendoza nous vint prendre avec 50 fantassins et 30 cavaliers qui nous escortèrent, sans nous permettre d'échanger entre nous une seule parole. »

A la fin pourtant, on les expédia sur Fontarabie. Ce fut l'occasion, pour Navagero, de voir la France. Il la remonta par Bordeaux, Poitiers, Orléans, jusqu'à Paris et redescendit par Nevers, Moulins, Tarare, Lyon, Chambéry, Montcenis jusqu'en Italie. Je regrette de ne pouvoir ici résumer cet intéressant voyage. Paris l'étonna particulièrement. « On ne pourrait

comparer cette ville qu'à Venise, mais elle est bien plus peuplée et renferme bien plus de boutiques et de métiers. On dit qu'elle a sept cent mille âmes ; le chiffre me paraît exagéré, mais, à mon avis, elle en a bien de trois à quatre cent mille. Beaucoup de belles rues si pleines de boutiques que c'est merveille. Beaucoup de bonnes maisons aussi, mais qui extérieurement pourraient être mieux. Le nombre de personnes richissimes, marchands ou gentilshommes, n'y est pas croyable. Le Parlement amène beaucoup de mouvement, l'Université forme aussi une grosse population. C'est le seul endroit du monde où le roi peut arriver avec sa cour sans qu'il y paraisse. La merveille, c'est qu'avec tant de monde à nourrir, Paris soit encore le premier et le plus abondant marché de l'Europe. Cela doit tenir à la Seine et à la facilité qu'elle donne d'y amener des vivres par voie de mer. Parmi les gens de métier, je citerai surtout les orfèvres, dont les menus et artistiques bijoux se répandent par toute l'Europe. Il y a deux ponts sur la Seine, un de bois et un de pierre, garnis l'un et l'autre de petites maisons sur les deux côtés, de telle sorte qu'on n'a pas la sensation, quand on y passe, d'être sur un pont. — Enfin, que dirais-je, sinon que Paris est la plus grande et la plus belle cité de l'Europe. »

Sur Lyon, il écrit : « La plus grande partie de la population de cette belle ville est composée d'étrangers de diverses nations. Mais les Italiens dominant. La plupart des marchands

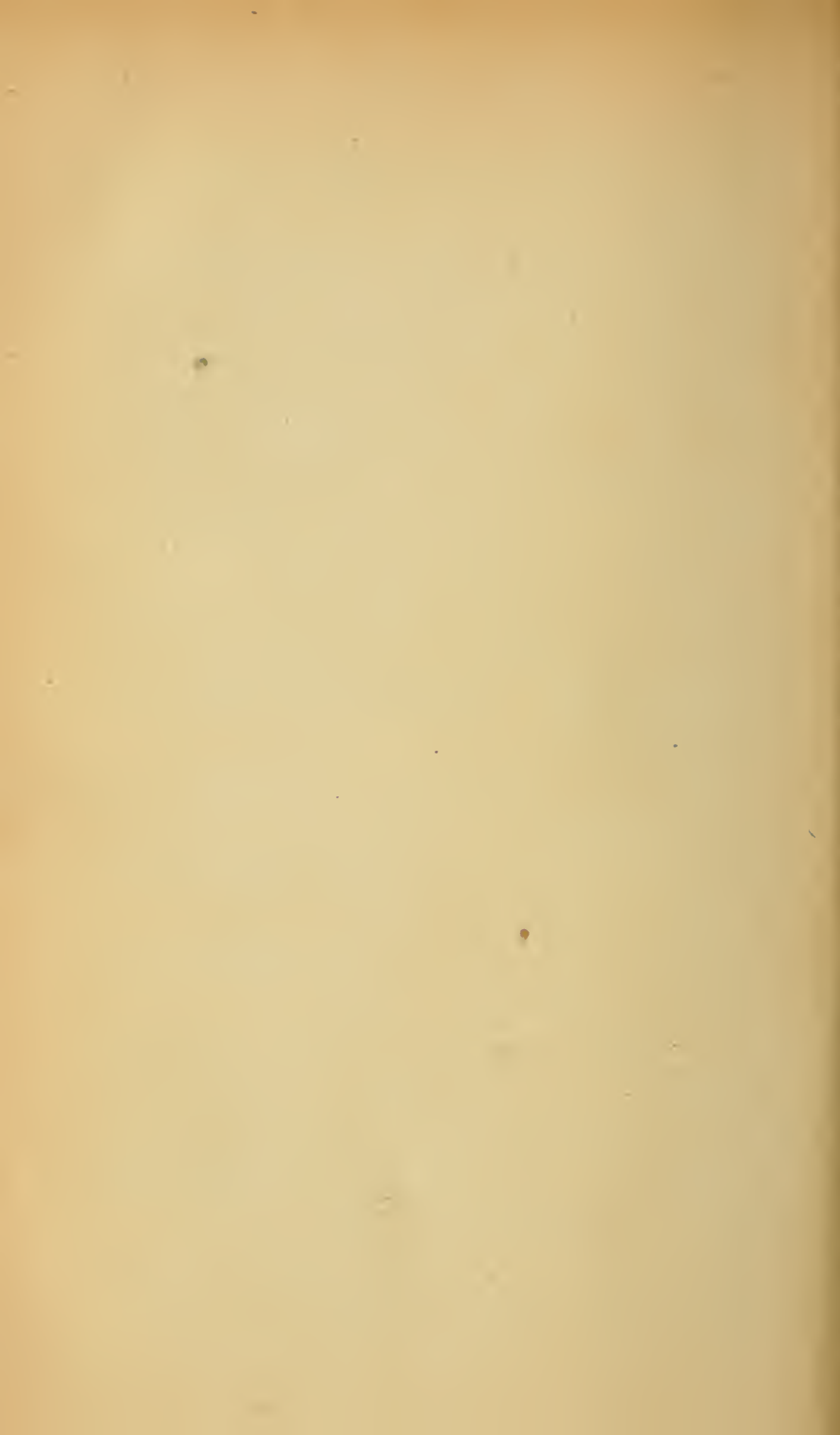
sont des Florentins ou des Génois. Lyon est le centre du change pour l'Italie, l'Espagne et la Flandre. »

A peine arrivé à Venise, Navagero dut en repartir. Le sénat l'envoyait en France comme ambassadeur. Il était très fatigué, mais le patriotisme le commandait. Il se remit en route. Il eut assez de force pour atteindre Blois et présenter à François I^{er} ses lettres de créance. Dès le lendemain presque, la fièvre le saisit. Il comprit qu'il allait mourir, et, ayant mandé ses domestiques, il leur ordonna de brûler à peu près tout ce qu'il avait écrit d'ouvrages littéraires, ne voulant rien laisser après lui que d'achevé. Noble stoïcisme ou appréhension du ridicule posthume, cet acte relève d'un bien farouche orgueil.

En déposant avec la vie ce qui aurait pu en être les marques et le témoignage et en sortant ainsi presque tout entier du monde, espérait-il ériger de lui dans la mémoire des hommes une image plus touchante ?

En tout cas, ses amis l'acceptèrent ainsi. Toute l'Italie le pleura.

« La lamentation monte d'heure en heure, écrivait Bembo. Quand reverra-t-on ramassée en un cœur une vertu pareille ? Pourtant, au milieu de mon deuil, je me console, — parce que maintenant tu te trouves avec ces âmes antiques, — que tu aimas tant. »



III

LE POÈTE MICHEL MARULLE

C'est une émouvante figure que celle du poète Michel Marulle. Ses vers sont fins et sonores. Une mâle tristesse y prolonge le chant clair des syllabes. Aucune rhétorique n'en altère la simplicité. Un curieux mysticisme panthéiste et païen emplit et soulève ses hymnes au Soleil, à la Terre, aux dieux premiers, par qui l'univers se meut et respire. C'est très antique à la fois et très moderne. Et l'on ne comprendrait pas l'oubli où cette œuvre est tombée, si l'on ne se rappelait qu'il l'écrivit en latin.

o

I

Lorsque l'Arioste et Sannazar le connurent, Michel Marulle servait, comme cuirassier, dans la bande de Nicolo Ralli, de Sparte, tout petit condottière et entrepreneur de combats, qui avait ramassé un peu partout, sur les routes

depuis la Thrace jusqu'au Danube, des Grecs errants et sans emploi, aérolithes humains, débris de la catastrophe quasi cosmique qui avait anéanti leur antique patrie. De longues chevauchées en Allemagne devaient avoir donné à la plupart de ces aventuriers des figures de reîtres. En ce moment, ils venaient peut-être de France, où un vers de Pietro Crinito me fait supposer qu'ils avaient guerroyé, pour le compte de Louis XI. Comme ils avaient l'intention de s'embaucher en Italie, ils ne manquèrent certainement pas d'y opérer une entrée de nature à frapper les imaginations. Ce fut donc, sans doute, en grand et épouvantable appareil, au son des trompettes, qu'apparut là-bas, le pur et doux poète Marulle, au nom latin.

Les guerres que se faisaient les Italiens, avant l'arrivée des Français, comportaient plus de mise en scène que de mal. Aussi Marulle, entré le matin, dans une ville, par la brèche, pouvait-il s'y faire présenter, le soir, aux lettrés et aux dames. Il y séduisait tout le monde par l'élégance d'allure que garde au corps l'habitude des marches vives et rythmées et des sauts d'obstacle, par les grâces aussi d'un esprit enjoué, délicat et fier, qu'enveloppait une légère tristesse. Peut-être les jaloux et les gens corrects lui auraient-ils reproché certaine négligence de costume, mais les femmes aimaient au contraire en lui cet air d'abandon de soi et cette subtile poussière qui leur paraissait venir autant de son propre cœur que des routes où il s'était lassé.

On savait qu'il avait habité longtemps l'ancienne Scythie et vécu sa vie militaire, parmi des tribus nomades et sous des chefs féroces. Il en avait rapporté des poésies latines, où résonnaient, rauques ou plaintives, toutes les impressions de l'enfant qu'il n'était plus, de l'exilé qu'il était toujours. Il y chantait, avec un lyrisme sombre et des accents à la Tyrtée, les vingt mille Grecs de l'Indépendance, tombés ensemble, sur le champ de bataille, où les avait conduits son grand-père le général Michel Tarchaniote : « Leurs cadavres, disait-il, ont été abandonnés aux bêtes sauvages. Qu'importe ? Ils cherchaient, en combattant, une honorable mort, non un tombeau ! »

On savait encore que sa famille était de Sparte. — Ce détail nous est donné par Sannazar. — Quant à lui, il était né sur les grands chemins, pendant qu'échevelée, au travers des épées et des flammes, sa mère Euphrosyne Tarchaniote, femme de Manilius Marulle, tâchait de gagner Raguse, où les siens la devaient rejoindre. Ce fut là que vint la retrouver Paul Tarchaniote, le seul de ses quatre frères qui eût survécu. Il apportait dans des urnes les cendres de leurs morts.

Peut-être est-ce dans ces urnes, forme de sépulture appropriée à la vie errante, que le poète puisa son âme païenne. Plus tard, en lisant Virgile, il se rappela que lui aussi avait fui par les terres et les mers avec ses morts ; le souvenir et la poésie se mêlèrent pour lui faire une religion, et du cours hasardeux du monde

il conclut que tout devait être conduit par des astres pensants et des Titans souterrains.

De Raguse, la petite tribu d'exilés avait émigré vers Rome. C'était une tradition chez les Marulle, que leurs ancêtres étaient jadis venus d'Italie en Grèce. Ils crurent sans doute qu'ils trouveraient là-bas des parents empressés à les reconnaître et à les aider. J'imagine qu'ils ne firent que changer de déceptions.

Manilius Marulle, le père du poète, me paraît n'avoir été qu'un assez pauvre homme au cœur chimérique. Bon mari, bon père, il eut six enfants. J'ignore de quoi ils vivaient tous, mais si l'on en juge par les douloureux échos que contiennent les vers de Michel Marulle, leur existence dut être très dure.

Vint même un moment où il fallut se disperser. Les garçons allèrent chercher du service, chacun de leur côté, dans des armées barbares.

Le poète était alors à peine plus qu'un enfant, pas encore un homme. Il partit désolé, mais résigné, sachant qu'il ne reverrait probablement plus sa mère, qui, en effet, mourut pendant son absence. Il lui composa une épitaphe, qui rappelle celles de l'Anthologie : « Quelle est la Dame qui repose dans ce tombeau ? la Beauté. Quelqu'un a dit : la Pudeur. Oui, c'est Elle ! » Et, pour s'acquitter tout à fait avec les chères mémoires, il en joignit une non moins belle, pour son grand-père Michel Tarchaniote, qu'il n'avait pas connu, mais dont l'héroïsme avait été l'objet des conversations de plus d'une

veillée : « Ne t'émeus pas, passant, de me voir clos dans une urne empruntée. Ceci est la faute de la fortune. Je n'en ai pas souci. »

Mais rien, dans son œuvre, n'égale, en grâce douloureuse, le chant funèbre que lui arracha la mort de son jeune frère Jean Marulle. Les mots les plus doux du latin y enlacent plaintivement leur gerbe sonore. A souffrir ensemble, on apprend mieux à s'aimer. Les pauvres adolescents dispersés se chérissaient tendrement, avarement, comme des gens qui n'ont plus d'autre bien au monde, que leur affection réciproque. Au milieu de leurs tristesses abominables de soldats mercenaires, s'ils faisaient quelques efforts pour vivre et ne pas tomber, c'était pour se conserver les uns aux autres.

Aussi, lorsque la nouvelle de cette mort lui était arrivée, Michel Marulle avait-il tout quitté. Il était parti, comme un fou, à travers les montagnes, sans souci des Turcs qui occupaient les chemins, afin, disait-il, que le malheureux enfant eût au moins quelqu'un des siens pour accompagner son convoi et ne fût pas déshérité à ce point de s'en aller tout seul de la vie, sans personne qui le pleurât.

« Comment, sans moi, ajoutait-il, pourras-tu marcher dans les avenues Elyséennes, noble Ombre, entre nos pères honorés ? Voici qu'ils accourent au-devant de toi, tous, nos aïeux grecs et nos ancêtres latins. Celui-ci lie pour toi les pâles violettes et celui-là les anémones ; cet autre, du narcisse, et cet autre des roses

printanières ; ils te soulèvent du sol et s'attachent à ton cou. »

Michel Marulle s'était accoutumé pourtant à son existence nomade et il avait fini par en aimer les aventures. On a beau avoir tout perdu, quand la jeunesse nous reste, le besoin de bonheur ramène du fond de nous l'inépuisable illusion. A dater de sa rentrée en Italie, chaque fois que le poète arrivait dans une ville, sa réputation lui ouvrait presque toutes les portes. A Ferrare, il connut l'Arioste et les Strozzi. A Naples, Pontano le reçut de son Académie, où il se lia avec Sannazar, Altilius, Pardo, Rhallus, ce dernier parent peut-être, en tous cas compatriote de son capitaine ; à Sienne, il voyait Petrucci et Francesco Nino ; et Florence avait pour lui de particuliers attraits.

Libre du fait de son existence de poète soldat, n'attendant rien de personne et pouvant se passer des grands qui ne lui donnaient pas de pensions, il portait, dans les milieux littéraires, ses franches opinions et se moquait hautement de ce qui lui paraissait digne de moquerie.

— Voyons, voyons, mon cher Accius, disait-il à Sannazar. Aurez-vous bientôt fini de louer tout le monde ? C'est un rare, un très rare oiseau, qu'un bon poète. Il est impossible que nous vous plaisons tous et il y a bien quelque Bavius et quelque Mœvius parmi nous. Il faut le dire !

Pour lui, les plus grands seigneurs ne l'in-

timidaient pas et s'il avait contre eux quelque chose sur le cœur, il le montrait.

Jean Pic, prince de la Mirandole, s'étant avisé de faire la cour à une jeune fille qu'il aimait, il lui adressa ce billet :

« Pic, délices des neuf sœurs, vous m'agacez avec vos petits vers, dans lesquels vous célébrez le visage de ma jolie amie, ses cheveux d'or et son col blanc, où vous n'avez rien à voir ! Peut-être les richesses de votre père vous enflent-elles et vous figurez-vous que vos talents vous donnent droit sur mes amours. Mais il n'en sera rien. Avant d'atteindre à ma belle, vous aurez rencontré mon épée. »

Il est vrai que, parce qu'il était Grec et pauvre, on se croyait tout permis avec lui. Chaque jour, c'était une mortification nouvelle. Des gens lui faisaient des politesses, lui offraient leurs services spontanément et le lendemain lui tournaient le dos et affectaient de ne pas le connaître.

En dépit de tout cela, la vie lui riait. Il était amoureux. Sa gaîté scandalisait les imbéciles.

— Si avec mes larmes, disait-il, je pouvais racheter ma patrie, je comprendrais qu'on m'accusât de ne pas pleurer. Mais est-ce que je dois me laisser mourir, sous prétexte que je suis exilé ? Suis-je donc le seul, à qui pareil malheur, soit arrivé ? Marius a bien mendié son pain dans les rues de Carthage. Sa grande âme a-t-elle pour cela succombé ?

A son oncle Paul Tarchaniote qui lui adressait le même reproche, il répondait :

— Oui, je sais. Pourquoi m'assassiner de remontrances ? J'aime !... Toi, en qui reste plus d'énergie et dont l'âme est impatiente de la lâcheté, prends sous ta garde l'honneur de la patrie, revêts nos vieux titres de noblesse. Et laisse-moi à mon servage ; laisse-moi attendre sur le sein de ma belle, entre ses perfidies et ses baisers, une vieille honteuse ! »

Cette dame était une jeune fille de Sienne ou de Florence, à qui il donne le nom de Néère. Il lui fit longtemps la cour la plus tendre et la plus exaltée. Je crois que c'est la blonde, à qui Jean Pic essayait d'en conter. Elle aimait Marulle ou du moins elle témoignait de l'aimer, mais c'est une coquette, qui le fit bien souffrir. Pour elle, il refusa plusieurs partis avantageux, espérant toujours qu'elle se déciderait à l'épouser, car, chose singulière, ce poète, d'esprit si profondément païen qu'on ne trouve pas chez lui trace de catholicisme, ne cessa d'être un sentimental, enragé du mariage et qui avait sur le bonheur les idées les plus honnêtes et les plus bourgeoises.

« Je vous aime chaste autant que belle, écrivait-il à sa fiancée. La beauté toute seule est une dot trop rustique. »

À ce point de sa déclaration, un scrupule le prenait. Il se souvenait qu'il s'était fait le champion de la religion hellénique et qu'il avait composé, en l'honneur de Vénus et des sources divinement impures de la Vie, d'admirables hymnes toutes trempées de mysticisme alexandrin, et il ajoutait :

« Il est vrai que leur beauté est l'essence des déesses. Mais il faut suivre la mode du siècle. »

Il n'exigeait pas de fortune, mais de la vertu. Sa femme devrait rester au logis, coudre et filer de la laine. En somme, à peu près le langage d'Alceste à Célimène. Naturellement, le front de Néère se rembrunissait. Marulle alors éclatait en désespoir lyrique.

— « Ah ! plutôt que de vous perdre, ma bien-aimée, je préférerais fouler encore les glaces du Rhyphée, voir s'abattre sur moi la hache du bûcheron, et privé désormais de membres et de sentiments, planté sur quelque rivage, rester debout battu par la tempête, tronc inerte ! »

Il sanglotait : « La fortune voudrait-elle encore me poursuivre ? Trouve-t-elle qu'elle ne m'a pas été assez cruelle ? »

Et il recommençait toute l'histoire de ses malheurs.

Néère le laissait dire sans le contrarier et hochait songeusement la tête. Elle ne pouvait se décider. La vraie raison qui la détournait, c'est qu'il était Grec et qu'on rirait de ce mariage.

— Je ne suis pourtant pas, reprenait-il avec emportement, un de ces époux qu'on dissimule. Songez à ce que fut la Grèce. C'est elle qui a formé les âmes rudes des premiers hommes, qui leur a donné une patrie et des maisons. Par elle, nous sommes montés jusqu'aux citadelles des dieux ; par elle, nous avons péné-

tré dans les arcanes les plus sacrés de la nature.

« Les Grecs, mais ils occupèrent le rivage où vous êtes née ! Ai-je besoin de vous rappeler les origines des Etrusques et des Sabins ? »

« Est-ce le nom d'étranger qui vous offusque ? Mais la terre peut-elle être étrangère à un homme ? J'ai perdu ma patrie et mes biens. L'honneur de mon sang me reste et je n'ai pas, que je sache, dégénéré de la noblesse de mes ancêtres. Et pourtant, c'est quelque chose de descendre de ces Marulle, qui commandèrent des armées à Rome.

« Ne méprisez donc pas, orgueilleuse, mon lit. J'ai refusé pour vous des jeunes filles de la meilleure aristocratie. Et maintenant qu'on sait que je ne puis vivre sans vous, vous en trouveriez une encore qui voudrait être à moi. Mais votre beauté me l'interdit ; votre gorge et ce cou qui brille à travers vos cheveux, comme un pur ivoire dans une statue d'or. »

Voilà ce qu'il lui disait, ce qu'il lui écrivait chaque jour. Néère, à la fin, s'ennuya de cette éternelle lamentation, et elle profita du premier prétexte pour se brouiller avec lui. Avait-il fait des scènes de jalousie ? C'est fort possible, et elles eussent été justifiées. Depuis longtemps, elle ne se gênait plus ; elle recevait tous les petits oisifs de la ville ou d'ailleurs, fils de banquiers ou jeunes nobles, entre autres, probablement, Jean Pic. Et elle se faisait faire une cour effrénée.

Après quelques tentatives pour rentrer en

grâce, Marulle comprit qu'il fallait renoncer. Il s'y décida tristement. La coquette ne s'était pas attendue à ce qu'il s'éloignât ainsi, sans retour. Elle en eut du dépit et peut-être quelque mélancolie. Elle essaya de le reprendre, mais c'était fini. Il le lui écrivit en cette dernière lettre, où tremble encore un peu de regret :

« Jeune fille, plus délicate que la rose de Pœstum, rendez-moi mon cœur que vous m'avez capté par mille ruses. Vous me souriez maintenant doucement de votre œil noir et votre front essaie de me donner de l'espérance. Trop tard. Vous m'avez tenu en vos fers comme un Syrien ou comme un Sarmate. Rendez-moi, méchante, ce cœur qui n'est plus à vous. Une meilleure le réclame, dont les yeux sont plus aimants et qui ne me reproche ni ceci, ni cela. Pensiez-vous le garder, après l'avoir tourmenté de tant de façons ?... Que cependant ils sont plus heureux cent fois, ceux que, d'une seule chaîne tenace, un premier amour a pris enfants et conduits unis jusqu'à la vieillesse ! »

II

La jeune fille qui venait de s'éprendre du poète était Alexandra Scala, fille de Bartholomeo Scala, secrétaire général de la République de Florence. Entre temps, Bartholomeo avait occupé les plus hauts emplois, et il menait grand train dans la ville. Il aimait à conter

cependant qu'il était parti de très bas et que ses seuls mérites, son intégrité et sa chance l'avaient conduit au sommet des honneurs. Son origine n'était même pas toscane ; il était venu du nord de l'Italie, *en sabots*, dirions-nous, au temps de Cosme l'Ancien. Et maintenant il tenait chez lui réunion des plus beaux esprits. On y causait littérature, philosophie, arts, et il en disait volontiers son mot. Ses épigrammes circulaient à travers Florence et il avait sur l'opinion le pouvoir redoutable des gens réputés compétents, qui se contentent de juger les autres et n'écrivent pas.

Grandie dans ce milieu d'hommes de lettres et d'érudits, Alexandra, gentil esprit, devint une fille savante, presque sans y penser et rien qu'en écoutant ce qui se disait, jouant à comprendre. Lascaris, qui la vit, s'intéressa à elle et lui donna quelques leçons, en sorte qu'à quinze ans elle entendait le grec ancien, le parlait, le lisait et l'écrivait avec aisance.

Fort jolie, formée dès l'enfance aux poses nobles et simples ainsi qu'au jeu des draperies par la vue continuelle des chefs-d'œuvre de la sculpture, dont Laurent de Médicis avait peuplé les jardins de Florence, et aidée peut-être des conseils de Michel-Ange, elle entreprit de donner une représentation de l'*Electre* de Sophocle. Elle y fut charmante et tourna la tête à tout le monde.

« Nous étions stupéfaits, raconte Politien, de l'aisance avec laquelle cette si jeune Italienne

égrenait les merveilleuses syllabes, de la justesse de ses intonations, du sentiment exquis avec lequel elle conduisait le drame. Nous la revoyons encore, si exactement tragique, avec ses yeux fixés à terre et ses gestes de statue. Lorsqu'elle se mit à exhaler sa plainte, son visage baigné de larmes remua tous les spectateurs. Nous étions saisis. Quant à moi, en la voyant embrasser son frère, je fus empoigné par la jalousie. »

Politien en tomba amoureux fou. Mais ce n'est pas à lui qu'elle donna son cœur de quinze ans. Il alla droit au pauvre cavalier Marulle qui, lui, ne demandait rien, qui était venu comme un étranger, dont personne ne se souciait et dont les compliments étaient timides. Peut-être était-il déjà familier à sa pensée ; Francesco Scala, son frère ou son cousin, qui aimait beaucoup le poète, avait dû lui en parler plus d'une fois.

Elle avait, au contraire, toujours vu Politien, alors plein de gloire, si artiste, mais si laid ! il avait un très gros nez, louchait de l'œil gauche, et sa tête penchait toute d'un côté. L'intelligence, pourtant, devait par instants restaurer ce visage, mouvoir ce front puissant, jeter des éclairs par ces yeux désordonnés, faire vivre d'une vie énorme ces narines orgueilleuses, et de tant d'imperfections tirer une sorte d'étrange beauté. Il le savait et promenait avec assurance cette tête grotesque, mais pleine de lui.

A Florence, on ne le redoutait pas seulement pour son esprit, mais pour sa puissance. Il était un peu de la famille des Médicis et le Magnifique l'aimait comme un frère. Cela remontait au temps de Cosme l'Ancien, qui l'avait choisi, racontait-on, pour accompagner ses fils à l'école et porter leurs livres et leurs cahiers. Le petit Angelo, qu'on appelait alors le Pulciano, comme qui dirait le Polichinelle, à cause du nom de sa bourgade et aussi sans doute à cause de sa figure de disgrâce, avait obtenu de suivre les cours de lettres avec ses jeunes maîtres, dont il était devenu l'émule et l'inséparable camarade.

Il était maintenant le Politien, le grand professeur, l'une des gloires de la maison qui l'avait trouvé et fait élever. Malheureusement le moral en lui n'était guère moins contrefait que le physique. Il avait des vices que tout le monde savait, une vraie infirmité mentale, dont il essayait de se faire une élégance. Il faut dire qu'il vivait dans la Florence de Botticelli où l'on voyait tant de jeunes garçons au visage ambigu de fillettes.

Quoi qu'il en soit, son amour pour Alexandra fut surtout un amour de tête. Pendant quelque temps, il ne cessa de lui envoyer des déclarations en vers grecs :

« Je l'ai trouvée, je l'ai trouvée, celle que je voulais, celle dont je rêvais, la jeune fille de beauté immortelle... Je l'ai trouvée, mais à quoi me sert, puisque, en toute une année, j'ai à peine pu la voir une fois. »

« — Non, non, vous ne l'avez pas trouvée, répondit Alexandra, ni vous n'en avez rêvé. Vous êtes poète et vous me prêtez votre propre imagination. Rien ne ressemble moins que vous à Alexandra. Votre gloire éclate par tout l'univers. Mes écrits de jeune fille ne sont que des amusements, des fleurs et de la rosée. »

Pendant ce temps, Marulle se bornait à des déclarations plus respectueuses et moins assurées : « Vous avez à peine quinze ans et votre esprit fin et sérieux dépasse même celui de votre père ; votre beauté, la grâce timide de votre front, la masse de votre épaisse chevelure vous donnent un air céleste. Quoi d'étonnant, ma Scala, si dès décembre, vous donnez votre moisson, si vous faites venir des roses en plein hiver : la nature docile se plie à vos fantaisies. »

Le bon Scala était ravi. Il ne lui déplaisait pas qu'on dit de sa fille qu'elle lui était supérieure. Alexandra était à la fois son œuvre et sa gloire. Il devait se sentir encore trop près du sol, trop rustique au fond et de matière trop grossière, pour se croire tout à fait l'égal de cette jolie et élégante créature. Aussi la laissa-t-il se choisir un époux, à sa guise et ne s'attribua-t-il d'autre droit que celui de défendre le choix qu'elle aurait fait.

Politien ne lui pardonna pas. A son avis, un bon père, un vrai père aurait eu le devoir de diriger un peu mieux le cœur de sa fille. Il lui semblait que si Bartholomeo ne s'était pas prêté au jeu de Marulle, elle ne l'aurait pas épousé ; elle était assez intelligente pour faire la diffé-

rence entre le grand Politien et ce petit Grec de rien du tout, ce Grec crasseux, comme il l'appelait, dans sa colère.

La blessure était d'autant plus vive, qu'il avait laissé voir ses espérances et que sa position d'amoureux évincé le rendait ridicule. Comme il arrive toujours en pareil cas, on se montait la tête de part et d'autre. Bartholomeo, occupé malgré lui du dangereux ennemi qu'il venait de se faire, y mettait de la bravade : il se moquait des grammairiens et des professeurs, critiquait les définitions employées par Politien et trouvait inepte qu'on comparât ses méchants travaux de scoliaste à ceux des Anciens. On le venait répéter tout chaud à l'intéressé.

Politien en avait trop sur le cœur. Profitant de ce que Bartholomeo avait mis au féminin le mot *culex*, qui signifie moustique, il releva son erreur dans une sanglante épigramme, dont la pointe équivoque, entortillant l'idée grammaticale de genre dans celle de sexe, visait Alexandra par-dessus son père et y faisait sur les mœurs de celle-ci une infâme insinuation.

Bartholomeo feignit de ne pas comprendre et se borna à répondre que Politien avait eu tort de se fâcher pour des plaisanteries.

— Ces plaisanteries-là amènent à des choses sérieuses ! répliqua le professeur.

Le pauvre Scala n'était pas de taille à lutter contre un tel adversaire. En vain essayait-il de se tenir sur une défensive ironique : la douleur lui arrachait de trop gros mots. Il commença par se moquer du nez de Politien, qu'il traita

ensuite d'assassin : « Vous avez déjà tué Mé-
rula, qui est mort de chagrin sous vos sar-
casmes ; vous voudriez me tuer aussi », dit-il.
Cette accusation souvent reproduite mettait
toujours Politien hors de lui. A bout de souffle,
Bartholomeo refit l'historique de ses débuts :
« Je suis venu nu de ma province, issu des pa-
rents les plus bas, sans fortune, sans titres,
sans clientèle, sans famille, n'ayant que ma
confiance en moi. Cosme, père de la patrie,
m'accueillit, me prit à son service. Depuis, le
peuple de Florence m'a élevé à la fonction de
prieur, à celle de porte-étendard ; j'ai été en-
suite promu à la dignité sénatoriale et à l'ordre
équestre par le suffrage populaire. Laurent a
dit que jamais distinction n'avait été plus mé-
ritée. Pour atteindre à mon honneur, il vous
faut toucher à celui de vos maîtres et à celui
de votre peuple ! »

« Allons donc, répondit Politien. Vos rédac-
tions, comme secrétaire de la République, sont
pleines de fautes. Laurent m'a prié souvent de
les revoir et de les corriger. Vous n'êtes qu'un
vieux fou ! J'ai cru vous rendre service en vous
mettant en face de votre miroir et en vous em-
pêchant de faire davantage de sottises. »

Pendant ce temps Marulle et Politien échan-
geaient les plus ignominieuses épigrammes.
Les amis de Naples, Sannazar et Pontano fai-
saient chorus avec Marulle. Dans toute cette
boue, il n'y a rien à ramasser.

Les révolutions qui survinrent bientôt ba-
layèrent jusqu'au souvenir de cette querelle.

Les Médicis tombèrent, Politien fut ruiné par leur chute, et finit déplorablement.

Je ne sais ce qu'il advint des Scala. S'il faut en croire Jean Second, Marulle aurait trop délaissé sa jeune femme, pour courir les tavernes et les palais et fréquenter les princes. Quoi qu'il en soit, après quelques années de mariage, que je suppose avoir été heureuses, il sortit de la vie comme il y était entré, tragiquement.

Il s'en allait à cheval voir son ami Raphaël de Volterre. Arrivé devant la petite rivière de la *Cécina*, que les pluies avaient pour lors grossie, il commit l'imprudence d'essayer de la traverser quand même. Le pied de sa monture s'enfonça dans le sable ; il piqua de l'éperon ; la bête, dans l'effort qu'elle fit pour se dégager, glissa et tomba sur son cavalier. Entravé dans le harnais, le poète ne put se relever et resta étouffé sous la vase.

Ce fut, par toute l'Italie lettrée, un long cri de douleur.

Je n'en veux pour preuve que cette épître de l'Arioste à Hercule Strozzi :

« J'apprends, par la rumeur, une terrible nouvelle. Parle, parle, Strozzi ; dis-moi ce que tu en sais ! Et vous, dieux, dissipez, s'il se peut, mes paroles, et que Marulle revienne rire avec nous des funérailles que nous lui faisons. On dit que le poète a été emporté par un torrent et que son âme harmonieuse flotte au courant du fleuve. Ah ! je tremble, Strozzi, car les mauvaises nouvelles se vérifient trop ; il n'y a que

les bonnes qui soient fausses. Que pouvait-il nous arriver de plus déplorable, à nous, que la mort, si elle est vraie, du divin Marulle ! Mieux vaudrait qu'on nous annonçât la défaite et la fin de l'Italie. »

Les biographes placent la catastrophe autour de l'an 1500.



IV

LA JEUNESSE DE L'ARIOSTE

Je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de gens pour lire encore le *Roland Furieux*. Arioste fut l'Homère d'une poésie, moitié arabe, moitié chrétienne, venue par l'Espagne et la Sicile.

Nous sommes devenus plus intérieurs ; nous ne sommes pas des cavaliers arabes, nous autres, pour courir une éternelle prétantaine hors de nous ; tant de lumière nous ennuie et nous cherchons loin de ces villes mauresques si jolies, le petit coin d'ombre où tisser notre solitaire rêverie.

Au temps de l'Arioste et des belles dames qui écoutaient le poète de Ferrare, ses histoires ne paraissaient pas si lointaines ; elles n'étaient qu'une poétique amplification de la vie costumée et violemment langoureuse qu'on menait alors ; Venise sortait des eaux ; les palais surgissaient, par les campagnes, plus vites et plus merveilleux que les songes. A quoi bon le

bonheur, quand le plaisir en multipliait l'image ?

Et puis Ferrare n'était pas une ville morte. Il y défilait des ambassades bigarrées de tous pays. Ce n'était que fêtes, représentations, mascarades entre lesquelles se glissait parfois la peste, avertissant le monde qu'il fallait se hâter de jouir. On n'y souffrait pas trop de la guerre, grâce à la savante politique du duc Alphonse et surtout grâce à son artillerie. On en était quitte pour héberger souvent les Français, qui, en si aimable compagnie, se formaient tout à fait aux grâces italiennes.

Ainsi le poème de l'Arioste nous restitue-t-il sinon la vie réelle, du moins l'atmosphère légère des âmes et le genre d'irréel où se plaisait leur fantaisie spirituelle, exquise, mais sans mélancolie ni profondeur.

Le sourire qui en éclaire toutes les pages nous avertit qu'il y ramasse les suprêmes rêveries d'un monde qui finit et d'un idéalisme particulier dont on s'éloigne. C'est la fin du moyen âge, sa dernière et sa plus parfaite épopée. Les dames n'y croient plus, mais elles s'y laissent charmer encore.

Roland Furieux n'est pas un poème de la Renaissance, encore toutefois qu'il reflète ce que j'appellerai l'esprit mondain du xvi^e siècle, sa conversation, ses goûts vrais peut-être. Il marque un brusque retour vers l'ancien roman populaire.

C'est que l'auteur n'était pas un bonhomme à se laisser faire. Il envoya promener Bembo,

qui lui conseillait d'écrire son livre en latin ; il n'agissait qu'à sa tête, sans se préoccuper s'il marchait d'accord avec les humanistes et les gens d'Université.

Aussi sa figure mérite-t-elle d'être dessinée particulièrement. Le xvi^e siècle n'offre aucun écrivain plus candidement personnel que lui. Il s'est développé à sa guise ; il n'a fait que ce qu'il a voulu, toujours hérissé, toujours grommelant contre les choses et les gens qui pouvaient lui être un obstacle, indépendant en diable, le moins romanesque et le moins mondain des poètes, allant chez les grands avec l'enthousiasme d'un chien qui va reprendre son collier et sa chaîne : « J'aime mieux, disait-il, manger chez moi une rave cuite à ma fantaisie, que l'esclavage de dîner à la table d'autrui. »

*
**

Ce grand distrait, ce doux, ce farouche timide, ce désintéressé eut pour père le plus dur, le plus voleur de tous les magistrats de Ferrare : le comte Nicolas Arioste.

Oh ! il était comte depuis peu de temps, depuis le passage de l'empereur Frédéric III, en 1469. On disait dans le peuple qu'il avait payé son titre assez d'argent, mais je ne crois pas. Le duc Borso dut parfaire la somme, car les services qu'il attendait du bonhomme n'étaient pas de ceux que chacun soit disposé à

rendre. Il comptait sur Nicolas pour se débarrasser de son neveu, qui lui donnait des soucis. Borso était bâtard et la légitimité était représentée par le fils du marquis Lionello, lequel fils vivait retiré à Mantoue, sous la protection des Gonzague. Le faire disparaître dans un drame domestique, ou assassiner par des voleurs était une solution élégante et discrète ; mais pour conduire la chose, il fallait un homme très sûr, très adroit, une bonne tête, en même temps que d'une honorabilité au-dessus du soupçon. Justement Nicolas Arioste, par sa gravité naturelle, le sérieux de sa vie, son avarice même, remplissait les conditions souhaitables.

Borso l'expédia donc avec de magnifiques lettres de créance qui l'accréditaient comme ambassadeur, avec les présents d'usage, avec aussi une petite fiole de poison, dont il attendait grand effet.

Arrivé là-bas, Nicolas se mit en rapport avec les gens du prétendant et mena assez bien l'affaire. Malheureusement, au dernier moment tout échoua, par suite du manque d'estomac d'un des assassins. Cela tourna même si mal, que le respectable ambassadeur n'eut que le temps de se dérober par une fuite précipitée et sans gloire aux ennuis qui accompagnent ces sortes d'entreprises, lorsqu'elles n'ont pas réussi.

En dédommagement, Borso le nomma capitaine de la citadelle de Reggio. Nicolas en profita aussitôt pour travailler les farines et spéculer

ler sur le pain des soldats. C'était un vrai Romain, ardemment économe, un magistrat qui aimait à faire sentir au peuple le frein et le collier et qui, pour rien au monde, n'eût dissimulé quoi que ce fût de la tristesse des lois. Il y ajoutait même. Plutôt que de laisser la justice sans emploi, il eût mis à la torture la victime du délit, ce qui lui arriva, du reste, à Lugo, pour un pauvre diable, dont la femme avait été violentée, et qui avait préféré retirer sa plainte plutôt que de publier son déshonneur.

Tout ceci ne l'empêcha d'être un excellent mari et père de famille. Sa femme, la douce, l'intelligente et vertueuse Daria Malaguzzi, qu'il épousa à Reggio en 1473, lui apporta un beau nom, une grosse dot, mille écus d'or, qui était beaucoup d'argent à l'époque et lui donna toute une nichée d'enfants, dix, cinq garçons et cinq filles, dont l'aîné fut notre poète, né le 8 septembre 1474.

Par exemple, la pauvre femme dut se contenter des joies de la maternité et garder le logis, car la rue n'était pas drôle pour elle. Son mari y était chansonné sur tous les tons. « Entends-tu toutes les rues qui crient derrière toi : « Au voleur, au traître, au vendu ! »

Lorsque, vers 1486, il fut nommé *Juge des Douze Sages*, à Ferrare, on l'appela le Juge des Fous, le Fou des Douze Sages, le grand Larron, Mange-terre, Mange-fer, l'Oiseau de Mauvais Augure, le Tondeur de chats sauvages, etc.

— « Ta basse et débile maison, tu viens de

la monter d'un étage, messer Nicolas. Ce sont là les profits de la Loi, hein ? »

— « Mon magnifique et très doux mari, faisait dire une autre chanson à Daria, je n'ose plus sortir de la maison, tant je sens que chacun va crier derrière moi : voilà la femme du plus atroce des larrons !

— « Tu vas me faire le plaisir de ne pas continuer sur ce ton, répondait Nicolas. Sache que je vole et que je volerai, attendu qu'en tous pays celui qui n'a pas d'argent passe pour une bête. »

Je n'ai pas besoin de dire qu'un pareil homme dut donner à son fils aîné une éducation sans mollesse. Quand Ludovic eut quinze ans, il le mit à l'étude du droit et de la chicane, et tous les jours il le ramenait, l'épieu aux reins, aux solides textes et aux bonnes gloses : « Il m'a fait perdre cinq ans à ces bêtises, écrivait plus tard le poète à Bembo. Passé vingt ans, grâce à lui, j'étais de force à comprendre Phèdre, avec grande fatigue. »

Ce fut alors que Ludovic fit la connaissance du vieux Grégoire de Spolète, augustin sécularisé, qui était entré au service de Rinaldo d'Este, frère d'Hercule I^{er}, duc de Ferrare. Le palais de Rinaldo est celui occupé actuellement par l'Université. Grégoire y recevait quelques jeunes gens de bonne famille, à qui il donnait des leçons.

« Je voulus d'abord apprendre le latin, dit l'Arioste, avant d'aborder l'étude du grec. Pendant que j'y travaillais, l'occasion dédaignée

s'enfuit. Grégoire me fut enlevé par l'infortunée duchesse de Milan. »

Le bon professeur, en effet, consentit, par pitié, à aller servir de précepteur au jeune Galéas Sforza, dépouillé par son oncle Ludovic le More, et lorsque l'oncle et le neveu furent emmenés prisonniers en France, il suivit son élève dans l'exil.

Rien n'est plus touchant que l'attachement si tendre voué par le jeune Arioste à ce vieux maître : « Un voyageur m'a dit avoir vu dernièrement, à Lyon, Grégoire, à qui nous devons tant ; il paraît qu'il revient. Ah ! je croyais bien cependant que je lui disais mon dernier adieu, lorsqu'il partit pour traverser les Alpes. Io ! il reviendra donc, celui qui a façonné le rude bois que j'étais et qui, d'une inutile et paresseuse masse, a tiré ce que je suis. Io ! je reverrai celui qui m'a plus donné que mon père ; j'embrasserai encore cet homme aimable ! »

Ce temps trop court fut, du reste, le meilleur de la vie d'Arioste. C'était celui de la jeunesse. Il était très lié alors avec le prince Albert de Carpi qui étudiait avec lui. Le prince l'emmenait souvent chez sa mère ; Catarina Léa, la sœur de Jean Pic de la Mirandole. Catarina était jeune et belle encore, elle portait la double couronne de la sagesse et du malheur, et dans le charme et la bonté de son accueil, les amis de son fils trouvaient un exquis mélange de la mère et de la femme, et ils éprouvaient devant ses yeux des sentiments d'autant plus doux qu'il s'y mêlait, à leur insu, je ne sais quelle

sensualité incertaine. Cela dura fort peu. Catarina mourut bientôt, victime d'une vengeance de domestiques. Quant au prince Albert, ses affaires le brouillèrent vite avec la maison de Ferrare. Le souci de défendre son petit Etat contre les convoitises de cette puissante voisine le jeta en d'inextricables aventures politiques. Tour à tour au service de la France, de l'Allemagne, du Pape, chargé d'ambassades par chacun de ces gouvernements, il se brouille avec tous. Désespéré, ruiné, tordu par la goutte, l'élévation au Pontificat de Clément VII le sauve un moment ; il est à Rome, avec ce Pape, lors de la mise à sac de la Ville par les hordes du connétable, puis vient finir à Paris, en 1531, sous la bure, dans un couvent de franciscains, en théologien, son existence de prince errant et d'humaniste, à qui les lettres doivent tant, car il avait été le bailleur de fonds de son ancien professeur, Alde Manuce, et il avait fait des rentes à Musurus.

Ludovic Arioste était lié alors encore avec son cousin Pandolphe, fils de Malatesta Arioste, avec Bembo et Hercule Strozzi. Ils furent les témoins, les confidents amusés de ses premières amours pour une petite Espagnole, qu'il prit très au sérieux, comme il faisait de toutes choses : « Dès ce temps, dit G. Carducci, l'Arioste est le sublime distrait avec le haut front, l'œil lent tout plein de la stupeur de ses grands songes ; il va à la chasse et pense à ses élégies ; c'est le même qui, sortant de Carpi, un matin, viendra, sans s'en apercevoir jusqu'à

Ferrare ; le même qui ayant dîné et recevant un étranger, fit remettre la table et mangea, sans s'en douter, les viandes préparées pour son hôte ; le même à qui ses amis firent manger un épervier pour une perdrix, etc. »

— « Tu t'en iras Pandolphe, écrivait-il à son cousin, tu t'en iras vers les ombreux coudriers de Coppari que la brise remue avec un murmure endormeur. Sans moi, sous leur épaisse toiture, tu méditeras des vers et sous l'ongle du vent résonnera la lyre éolienne. La Dryade lascive, cheveux dénoués, viendra boire à ta mélodie. Idyllique jeune homme, elle bondira timidement à ton cou... Moi, je suis prisonnier de ma dame ; je suis captif de la fine chevelure d'une jolie fille. Le jour, je cours sur ses traces ; la nuit je guette à sa porte ; tu ris ; prends garde à la Némésis ; un jour, tu connaîtras toi aussi le doux tourment. »

Il paraît pourtant que ça n'alla pas tout seul. La petite gueuse, secondée par sa mère, riait à tous venants, ce qui mettait le poète dans des colères indescriptibles.

« — Mais, mon cher Ludovic, lui disait ce pince-sans-rire de Bembo, ne la tourmente donc pas comme cela. Que veux-tu ! la Nature a donné aux pauvres filles un cœur tendre et facile aux prières. Ah ! périsse quiconque reproche ses péchés à une jolie créature et la fait pleurer !

« — Comment ! répondait l'Arioste, tu veux que je supporte les péchés de ma maîtresse, que j'endure un rival ! Autant me demander qu'on m'ouvre le ventre, sans que je crie. Qu'un autre

se cherche des amours faciles, qu'il voie, sans sourciller et sans comprendre, des bleus au cou de sa maîtresse, moi j'aime mieux qu'elle me quitte, plutôt que de feindre l'amour avec moi. Non ! non ! pas de partage, même avec Jupiter. Nous partagerons tout ce que tu voudras, domestiques, table, maison, vêtements, mais pas le lit. Ah ! périsse qui peut user de raison en amour, périsse qui n'aime pas éperdûment ! »

Il était aisé de prévoir, d'après ces déclarations, dans quels sentiments le pauvre poète allait accueillir la trahison, dont il était l'objet. Ses transports dépassèrent en rage tout ce qu'on peut imaginer. Lui-même nous a peint la scène avec une vivacité et un réalisme qui nous la font revivre, dans ces invectives contre la mère de la jeune fille :

« — Va t'en ! va t'en, impudique. va t'en, scélérate, impie, entremetteuse, marchande de plaisirs, prostituée de mes amours. Ah ! que je te déchirerais joyeusement le visage avec mes ongles ; comme j'ai envie de t'empoigner par les cheveux... Est-ce qu'elle s'en ira impunie, cette empoisonneuse ? Attends ! Je vais t'arracher tes yeux torves, te couper la langue en petits morceaux, cette langue qui m'a fait si malheureux, qui m'a perdu ! Pourquoi me retenez-vous, mauvais camarades ? lâchez-moi ; il faut que je châtie cette misérable ! Allez-vous la favoriser ; vous ne savez pas le crime que vous commettez en la secourant. Je l'ai surprise, par des nuits obscures, déterrante des cadavres, évoquant les morts ; elle jette des

sorts aux petits enfants. Au moins, qu'on la livre à la justice, qu'on la mette en croix, vous ne la disputerez peut-être pas au bourreau ?...»

Malgré tout, il était infiniment triste ; nuit et jour, il était torturé par le souvenir et le regret, haletant après ces yeux brillants, ce doux visage, cette gorge de neige, ces petites mains, après l'intacte beauté de cette jeune fille, beauté qui avait survécu à la ruine des illusions. « Elle a vendu mon amour pour de l'or ! gémissait-il. Ressaisis-toi, mon cœur, laisse-la vivre en liberté dans son ignominie. Voudrais-je toucher encore à ces lèvres polluées par les baisers de gens infâmes ? Peuvent-ils t'émouvoir encore, ces yeux ivres, qui rient à tout le peuple et quêtent le plus offrant ? »

Un an, deux ans après, la blessure n'était pas guérie. Il aperçut un jour la fille de son ancienne maîtresse et écrivit aussitôt cette épigramme : « Comme elle est belle, charmante, gracieuse en ses jeux la fille de l'Espagnole Pasisphile ! Comme toute petite elle imite bien les façons de sa mère, sa manière de marcher, de regarder, de rire, de parler ! Voyez ! elle sait déjà mentir, elle compte sur son petit doigt ceux qu'elle aime. Oh ! la brave continuatrice de sa maman ! Oh ! la bonne mère, qui sais si bien élever ta chère fille, pour que, à mesure que l'âge insidieux s'alourdit pour toi, si tu ne peux plus faire la prostituée, tu puisses faire au moins l'entremetteuse ! »

Après cette épreuve, l'Arioste ne connut plus pendant longtemps que des amours légers et

changeants : « Ce qui me plaît aujourd'hui me déplaira demain et je varie de l'aube au soir ; il n'y a qu'une chose qui en moi dure, c'est le goût de l'amour. »

Du reste, vers le même temps il perdit son père ; il lui fallut trouver des maris à ses sœurs et s'occuper d'élever ses jeunes frères. Lui-même nous dit qu'il dut troquer Homère contre un livre de compte. Partagée entre dix, la fortune que laissait Nicolas Arioste ne faisait pas beaucoup pour chacun. Ludovic pleura son père et lui consacra ce mélancolique et beau poème : « Je te donne ces larmes, moi, triste survivant, ô très bon père, mort à la peine, tombé sous le poids des soucis. Reçois-les comme un gage de cette piété que tu me connus, dès mes plus tendres années, et dont la révérence ne s'est jamais démentie. Accueilles-en le mélancolique présent, soit qu'habitant du pur éther, tu désapprouves maintenant les inutiles soins des hommes et qu'arraché aux terrestres ténèbres, tu te voies enfin et te comprends, tel que tu es ; soit qu'à travers les bosquets stériles et les silencieuses allées des Champs-Élyséens, tu chemines et reconnais et baises à leurs bouches muettes, les aimables compagnons qui t'ont précédé là-bas. Je te donne, père, ce dernier présent, et j'ai la certitude que si, au-delà du lac stygien, quelque écho de la vie arrive encore, il te sera plus agréable que si je brûlais sur ton tombeau la myrrhe ou l'aloès d'Arabie. Adieu, auteur de mes jours, adieu pour jamais, et que la terre soit légère à ta dépouille. »

LES STROZZI DE FERRARE

Les Strozzi ont rempli un siècle et demi de la vie de Ferrare. Ils étaient venus de Florence, chassés par une Révolution, ayant reçu ce fort ébranlement aux nerfs qui retentit ensuite dans la race et s'y transmue souvent en génie littéraire. Giovanni Strozzi, celui qu'on appela Nannès, était un enfant alors. Se voyant proscrit et ruiné, il s'improvisa condottière à vingt ans et se mit au service du marquis d'Este. Ses débuts dans les armées furent d'un capitaine avisé et heureux. Ainsi naturalisé par le succès, et voulant donner un fond solide à de si beaux commencements, il épousa Constance dei Costabili, d'une des premières familles de la ville.

La souche qui en sortit couvrit bientôt tout le pays de ses rameaux. Des quatre fils de Nannès, Laurent, qui resta célibataire, ne fut pas celui dont le nom eut le moins de répercussion : maints palais, dans Ferrare en multipliaient le prestige. A lui seul il faisait l'effet d'une tribu-

Puis venaient Nicolas et ses vingt-deux enfants, dont deux seulement survécurent, puis Robert et enfin Tito Vespasiano.

Lucie Strozzi, une des trois filles du condottière, mariée à Boïardo, comte de Scandiano, donna le jour à Matheo Maria Boïardo, l'auteur du *Roland amoureux*.

Tito Vespasiano, dont je voudrais conter l'histoire, consuma la moitié de sa vie en des aventures amoureuses qui vaudraient à peine d'être relatées, si, du reste, en leur banalité même, elles n'exprimaient vivement les conceptions sentimentales de l'époque. Lui et son fils Hercule, dans la fin tragique duquel nous retrouverons cependant le style italien furent quelque chose comme les Musset de leur temps, des poètes contagieux, auxquels la jeunesse lettrée demanda le petit frisson. Les lecteurs d'aujourd'hui les trouveront peut-être bien réalistes en amour, mais ce réalisme avait alors pour lui d'être de forme antique et de rappeler, avec Catulle et Ovide, toute une civilisation qui tirait du recul des siècles et de la splendeur des œuvres une grâce de rêve et de ruines.

*
* *

Tito Vespasiano, le plus jeune des enfants de Nannès, perdit son père en 1427, et resta orphelin, en bas âge. Un parent de sa mère se chargea de son éducation, qu'il confia aux soins de l'exp-récepteur du marquis Lionel d'Este, le fameux

Guarino de Vérone, chef de cette dynastie des Guarini, d'où devait sortir l'auteur du *Pastor Fido*. Pour l'amour du grec, Guarino était allé étudier à Constantinople. C'était un jeune maître à cheveux blancs, à qui le chagrin d'avoir perdu ses livres dans un naufrage avait ôté la jeunesse en une nuit.

Quoi qu'il en soit, c'est à dix-sept ans, que Tito Vespasiano rencontra son improbable Lesbia et qu'elle lui apparut tout à coup dans la gloire de sa frêle beauté, avec ses yeux d'accueil et la suave pureté de son front. Elle avait naturellement la fauve chevelure des Vénitiennes, mais nous savons qu'elle en devait les flammes à de savantes teintures. Il l'appelle Anthia : elle avait vingt ans, et ceci se passait au printemps, le jour même de la Saint-Georges qui était la fête votive de Ferrare, en un champ de courses, sur la pelouse peinte, parmi le bariolement des coureurs et au milieu des cris populaires.

Tout ce bruit et tout cet appareil coulèrent l'amour au cœur du pauvre et novice Tito. Du coup, il décida de prendre rang parmi les amants historiques et pour être plus sûr que la postérité fût informée de sa poétique attitude, il se chargea d'écrire lui-même les élégies pitoyables qu'il y fallait. Comme sa décision n'était pas de celles qui souffrent de retards, il se mit à l'ouvrage le soir même et écrivit à la mère de la jeune fille qu'à dater de ce jour, elle voulût bien le tenir pour sien et qu'il serait à son choix son gendre ou le frère de sa fille.

Il ne doutait pas que le prestige de son nom et de sa fortune ne lui fissent ouvrir des bras enthousiastes. Mais la rusée vieille, comme il l'appelle, refusa de prendre au sérieux un pareil gamin, et ne prévoyant qu'ennuis de l'aventure, morigéna sa fille d'importance et se promit de faire bonne garde.

Cependant elle ne put empêcher que le désolé Tito ne la rencontrât une fois encore. On le prévint qu'elle se promenait, avec d'autres jeunes filles dans le bois de Coppari. Il la revit donc, plus charmante que jamais; elle était assise sous un arbre et tressait, en riant, des guirlandes de fleurs. Il ne sut que lui montrer son triste personnage et s'en retourna, le cœur gros et très inquiet de l'effet qu'il avait pu produire.

Heureusement une fruitière, qui tenait étalage au marché Saint-Laurent et qui vendait des philtres en secret, voulut bien, pour de l'argent, s'attendrir sur ses chagrins et porter ses cadeaux et ses messages. Cette femme, tout en vendant ses primeurs, excellait au genre moraliste, et sa vieille mémoire de proxénète lui fournissait, sur ce terrain, d'inépuisables gloses, qui lui captaient la confiance des mères.

Tout ce manège ne put échapper complètement, dans ses effets au moins, à la mère d'Anthia, qui, pour y couper court, emmena sa fille en Toscane.

Je n'ai pas besoin de dire dans quel tumulte de pensées et de résolutions ce départ inopiné jeta le jeune Strozzi : « Quand elle aurait été emportée, s'écria-t-il, par delà l'Hydaspe et le

Tanaïs, quand elle aurait franchi les Colonnes d'Hercule et gagné le pays où les Syrtes roulent le sol en tourbillons, par terre, par mer, je la suivrai. » Et parmi les moyens de locomotion sa mythologie remuée lui présenta d'abord à l'esprit les ailes de Persée, la machine fabuleuse de Dédale, le char de Médée et les roues volantes de Triptolème, ensuite de quoi il n'en vit qu'un, immédiatement à sa portée, et qui était de se mettre en route, selon le mode ordinaire. Oui, mais il y avait des forêts et des montagnes à franchir ; il pouvait rencontrer des brigands, être mangé par des fauves, faire son Pyrame avec cette autre Thisbé. Malheureuse mythologie ! voici que la tapisserie lui déroulait maintenant toute la série des tromperies et cocuages célèbres : Ménélas, Agamemnon. Anthia lui serait-elle fidèle ? Oui, sans doute, car il y avait aussi Pénélope, Andromaque, etc.

J'ignore s'il partit. En tous cas, Anthia revint, mais, qu'on me passe l'expression, il fallut à Strozzi une rude santé. Quatre ans de suite, elle le fit poser, presque toutes les nuits à sa porte, et souvent les pieds dans la pluie ou la neige : « J'étais la fable de Ferrare, racontait-il plus tard. »

A la fin, saisi de l'esprit d'entreprise, par une nuit sombre et sans lune, il se hissa sur le toit de sa bonne amie, et par le conseil et avec le secours de la fruitière, entra dans la chambre par les fenêtres, car le portier de la maison n'avait rien voulu savoir. On avait préalablement endormi d'un narcotique l'œil unique de

ce Polyphème, à qui Tito ne manqua pas d'écrire son fait en des vers indignés qu'il composa le lendemain.

Au milieu de son bonheur, Tito ne laissait pas cependant que d'être poursuivi de rêves bucoliques et il regrettait que de si belles amours n'eussent pas eu pour théâtre

Le fond des bois et leur vaste silence.

Il ne put se retenir d'en toucher quelques mots à ses amis. Cela fit du bruit. Anthia furieuse l'avertit qu'il eût à quitter Ferrare tout de suite.

Docilement et tristement, il s'achemina vers la Flaminie, avouant qu'il avait trop parlé et que sa langue l'avait perdu, dédommagé toutefois un peu par l'espoir qu'un tel événement serait longtemps un sujet d'entretien parmi les hommes. Néanmoins il fut bien content de rentrer.

— « Tours de ma patrie, salut, s'écriait-il. Salut Ferrare, fondée sous des étoiles favorables, ville aux églises et aux palais superbes et qui peux à peine contenir la foule de ton peuple, ville des Muses. Cérès gorge des greniers, Bacchus ne te refuse pas les vins exquis, de gras troupeaux tondent tes pâturages. Le père Eridan te presse de sa forte ceinture. Sous sa garde, tu ne connais que les doux combats de l'Amour ».

Il put donc contempler de nouveau les yeux noirs de sa belle. Cette fantasque Italienne lui apparaissait, un diamant aux cheveux, jouant

du luth, comme sur les peintures ; elle retrouvait, pour plaire, les mouvements des danseuses harmonieusement enroulées au flanc des vases grecs, puis elle s'amusait à faire presque assassiner son amant, quand il s'en retournait, par les petites rues noires.

Parfois, elle partait pour une saison balnéaire, à Abano, près de Padoue. Il en revenait à Strozzi toute espèce d'histoires, tantôt qu'elle se mariait, tantôt qu'elle s'était affichée avec tel ou tel.

— « Je vous envoie, écrivait alors le poète à un de ses amis, un nouveau plan de la mer et de la barque que j'y monte. Son eau est faite de mes larmes, sa voile, de mon erreur, sa coque de mon âme démente. L'espoir y sert de timon, j'ai mes soucis pour compagnons ; l'ancre est ma douleur, l'amour, mon pilote. Et l'Océan où je navigue n'a pas de bords. »

Enfin, la catastrophe se produisit. Strozzi survint une nuit, comme sortait furtivement de chez Anthia un jeune homme. Sa consternation, sa douleur furent poignantes. Pourtant, une amère curiosité le soutenant, il eut la force de voir jusqu'au bout. Anthia descendit, une lampe à la main, la posa dans le vestibule, rappela le jeune homme et resta un long moment encore à causer avec lui, sous la porte.

— « Je vous prends à témoin, astres, et vous, clairs rayons de la Déesse aux cornes d'or, que j'ai été sur le point de tirer l'épée et de les tuer tous les deux. Vénus n'a pas permis que je souillasse de leur sang mes mains pures. Comme j'ar-

rivais, ils se sont enfuis ensemble dans la maison qu'ils ont refermée au verrou. Moi cognant et l'appelant « impie », voilà comme ils m'ont fait passer cette horrible nuit !... »

Il allait par la ville, disant :

— « Non ! j'ai honte de penser à tout ce qu'elle m'a fait souffrir. Et il y a dix ans que cela dure ! »

Cette fois, Anthia prit peur. Elle n'était plus de la première jeunesse. Sa réputation était bien défraîchie. Seul, l'amour bruyant du poète gentilhomme lui maintenait une sorte d'auréole romanesque. Si cet amour se rompait, c'était l'effondrement définitif. Elle joua la tristesse, elle essaya de ressaisir son amant par la pitié.

« Que me veux-tu encore, misérable, lui disait-il, avec ton visage composé ? Je ne suis plus le crédule que j'étais, je ne retournerai pas comme le chien à mon vomissement. Va ! qu'il te possède tout seul, qu'il règne sur toi, ton Cupidon et qu'il veille sur ta conduite ! Votre amour fera long feu ; tu ne pourras te contenter d'un seul. D'autre part, les années sont venues ; ton ancienne beauté a fléchi ; tu as trente ans. Tes cheveux trop médicamentés tombent comme feuilles en automne, tes dents noircissent ; il t'en manque quatre et cela est cause que tu siffles en parlant. Tu as pris du ventre ; tu souffles ; on dirait la vieille Toccia, la mendicante. Et puis je sais sur toi bien des histoires et qui refroidiraient singulièrement ton Pâris, si elles lui venaient aux oreilles. Tu as beau courir tous les marchands de fard et plus que

Circé te peindre le visage, tu ne feras pas que tu reviennes au temps où je t'ai chantée. Et pourtant il n'aurait dépendu que de toi que je t'aime toujours. Et même aujourd'hui, quelque profonde que soit ma blessure, je ne te haïrai pas, si je ne t'aime plus. Je ne te ferai ni bien ni mal et lorsque tu te seras rendue, par tes vices, la risée du peuple, moi seul serai triste. »

Anthia n'éprouva aucun embarras à répondre. Il avait vu un homme sous sa porte? La belle affaire! Et il y avait bien là de quoi crier! Des hommes, il en venait tous les jours à la maison voir son père. Il avait vu une femme s'entretenir avec cet homme? Quelque servante, sans doute, surprise avec un domestique.

Mais non! Tout cela n'était qu'un prétexte pour le volage Tito, plus inconstant que les vents, plus mobile que les feuilles du tremble. Il courait à quelque nouvelle passion et accusait la malheureuse de sa propre infidélité. Était-ce une raison pour l'insulter si ignoblement?

Le pauvre Tito baissait la tête, écroulé de repentir. On lui fit gagner son pardon. Tout de même, au fond de sa conscience, il se sentait dupe et un peu avili de le savoir. Et dans le cri de sa rechute sonne l'accent de la raison qui chavire et qu'emporte la bête à face de sirène : L'amour saigne à mon flanc, où il est enfoncé et la nuit et le jour, l'insidieuse beauté se glisse en mon âme. Elle me tourmente de ses yeux clairs; elle entre en moi, couverte de cette longue chevelure qu'elle ploya si souvent et si captieusement autour de mon cou. C'en est fait.

Elle m'enflamme de son amère joie et recommence, vénéneuse, les jeux anciens. Jamais plus, je ne retrouverai la paix ! »

Il la retrouva cependant, cette paix, et ne fondit pas tout entier, comme il l'avait redouté, aux torchères de ce morbide amour; il ne devint point la pincée de cendre et la petite ombre, en quoi cela le devait dissoudre. Ses amis n'eurent pas non plus à transcrire l'épithaphe que, par précaution testamentaire, il avait rédigée déjà : « Ci-gît le pauvre Tito, consumé d'amour ! » ni ils ne plantèrent le myrte noir, par lui réclamé, entre les dalles de sa tombe, car ce fut l'amour qui mourut.

Strozzi vagua quelques années, sans que son cœur trouvât où se prendre. La chasse et l'équitation, en quoi il était merveilleux, paraissaient l'occuper tout entier. Borso, qui songeait, dès lors à transformer en duché son marquisat de Ferrare, se plaisait à courir avec lui, autant pour les émotions que lui procuraient les chevauchées de ce fantastique camarade que pour ses belles imaginations de centaure. Borso se disait qu'il était bien fâcheux que tant de talent restât inemployé et, sous prétexte de lui faire part de ses préoccupations, il l'initiait aux affaires. Il crut l'avoir tout à fait assagi, lorsque OEneas Sylvius Piccolomini, prince des humanistes et apparenté à la maison d'Este, vint sous le nom de Pie II, en un trône papal, que précédaient douze chevaux blancs, au son des cloches, au fracas des bombardes, promener à Ferrare sa grande image et essaïmer par la ville les man-

teaux rouges de toute sa cour de cardinaux.

Strozzi avait fait en vers latins le compliment obligé, et le succès qu'il y avait eu semblait le lier désormais à son rôle de personnage officiel.

Ah ! bien, oui. Moins de trois ans après, voici ce qu'il écrivait :

« Ce que je me désintéresse maintenant de tout ce qu'on peut me dire, et que Ferdinand vient de succéder à son père sur le trône de Naples, et que Florence bouge, et que le Turc féroce avance toujours et que le roi de France s'apprête à reprendre Gênes !... De ses petites mains adroites aux travaux de Minerve, la jeune Phillorhoé a saisi tout mon cœur. »

Par l'énumération des événements dont il se désintéresse, Strozzi nous donne la date de ses nouvelles amours : 1462. Il devait tourner autour de quarante ans. Phillorhoé touchait à peine à sa quinzième année, c'est-à-dire qu'elle n'était pas encore sortie pleinement de l'enfance et que sa jeune beauté en gardait un peu le mystère : il y avait en elle de la fraîcheur des sources ; des rappels de saulaies tremblaient dans ses yeux de naïade et sa voix, aux sonorités joyeuses, était troublante comme celle d'Echo. Telle, du moins, la vit le poète. Quel rêve adolescent attira vers cet homme cette petite fille ? Elle était de bonne noblesse, cependant, quoique ses parents lui laissâssent une étrange liberté. Peut-être un frisson de la mort prochaine entrevue l'avait-elle poussée peureuse et charmée et lui avait fait choisir d'être aimée d'un poète, dans la mémoire duquel elle pût revenir encore

s'asseoir, familière, et se reposer de tant d'ombre.

Le tableau est charmant, que nous a laissé Strozzi, du lieu où il l'allait voir : « Déjà, j'ai fait la moitié du chemin. Voici le chêne au coin du carrefour, et les vieux hêtres et le bois de peupliers ; un vent léger sort de leur feuillage... A gauche, les rives du Pô ; à droite, un antique oratoire et le petit toit d'une maison de pêcheurs. Les lierres cernent la chapelle de leurs lianes et la vieillesse y efface les divines figures. La croix de bois qui pend au milieu n'a rien d'artistique, et le Pô rapace a failli l'emporter ; ses eaux sacrilèges ont monté jusqu'aux mousses du toit... Tout près, un pauvre prêtre laboure avec des bœufs sept arpents de ce champ stérile. Mais voici que, cachée dans les arbres, s'ouvre la chère villa. Mon cœur bat, à cette attente. Chut ! La bien-aimée revient à pas rapides et me fait de la main les signes connus, pour que j'approche ».

Ils se promenaient dans les jardins ou allaient à la pêche, sous des chapeaux de fleurs vives. D'autres fois, elle lui chantait des romances italiennes, puis, brusquement, abandonnant son ouvrage de broderie, elle l'entraînait à danser ; d'autre fois, flatterie délicieuse, elle lui lisait ses vers. Strozzi nous assure qu'il la respecta jusqu'à la fin. Et vraiment j'aimerais mieux cela.

La peste de Ferrare, qui fit 14.000 victimes cette année-là (1463) se saisit de la pauvre Philorhoé, comme elle fuyait, et depuis ce temps quasi-immémorial le visage de la petite nymphe

n'a plus souri que sur le fond un peu brouillé de la clairière où les vers de son amoureux l'ont close.

Ce fut probablement le dernier amour de Strozzi avant son mariage. La vie publique le prenait peu à peu. Elle devenait intense à Ferrare. Borso faisait démolir les vieux quartiers, alignait les nouveaux, construisait des palais, projetait des annexions de faubourgs, organisait des fêtes et des tournois, bousculait les habitudes et bouleversait jusqu'à la terre. Les envoyés du Grand Turc rencontraient dans les rues des ambassadeurs de Tunis ou de Téhéran. L'empereur d'Allemagne, Frédéric III, y fit un double séjour en 1468-69. A cette occasion, Lorenzo Strozzi, frère de Tito, donna chez lui un bal, où durent se rendre, de gré ou de force, les cinquante plus jolies demoiselles de la ville. Le peuple trouva cependant que c'était beaucoup d'embarras pour un petit vieux qui n'avait plus de dents. Il est vrai que ce petit vieux distribua des décorations et des titres, tant qu'on en voulut. Le père de l'Arioste y ramassa celui de comte, — à beaux deniers comptants, ajoutaient les sceptiques.

Enfin Borso jugea qu'il était temps d'occuper Tito, et pour le rendre définitivement sérieux, de le marier. On lui fit épouser Domicilla, fille de Guido Rangone, chef de la noblesse modénaise. La jeune fille n'avait que 16 ans ; elle était jolie, intelligente et riche. C'était bien de la chance pour ce coureur un peu fatigué, qui devait entrer dans les quarante-huit ans, et lui-même en convenait :

« Au fond, dit-il, à regarder la suite de mes jours, je puis dire que j'ai été heureux. Et maintenant, sans avoir les richesses de Crésus, nous possédons, ma femme et moi, des revenus très suffisants pour notre rang. Que m'importent à présent les danses, les chansons, les spectacles? Tout cela n'est plus de mon âge ni de ma position, bon pour les irréguliers de l'amour. Moi aussi, certes, je me suis attaché à tromper de pauvres filles, mais je n'étais pas marié. Aujourd'hui fussé-je libre encore, je ne désirerais pas d'autre femme que ma Domicilla. C'est surtout par les qualités de son cœur qu'elle m'est chère, et de plus je lui dois le bonheur d'être père. Mon très bel enfant me rit comme s'il me connaissait. A ma vue, il soulève sa petite tête de son berceau, il remue sa petite langue et ses petites lèvres, comme pour me répondre quand je l'appelle Hercule. Il tend avec un doux gazouillement ses mignonnes mains et s'efforce de venir sur mon sein. Ces joies que je dois à ma très douce épouse, je les préfère à tous les royaumes. »

La mort du duc Borso (20 août 1471), fut le premier émoi sérieux de Tito Vespasiano. Il put craindre un moment de tout perdre. Sa fortune dépendait des dispositions de son successeur. Borso ne s'étant pas marié, il y avait deux prétendants, son neveu Nicolas, le fils du marquis Lionello, et son frère, Hercule d'Este.

La prise de possession du duché par Hercule fut vraiment une superbe opération. Tout était prêt. Venise s'était déclarée pour lui et faisait

déjà avancer ses troupes. Il n'eut qu'à monter à cheval, suivi de toute la noblesse, et ce fut fait.

Tout de suite, le nouveau duc négocia son mariage avec Eléonore d'Aragon. Tito fut, avec son neveu, le poète Boïardo, de l'escorte d'honneur qui alla chercher, à Naples, la jeune princesse. A cette occasion, il fit la connaissance, là-bas, de Zaccharias Barbaro et de son fils, le fameux Hermolaüs Barbarus.

A partir de ce moment, Tito se trouva presque de toutes les grandes affaires et de toutes les cérémonies officielles. Nommé gouverneur de la Polésine de Rovigo, il y reste jusqu'à l'époque de la guerre avec les Vénitiens, guerre pendant laquelle il a le chagrin de voir ses châteaux brûlés.

Là-dessus, la peste éclate. Il envoie sa femme et ses enfants chez les Pic de la Mirandole, qui se trouvent doublement leurs cousins, par les Boïardo.

A la paix, il reprend son gouvernement, où le seconde son admirable et vaillante femme qui, toute seule et sans effusion de sang, étouffe une émeute à Lugo et sauve la ville.



VI

LES AMOURS DE LUCRÈCE BORGIA ET DE PIERRE BEMBO (1)

Gregorovius, dans sa vie de Lucrece Borgia, a indiqué, sans oser les conter, les amours de son héroïne avec Pierre Bembo. Rien mieux que cette réserve du savant allemand ne montre la nécessité, à côté de la grande, de la petite histoire plus aventureuse et plus romanesque, car, s'il a rejeté de son sujet cette matière, ce n'est pas qu'elle manquât d'intérêt, ce n'est pas non plus que les documents fissent défaut. Mais il y avait là pour lui une sorte de cas de conscience professionnel. L'analyse et l'étude de ces documents ne relevaient pas de la méthode historique ordinaire. Il ne pouvait s'en tirer que par une dissertation qui eût alourdi son livre ou par une reconstitution psychologique audacieuse, à laquelle il n'a pas voulu se risquer.

(1) Le mot d'amour est peut-être un peu gros pour qualifier un sentiment qui paraît bien être resté platonique.

Je vais essayer d'être plus hardi ou plus téméraire. Mais auparavant, il convient de tracer un rapide crayon de ces Borgia, sur le compte desquels l'opinion est nourrie encore d'accusations ramassées dans les pamphlets politiques du temps.

Je n'entreprends pas la réhabilitation d'Alexandre VI, mais je ne puis m'empêcher de dire que ce pape ne fut peut-être pas au fond un si méchant homme, surtout si on le juge du point de vue des idées et des mœurs de l'époque : un peu viveur certes, un peu noceur, pas très sérieux pour sa profession et l'un des moins recommandables, à coup sûr, des candidats à la tiare, voilà quel il nous apparaît, comme cardinal. Son élection fit scandale parce qu'elle fut inattendue et contrariante pour le sentiment public italien.

On avait espéré un pape politique, ayant l'expérience, les traditions, la manière et qui, tout en casant ses neveux ou ses fils selon l'usage, saurait ne rien déranger à l'équilibre créé par Laurent le Magnifique et laisserait à la fédération italienne le temps de se constituer et de s'affermir. Au lieu d'un tel homme, on avait ce beau Lenzuolo-Borgia, aux yeux magnétiques, adoré des femmes qu'il adorait et d'autant plus dangereux qu'il était moins sérieux, plus enjôleur, plus fuyant, et qu'en sa qualité d'Espagnol, il se moquait parfaitement de l'Italie et ne songerait qu'à se composer une existence agréable et à établir ses bâtards.

Qu'avait-il donc fait pour obtenir les suf-

frages du conclave? Il y avait mis le prix ; mais cette fois, l'opinion se révolta, parce que les intérêts étaient menacés, et cela donna une force inconnue aux voix jusque-là étouffées des réformateurs comme Savonarole.

La colère s'accrut et devint fureur, lorsqu'on vit les actes de sa politique, et ce fut de Naples, livrée par lui aux Français et aux Espagnols, que naturellement volèrent contre lui et les siens les épigrammes les plus féroces (1).

Je ne serais pas étonné que le grand meneur de la politique de ce fin jouisseur, mal préparé à son effrayant pouvoir, eût été son fils, César. Qu'on imagine celui-ci, petit jeune homme, bâtard d'un cardinal un peu taré et méprisé, qu'on imagine le fils de la Vanozza, joli comme une fille, gâté dans les moelles, saoulé de débauches, maintenu jusque-là dans le bas monde où vivait sa mère, et cependant ayant les ambitions démesurées de ceux qui ne savent rien de la vie et ne peuvent guère espérer d'elle. Il ne rêve que du métier des armes et on ne lui parle que de prêtrise; il enrage de ne pouvoir traiter de pair à compagnon avec les princes, ducs et rois, lui, l'adolescent équivoque, que tous humilient. Son intelligence est formidable, mais il ne prend dans les livres que ce qui entretient sa manie :

(1) Ceux que, comme Alexandre VI, on a pu appeler les mauvais papes, furent, en réalité, de très grands princes. Ils avaient été élevés au Saint-Siège pour leur valeur politique. Et ce'a datait du Moyen-Age. Tous furent des hommes de haute culture et de grande capacité et qui, à ce point de vue, firent honneur à l'Eglise dont ils défendirent habilement les intérêts temporels et spirituels. Aux yeux de leur temps, ils furent de grands Papes.

(Note de l'auteur.)

des leçons de volonté et d'audace, des stratagèmes de conduite ; il ramasse et renifle tout ce qui flotte dans l'air de son pays et de son temps. Puis le voilà subitement fils de pape : il sait que tout va lui être permis et il se permet tout, même des crimes inutiles, même des crimes de pure virtuosité, pour se faire la main, pour étonner, pour se saisir mieux de l'âme un peu molle de son père, qu'il compromet par système, dont il se fait, de gré ou de force, un complice.

La rapidité est sa manière, la stupeur et l'effroi sont ses moyens. Il sait dissimuler, mentir comme pas un Italien, engourdir la prudence des hommes par des séductions et des caresses, par je ne sais quelle suavité de visage où il y a de la femme et de l'adolescent. Ses victimes elles-mêmes ne peuvent se retenir de l'admirer, tant il réalise, avec une maëstria inconnue jusqu'à lui, le type d'homme fort que chacun présentait et aurait voulu être alors. Il joue la difficulté : son frère, le duc de Gandie, le gêne, lui apparaît comme un obstacle possible à ses projets, il le fait assassiner, puis tranquille, avec la sécurité que lui donne le fait accompli, il se présente à son père. Sous prétexte de venger un fils, il sait bien qu'Alexandre VI ne condamnera pas l'autre à mort. Sa sœur Lucrèce a épousé un jeune homme qui, ne pouvant servir ses ambitions, n'est plus qu'un embarras dans la famille. Il juge qu'il faut s'en défaire et cela ne traînera pas. Le malheureux est ramené à sa femme, un soir, lardé de coups de poignards,

mais respirant encore ; Lucrèce le prend sous sa garde, s'assied à côté de son lit, le soigne, mais bientôt, pour mettre fin à cette sentimentalité, César force les portes, entre dans la chambre de sa sœur, court au lit du malade et l'étrangle dans les bras des femmes qui essaient de le défendre. Et c'est ainsi qu'il fait marcher les gens, et que, par le plus court chemin, il va à son but : l'Empire.

Il y a bien aussi de la parvenue chez Lucrèce, mais son ambition n'a pas besoin de ces tragiques ressorts. Ce qu'elle veut ne demande que de la finesse et de la suite dans l'esprit. Duchesse de Ferrare, elle s'appliquera uniquement à être aimable, à être aimée, à tracer d'elle-même une figure assez touchante, assez pure. Derrière ses yeux bleus fleunis d'un printanier sourire, rêve son cœur tendre, malicieux, entêté. Elle a appris le latin, et peut-être le grec et l'hébreu quand elle était petite fille, en écoutant aux portes ; elle est une divine musicienne, compose dans la langue de ses ancêtres de jolis vers chantants et danse, selon les divers modes des nations, si bien que tour à tour, Espagnole, Italienne ou Française, elle s'accommode et se plie à toutes les nuances du désir ou du regret.

Ce qui la distingue des duchesses ses belles-sœurs, c'est l'absence de toute hauteur ; elle est de plain-pied avec ses amis, quels qu'ils soient et leur donne de son âme tout ce qu'elle peut donner. Sa conduite est pleine de coups de tête charmants et d'exquises imprudences.

Elle sait que les poètes ont été féroces pour

elle, que Sannazar, Pontano et tous ceux de l'Académie de Naples la poursuivent de mots atroces, l'accusent d'avoir trempé dans tous les crimes. Elle veut conquérir les poètes. A peine débarrassée du cérémonial de son mariage, elle leur fait la délicieuse flatterie d'aller à leur recherche. Tout de suite, elle supprime avec eux les distances, le temps, la légende mauvaise et leur montre un cœur de sœur. A quoi bon les embarras? Elle a beau être la duchesse de Ferrare, elle n'en reste pas moins une pauvre fille du hasard et du péché; elle n'a d'autre patrie, d'autre maison, d'autre abri que la poésie.

I

Quoi qu'il en soit, lorsque, le mardi 2 mars 1502, aux côtés de l'ambassadeur de France qui lui servait de parrain, sous le baldaquin de soie blanche porté par les docteurs de la ville et montée sur un coursier caparaçonné de drap d'or, toute blonde, toute frêle et si jolie avec ses yeux rieurs, gentiment coiffée de son bonnet d'or incrusté de grosses perles, au son des cithares, des cornemuses et des tambourins, escortée en interminable cavalcade de toutes les pompes du siècle et de l'Eglise, précédée de cent cinquante mules et fourgons portant la dot et le trousseau, entra dans Ferrare Lucrece Borgia, la fille du pape Alexandre, nouvelle mariée du prince héritier, le peuple se dit que

décidément son vieux duc Hercule était un fin matois et que ce mariage était une bonne affaire. Positivement tout le monde était amoureux de cette petite duchesse de vingt-cinq ans, à commencer, bien entendu, par les poètes. Il n'était pas jusqu'au vieux Tito Vespasiano Strozzi qui ne sentît reverdir ses quatre-vingts ans ; dans son délire, il composait des calembours en latin.

L'Arioste seul paraît avoir gardé son sang-froid. Je crois qu'il boudait un peu. Le grand poète était fier et ombrageux à l'excès. Il avait composé un bel épithalame, s'était défilé ensuite pour ne pas se donner en spectacle et était furieux qu'on ne pensât plus à lui.

Quant à Pierre Bembo, il n'était certainement pas là lorsqu'eurent lieu les fêtes, n'ayant aucun titre pour y assister. Même un sentiment de décence dut le tenir éloigné, pendant tout ce temps, de Ferrare, où l'amitié l'installait, les trois quarts de l'année, chez les Strozzi : on aurait pensé qu'il était resté là pour se faire présenter.

Mais il était trop poète, pour qu'un doux et étrange émoi n'entrât pas dans son âme, au bruit de l'arrivée de la fille du pape. Qui peut, ayant vu le portrait de Lucrece dans les fresques du Pinturicchio ne pas être emporté en plein rêve, ne pas subir cette grâce mélancolique et l'attirance de ce visage un peu irréel, quasi-musical, où se glisse l'idée du cygne, peut-être pour tout ce qu'évoque de joie énorme et de pompe mythologique la cour de ce Zeus

papal, que fut Alexandre VI et dont l'existence puissamment imaginaire pouvait faire éclore des Léda et des Sémélé, aussi bien que des Bacchus et des Mercure ?

Il l'attendait, il savait qu'elle apparaîtrait un jour dans son cœur et dans sa maison. D'ici lors, il s'en fiait à ses amis, qui parleraient de lui, l'annonceraient, le feraient désirer.

Pierre Bembo avait alors trente-deux ans. Sa figure se précisait, et, chaque année, au lieu de le vieillir, lui apportait ce rajeunissement que donnent une élégance d'esprit toujours plus sûre et un usage de soi toujours plus parfait. Il passait pour un miroir de politesse et les plus fins des Ferrarais devaient sembler d'esprit lourd, à côté de lui, le brillant Vénitien, dont l'adolescence avait respiré l'air subtil de Florence, aux temps déjà lointains du Magnifique. Bernard Bembo, son père, ambassadeur là-bas, de la sérénissime République, y avait été l'ami des Marsile Ficin, des Politien, chez lesquels il avait laissé un grand souvenir. L'intelligence de Pierre Bembo s'était donc bercée, de bonne heure, aux sonorités du langage toscan, en même temps qu'il se familiarisait avec cette souple philosophie platonicienne, si propre par son élévation et sa ductilité à former aux belles et inépuisables causeries. De là, il était parti pour Messine suivre les cours de grec du fameux Constantin Lascaris. Puis son père ayant été désigné par Venise pour partager avec le duc Hercule le gouvernement de Ferrare, il l'avait accompagné dans cette ville, où il s'était lié

de grande amitié avec les Strozzi. La mission de son père terminée, il y revint ; les Strozzi, ayant villa et hôtel, le logeaient. Il vivait chez eux à sa fantaisie. Quand il était à la villa, Hercule Strozzi, que ses fonctions publiques retenaient à Ferrare, lui envoyait porter des vivres.

Et maintenant quiconque a visité Ferrare se rend compte que cette ville n'a jamais dû être bien grande, ni bien solennelle et qu'elle doit son prestige et son immortalité uniquement aux poètes. Et au fond, on sent bien que tous ces gens si brillants qui l'habitèrent ne durent être, à commencer par le duc et les duchesses, que de grands bourgeois délicieux. On vivait là, on se voyait, on devisait de belles choses, en beau langage, familièrement et sans contrainte.

Aussi ne nous étonnerons-nous pas de voir, une belle après-midi de novembre 1502, faire irruption à la villa Strozzi, brusquement, Lucrece, avec une petite escorte, où figurait le jeune cousin de son mari, Hercule d'Este, Bembo était tout seul, et la conversation prit si vite bonne tournure, qu'il parla de faire préparer à dîner. « Ah ! si elle était restée, écrivait le poète enthousiaste à Strozzi, je l'aurais régaler de toutes les délices. Et que ne ferait-on pas pour une femme si belle, si élégante et si peu formaliste ! Comme elle allait partir, je lui donnai les vers que je t'ai récités ; je devais lui en donner d'autres pour toi, mais qui ne me plaisaient pas. Elle me les prit, et voulait à toute force les emporter ; j'essayai de rattraper le papier entre ses mains ; je tirais, elle résis-

taut, bref, ils ont été déchirés. Je te les envoie maintenant, avec quelques changements. S'ils ne te paraissent pas trop mauvais, tu les lui remettras directement, ou bien tu les lui feras porter, car je ne veux pas que tu dises, qu'occupé comme tu es, j'abuse de ton temps. Sérieusement, je t'ordonne de la saluer beaucoup de ma part, ainsi que sa Clymène. J'apprends que ces dames doivent passer plusieurs jours à Venise. Je t'en prie, si elles ont besoin là-bas de quoi que ce soit, qu'elles l'aillent prendre chez moi. Rien ne me sera plus agréable. »

L'aventure commençait trop joliment pour être arrêtée là. Le poète ravit Lucrece et son amour sut persuader ; du moins elle n'en repoussa pas l'aveu. Les choses allèrent assez loin entre eux pour qu'il pût être autorisé à écrire, quelques mois plus tard, ces choses à la fois ingénieuses et brûlantes :

« Depuis que je vis, je ne me souviens pas d'avoir reçu jamais lettre aussi douce que celle que votre Seigneurie me donna à mon départ et dans laquelle vous me montrez que j'étais dans votre grâce. De cela j'avais eu plus d'une marque auparavant, mais l'assurance que j'en recevais de votre main m'a été d'une infinie satisfaction. Agréez tous les remerciements que je vous dois pour un si cher don.

« Vous me dites que ma lettre a apporté un rafraîchissement longuement attendu à vos ennuis. Je réponds qu'il faut que vous sachiez que, du premier moment que je vous vis, vous m'entrâtes si profond dans le cœur, que jamais

depuis pour aucune raison vous n'en avez pu sortir. Et si je me suis tu longtemps, n'en accusez que ma maudite fortune qui s'oppose à mes plus grands désirs et m'oblige à renfermer dans mon cœur brûlant et affligé mes flammes. Et quoiqu'elle me soit aujourd'hui plus contraire que jamais, elle ne m'épouvante pas, elle ne m'empêchera pas de vous aimer, de vous tenir pour la seule et chère dame de ma vie, elle ne fera pas que je ne vous serve avec cette pure et chaude foi, qu'un ardent et immuable amant peut mettre au service de sa dame, par dessus tout aimée et honorée. Je vous prie que vous ne changiez ni ne vous attristiez en cet amour, parce que beaucoup de choses traversent mes désirs comme vous voyez, mais qu'au contraire ces obstacles vous excitent d'autant plus à aimer, que plus dure vous en envisagez l'entreprise, car il est à la portée de tous d'aimer, quand tout nous favorise ; mais lorsque toujours mille difficultés, séparations, gardes ou murailles se dressent à l'encontre, n'importe qui ne sait pas aimer, ou s'il le sait, il ne veut pas, ou s'il veut, il ne persévère pas, et parce que la chose est plus rare, elle est aussi plus belle et plus magnanime ; elle est la marque d'un cœur grand et élevé et bien que je souhaite plutôt tranquillité à nos flammes que difficulté, il n'en reste pas moins que j'éprouve un certain fier contentement en considérant que je vous aime malgré la fortune et que rien ne pourra faire que vous ne m'aimiez, de votre côté et que viendra le jour où nous

vaincrons et dominerons ce mauvais vouloir et alors il nous sera cher et doux de nous souvenir que nous aurons été de fermes et constants amants.

« Et puisque vous me dites que vous ne ne désirez vivre que pour moi, je vous déclare à mon tour que désormais je ne désirerai ni ne chercherai rien autre dans la vie que vous, toujours prêt à la risquer et à la dépenser pour vous plaire. Donc, si vous savez quelque emploi de moi où je vous sois bon, disposez de mes jours, sans marchander, je vous prie, mais surtout ayez soin que personne ne puisse savoir et découvrir vos pensées, afin que ne vous soient pas plus que par le passé, fermées les voies encore ouvertes à nos amours. Veuillez ne vous fier à personne, dussiez-vous attendre pour cela mon retour, qui, de toute façon, aura lieu après Pâques, si je suis encore vivant. Le porteur de cette lettre est un homme très sûr ; il passe à Vérone, et retournera savoir si vous avez quelque chose à me recommander. Vous lui remettrez votre lettre le plus secrètement possible. Je vous prie, puisque nous avons si peu d'occasion de nous parler, bouche à bouche, que vous daigniez causer longuement par lettres avec moi, me raconter votre vie, vos pensers, à qui vous avez confiance, les choses qui vous tourmentent, et celles qui vous apportent de la consolation. Mais encore une fois, prenez garde qu'on ne vous voie écrire, car je sais combien vous êtes surveillée de près. •

« Après Pâques, je viendrai, comme je vous

ai dit, puis je me rendrai à Rome pour un mois ou un peu plus.

« Je baise votre très douce main par laquelle mon cœur est enchaîné, et, si ce n'est pas trop d'audace, je baise vos deux yeux si gracieux, si brillants et si doux, qui m'ont blessé toute l'âme.

« Le L entrelacé d'un A, que j'ai porté un temps sur ma poitrine, vous daignerez le porter la nuit quelquefois par amour de moi, si cela vous est impossible le jour, de sorte que cette chère auberge de votre précieux cœur dont je paierais volontiers de ma vie la faveur de la baiser une seule fois, une longue heure, soit au moins touchée par ce cercle qui longuement a reposé sur mon cœur. »

On sait depuis longtemps, que sont conservées dans les Archives de Mantoue neuf lettres de Lucrèce Borgia à Bembo, avec une petite pièce de vers espagnols recopiée de la main du poète et une mèche de cheveux blonds. Le tout forme un mince paquet, rattaché d'un ruban. Ce sont évidemment les reliques de cet amour. Bembo a daté les lettres. Y sont-elles toutes ? C'est possible et même probable. Lucrèce ne pouvait pas écrire autant qu'elle aurait voulu, mais Angèle Borgia ou d'autres personnes devaient être en correspondance avec le poète et chargées de lui offrir les compliments et les souvenirs de son amie. Quant aux dates, je ne les crois qu'approximatives. J'en dirai autant de celles qu'on voit au bas des lettres de Bembo. Certaines de ces dates sont visiblement

inexactes, et c'est sans doute la raison qui a découragé Gregorovius. Moins scrupuleux que lui, je tâcherai de les ranger dans l'ordre logique.

En tous cas, voici la première de Lucrèce. Elle répond à Bembo, qui se plaignait de n'avoir eu aucun mot d'elle encore.

« Mon Monsieur Pierre. Avec singulier plaisir et consolation j'ai reçu et lu votre lettre et j'ai compris votre pensée. Je vous en remercie le plus abondamment que je puis, bien que je me sois un peu attristée de vous y voir si mécontent et si désireux d'avoir quelques lignes de la main de F. F. Elle n'a pas pu, pour beaucoup de raisons, vous donner la satisfaction dont elle est aussi anxieuse que vous. Quoi qu'il en soit, je suis heureuse de la suppléer avec ces petits vers écrits de ma main, persuadée qu'ils vous apporteront quelque soulagement et quelque repos. En conséquence, je vous prie de la tenir pour excusée, en considération de moi et d'accepter son bon vouloir, que je vous certifie toujours très disposé à vous être agréable et à vous servir, comme à l'occasion vous pourrez vous en rendre à vous-même un bon témoignage.

« Très désireuse de vous plaire.

« LUCRÈCE D'ESTE DE BORGIA ».

Cette lettre de Lucrèce Borgia était suivie de vers, écrits en espagnol et qui valaient surtout par le rythme, que je trouve joli et tendre. A

vouloir les rendre avec une entière clarté, je risquerais d'en faire évanouir l'âme légère :

Je pense que, si je mourais
Et qu'avec mon mal finisse
Mon désir,

Tant grand amour finirait,
Que le monde entier s'endormirait
Inerte et froid.

Aussi bien, souvent
Mourir me tarde, en cet état
Si doux,

Et je dois, usant de raison
Penser à ma gloire, dans le feu
Dont je peine.

Si aiguë est ma souffrance,
Et si bien mort, mon espoir,
Que ne peux ni réveiller l'un
Ni faire s'apaiser l'autre !

FF représentait les initiales sous lesquelles il était convenu entre eux qu'elle se désignerait en parlant d'elle-même, ainsi que nous l'apprenons d'un billet qu'elle adresse à Bembo, et que voici dans sa teneur incorrecte et mystérieuse :

« Mon Monsieur Pierre. Vous désirez apprendre ce que je pense de votre ou plutôt de notre cristal (car véritablement on peut l'appeler ainsi). Eh bien ! je ne sais rien en dire et trouver que ceci : qu'il est conforme d'une conformité extrême et peut-être jamais égalée. Et que ceci suffise et que ceci vous serve d'évangile perpétuel !

« A partir d'à présent, mon nom sera FF.

(Questo da qui avante, serra el mio nome FF.) »

Bembo était encore à la villa Strozzi. Ce fut Hercule Strozzi qui reçut de Lucrèce la commission de faire tenir ces lettres à son ami, mais celui-ci mit à s'en acquitter assez peu d'empressement. Il surveillait d'un œil un peu fâché les progrès de Bembo dans le cœur de sa future duchesse et tout ce manège amoureux, où il n'était invité qu'à titre de confident, ne l'enchantait qu'à demi. Lui aussi avait composé des vers latins pour elle, lui aussi avait laissé voir combien il était sensible à sa beauté. Était-il équitable que Pierre Bembo usât des commodités de son amitié pour se faire aimer, derrière son épaule ? Un tel procédé fleurait vaguement la tromperie et l'abus de confiance. Strozzi n'eût pas été homme et surtout poète, s'il eût senti autrement.

— « Hier soir, en descendant dans la cour, lui écrivait Bembo, on m'a remis ces Lucrétienues lettres, dont je te demandais des nouvelles. Ah ! maltraités des dieux, soient ceux qui portent les courriers avec tant de négligence ! M'avoir laissé privé si longtemps d'une si belle lettre ! Je ne te cache pas que j'avais reconnu sur l'adresse l'écriture de Lucrèce. Mais toi, pourquoi ne m'en disais-tu rien ? Est-ce que, par hasard, la jalousie t'aurait piqué ? Tu voulais sans doute, homme admirable, par ton silence diminuer ma joie ? Eh ! je flaire la vérité. O mon Strozzi, elle ne t'a pas écrit, à toi ? Mais t'imagines-tu que je sois sans jalousie, lorsque je me représente ton air,

lorsque j'en te sais près d'elle comme Hercule à côté d'Iolas ? Ah ! lorsque ces pensers m'entrent dans le cœur, tout me devient vil et odieux : le repos, la campagne, la villa, les lettres et les Muses. Je me déplaïs à moi-même. »

De l'explication que Strozzi et Bembo durent avoir ensemble, à ce sujet, je retrouve un écho charmant dans ces lignes de Lucrèce :

« Plus je pense, écrit-elle à Bembo, plus je pense à ce que vous a dit votre ami, qu'il ne voyait d'autre remède à son mal que de désespérer et plus sa résolution là-dessus me plaît et me semble de circonstance, — toujours. »

A partir de ce moment, Bembo évita de se confier trop à Hercule Strozzi. Du reste, dès le début, pour dérouter les soupçons, Bembo avait certainement noué une petite intrigue amoureuse avec Angèle Borgia. Il n'était pas difficile de persuader à une jeune fille, pourvue de beaux yeux comme celle-là, qu'elle était aimée à travers une autre et le poète n'était pas de ceux qui éprouvent une grande répugnance à en donner ces furtives preuves, que sont des baisers, au seuil des portes ou des serremments de mains émus. Dans les lettres qu'elle recevait pour toutes les deux, elle s'attribuait naïvement le meilleur et pensait que les politesses revenaient à Lucrèce. Et cependant Lucrèce seule savait ce qu'il fallait penser et lire. Lui affectait de les confondre inextricablement dans sa passion, qu'il avait voulu symboliser dans ce petit bijou, dont il a été question plus haut et où

leurs deux initiales L et A étaient entrelacées.

Grâce à ces précautions, il pouvait se montrer quelquefois au palais, à titre de visiteur et d'ami.

« Les cordes de violon que tu m'as envoyées, écrit-il à son frère Charles, ne valaient rien, Jacques de San Secondo les a essayées devant moi, en présence de la duchesse. Quant à celle-ci, j'ai de grandes raisons de lui être attaché, car j'ai eu bien des marques d'honneur et bien des caresses. De jour en jour, elle est pour moi plus gentille, et elle a surpassé longuement mon attente, qui était grande, après les rapports que m'avaient faits d'elle plusieurs personnes, mais principalement notre Messer Hercule. »

Sur ces entrefaites, survint la mort foudroyante et mystérieuse d'Alexandre VI. Bembo courut au palais, pour offrir ses consolations, mais, dit-il, dès qu'il la vit, abîmée et pleurante, parmi les ombres et les noires draperies, il ne sut plus ce qu'il venait faire et s'en fut, muet, l'âme toute bouleversée de pitié. Ces ombres, ces noires draperies, cette femme qui pleure font tableau. Il y a un peu, nous aurions déjà pu le remarquer, de l'âme de Racine chez le poète italien.

Il aurait pu craindre que cette catastrophe, qui laissait son amie sans défense, ne l'eût fait réfléchir et détournée de son périlleux amour. Il n'en fut rien, ainsi qu'en témoigne cette lettre de Bembo, datée du 22 août 1503 : « Il faut bien que je vous écrive pour vous re-

mercier de votre visite d'hier. Vous avez daigné venir juqu'à la maison, me voir dans mon petit lit de malade, me remonter, me tenir compagnie pendant un bon moment. Aucune parole de reconnaissance ne saurait vous payer d'une grâce aussi infinie. Votre vue m'a ôté toute trace de fièvre et a chassé mon mal, comme eût fait une de ces célestes essences, qui, de leur seul toucher, rendent la santé. Et vous y ajoutâtes vos chères et douces paroles, pleines d'amour, de joie et de réconfort. J'en garderai à jamais la mémoire. »

Cependant si secrètes qu'il eût cru les tenir, les amours de Bembo avaient fait du bruit. Les amis du poète en étaient préoccupés. On en causait à la petite cour d'Urbin, où l'on s'intéressait d'autant plus à lui que les femmes y dominaient. Le Duc était tourmenté de la goutte : c'étaient la Duchesse Elisabeth, née Gonzague, et sa belle-sœur, Emilia Pia, issue de la maison de Carpi, et veuve du comte de Montefeltre, qui dirigeaient ces fameux salons littéraires que le comte Balthazar Castiglione a immortalisés dans son livre du *Courtisan*. Y amener Bembo était une jolie conquête, lui ôter du cœur sa passion représentait une intrigue délicieuse bien propre à tenter des femmes d'esprit, dont l'âme était inemployée, sauf à dissertar subtilement des problèmes sentimentaux. La Comtesse Emilia Pia s'en chargea. Les bonnes raisons ne lui manquaient pas, car elle savait que le poète courait de vrais dangers à Ferrare. Elle connaissait trop le ca-

ractère sournois de son cousin Alphonse, le mari de Lucrèce, pour douter que le jour où il croirait avoir des motifs d'être jaloux, il hésiterait à tuer.

C'était une femme charmante que Madonna Emilia, comme on l'appelait. Vive, intelligente et tendre, elle portait toutes ses qualités dans ses yeux, et s'entendait merveilleusement à inspirer aux hommes ce genre d'affection qu'ils se défendent d'appeler amour et qui est tout de même un peu plus que l'amitié. Un léger embonpoint, dont elle plaisantait la première, lui servait d'excuse, pour se prétendre moins aimable et pour arrêter d'un sourire, au fond mélancolique, des aveux que sans doute elle n'eût pas été fâchée d'ouïr.

— « Je sais, écrivait-elle à Bembo, que vous n'appréciez pas beaucoup les grosses dames, surtout quand elles ne sont pas très grandes », ce à quoi le poète répondit qu'il n'avait cessé d'honorer les personnes d'esprit élevé et ingénieux comme le sien, et continuant sur le même ton, à propos des allusions malignes qu'elle avait glissées dans sa lettre, il ajoutait :

« Pour ce qui est de la nouvelle entreprise dans laquelle je me serais jeté et qui m'occuperait l'âme, au point que tout le reste me serait devenu indifférent, je vous serais obligé de vous en expliquer plus clairement, si vous voulez que je continue avec vous cette douce dispute. Comme je n'ai pas assez d'imagination pour deviner de quoi il s'agit, je prends le parti de me taire. Je ne répondrai pas davantage à l'en-

droit de votre lettre, que vous dites de nature à m'avoir un peu troublé, car je pense que vous avez voulu seulement plaisanter. »

Il alla cependant, sur l'invitation qu'elle lui en avait faite, passer quelques jours chez elle. En revint-il avec des préoccupations, c'est probable, quoique aucune ne fût encore assez forte pour le disposer à renoncer à son amour. Mais bientôt lui arrivèrent de mauvaises nouvelles de son jeune frère Charles, qu'il affectionnait tendrement, et qui était tombé très malade.

Il monta au palais, pour faire ses adieux à Lucrèce. Un pressentiment l'avertit ce jour-là que quelque chose était changé et qu'il ne la reverrait peut-être plus. Leur entretien eut ce ton de douceur triste, où tournent de telles causeries, quand c'est le cœur ouvert d'une fraîche blessure qu'on se parle. Au moment de partir, apercevant un volume de la Bible, il le prit et l'ouvrit pour y chercher comme c'était dans les anciens temps la coutume, des présages sur leur mutuel avenir et ses yeux tombèrent sur ce verset mélancolique :

« Il s'est endormi avec ses pères et ils l'ont enseveli dans la cité de David. » De qui s'agissait-il ? De son frère ou de leur amour ? De l'un et de l'autre. De Venise, Bembo écrivit à Lucrèce :

« Mon pauvre bonheur déjà si traversé vient de se changer en ombre noire : mes présages et les vôtres se sont trop réalisés. Messer Carlo, mon seul et aimé frère, s'en est allé au ciel avec la plus grande part de mon cœur, et quand je

suis arrivé ici, je l'ai trouvé non seulement mort mais enterré, ainsi que me l'avait annoncé ce verset de la Bible. Rien ne pouvait me frapper plus mortellement. Il prenait dans ma vie mes peines pour les faire plus légères, et mes joies, il me les rendait plus suaves et toutes parfumées de la fleur de sa jeunesse. Je ne m'en irai pas d'ici, de quelques jours au moins, pour ne pas laisser tout à fait abandonné mon vieux et désolé père. Je ne vous dirai donc rien de mon retour, sinon que j'ignore quand il aura lieu. »

Il ne revint pas, quoique, longtemps encore dans toutes ses lettres, il annonçât son retour. Probablement, son départ avait fait sortir des paroles redoutables et brusquement éclairé les périls qu'il eût courus, en reparaissant dans une ville où ses imprudences avaient été publiques. Des années s'écoulèrent ; ce qu'il y avait de trop ardent dans leur passion se consuma dans l'absence. Lucrece devint mère plusieurs fois et Bembo dut l'en complimenter. Peu à peu s'éteignirent, dans leur correspondance, les mots trop enflammés et, sans qu'ils s'en doutassent presque, le juvénile amour se métamorphosa en une sincère et très pure amitié.

Bembo écouta les conseils de Madonna Emilia et se retira à Urbin. Du reste, il vieillissait, il fallait qu'il songeât à son avenir. C'est alors qu'il forma le projet d'entrer dans l'Eglise. Chacun là-bas s'employa pour lui faire obtenir des bénéfices.

Tout de même, les souvenirs de Ferrare et de l'amour dont il s'était exilé revinrent le visiter

quelquefois. Certain soir, en tisonnant dans son cœur, il y ralluma pour quelques heures avec attendrissement le gentil visage d'une bonne fille, qu'il avait aimée un peu, trompée un peu, qu'il n'était pas très sûr de n'avoir pas aimée en croyant la tromper et il se mit à écrire à Angèle Borgia :

« Eh bien ! Madame A, vous souvient-il de moi jamais ? Je veux croire que oui, malgré toutes les apparences, parce que cette croyance allège un peu la mélancolie que je ressens de ne pouvoir plus être avec vous. J'ai assez rarement de vos nouvelles, ce qui me fait supposer que votre mal d'estomac vous occupe plus souvent qu'il ne faudrait. O mal fastidieux et cruel, comment a-t-il le cœur de tenir au lit une si belle, si délicate, si gentille dame que Madame A ? Tu devrais avoir honte, injuste et vilain mal que tu es. Laisse-la donc et ne la tourmente plus. Elle est mienne, car je l'aime et l'honore plus que mon existence. Il n'est pas convenable que tu touches à ce qui m'appartient. Tu as tant d'autres dames à occuper, au lieu de venir poser ta désagréable et vilaine main sur celle que je chéris uniquement. S'il te faut ennuyer l'un de nous deux, que ce soit moi. »

D'Urbin, Pierre Bembo passa à Rome, où il remplit plusieurs années les fonctions de secrétaire de Léon X. Lucrèce lui recommanda là-bas diverses affaires, où il mit tout son zèle et toute son application. La dernière lettre qu'il lui écrivit est datée de Bologne, du 13 octobre 1517. Elle est ainsi conçue : « Etant venu jusqu'ici

et ne disposant pas de loisirs assez longs pour pousser plus loin, j'ai tenu au moins avec ces quelques lignes à offrir mes respects à votre Seigneurie et à lui rappeler que je suis toujours pour elle ce bon serviteur que j'ai le devoir d'être, que je n'ai jamais cessé d'être, que ni longueur de temps, ni changements de fortune ne modifieront jamais, et qui ne désespère pas de voir revenir des jours plus heureux, où il lui sera loisible de la visiter et de la servir encore. »

II

Bembo parti, Hercule Strozzi brigua très probablement sa succession.

Paul Jove prétend qu'il était boîteux et d'un visage sans grâces, ce qui ne l'empêcha pas, ajoute-t-il, d'avoir beaucoup de succès près des femmes.

Peut-être étaient-elles attirées vers lui par quelque une de ces marques, dont le destin désigne à l'avance ceux qui doivent être sa proie.

Quoi qu'il en soit, et même en rejetant avec la plupart des historiens le témoignage de Jove sur sa laideur, ce qui frappe, en examinant ses œuvres et son existence, c'est je ne sais quoi d'incohérent dans son caractère. A des gaietés trop franches et quasi malades succèdent de mornes rêves. Il est plus inquiet que tendre ; il a des sentiments compliqués, il entre un peu de pose dans ses amours ; il ne sait bien ni ce qu'il aime, ni ce qu'il veut, mais il veut ner-

veusement : il laisse échapper la bonne occasion, faute de se décider et saisit la mauvaise pour se rattraper. C'est un drôle d'être, que le malheur réclame ; au demeurant, bien élevé, plein de noblesse et de talent.

Dans une juvénile épître à Bembo, il confesse qu'il regrette le temps où les hommes allaient chercher les femmes sous les buissons et où il aurait été impoli pour eux de ne pas tout entreprendre : « Heureux, s'écrie-t-il, ceux à qui il fut donné de naître en ce temps-là, et de jouir de tant de commodités. Et maudit des dieux soit le premier qui s'avisa de séparer un champ d'un autre champ et décida qu'à l'avenir chacun coucherait dans son lit ! On ne connaissait alors ni mari ni femme ; chacun convolait à sa guise ; le gazon fournissait le lit, l'arbre donnait l'ombre et l'on s'endormait au murmure de l'eau courante. »

Ailleurs il écrit : « Est-ce Napé que j'aime le mieux ? Ne serait-ce pas Néère ? Napé m'est chère, mais Néère aussi. Je les affectionne également et leur tendresse pour moi est égale. Tantôt je vis tout en l'une et tantôt tout en l'autre. Je vis en l'une et en l'autre à la fois, mon amour les confond, il n'y en a plus qu'une et c'est la même. Embrasse-moi, Néère ; Napé, m'embrassera aussi et ce que tu me donneras, Napé, la belle Néère me le donnera aussi. »

Je crois qu'il s'est peint fort exactement dans ce petit poème et qu'il aima toujours deux femmes à la fois. Aussi devait-il être dupe et victime à la fin de son âme ambiguë.

Il s'en doutait un peu. Ceux qui doivent mourir de mort tragique en sont avertis par leur propre cœur mystérieux, dont les mouvements leur échappent. Ils marchent dans l'obscurité que leurs actes sans règle engendrent.

Hercule Strozzi était persuadé qu'il mourrait jeune. « Je disparaîtrai bientôt et ne laisserai pas à mon tombeau un nom bien sonore... Je quitterai la coupole du ciel et serai transporté, ombre heureuse, aux Bois Elyséens. Là un printemps perpétuel développe des herbes parfumées ; là les chênes rudes portent le doux miel ; par les joyeux gazons susurrent et bondissent les sources ; une brise câline ventile les cheveux des arbres. Des multitudes d'oiseaux gazouillent dans les ombrages : Linus couronné de laurier conduit avec Orphée les danses ; Sapho y mène ses compagnes : à travers leurs essaims erre le léger Amour. Furtivement se glisse Cythérée qui montre les cachettes. C'est là-bas que tu me retrouveras quand Lachesis aura fini de tisser mes années ; alors tous les deux, abrités du malheur, nous nous remémorerons ensemble nos secrètes amours ! »

Strozzi fit certainement la cour à Lucrèce, à qui il a dédié, pour qui il a composé officiellement plus du tiers de ses poésies, sans compter peut-être quelques-unes, dont il a dissimulé la destinataire. Et ce ne fut pas chez lui basse cour-tisannerie : Strozzi était riche et considérable, à Ferrare, où il occupait les plus hautes magistratures. Sa qualité de président des douze sages lui donnait des pouvoirs qui correspondraient

chez nous à ceux d'un maire ou d'un préfet de police et, comme tel, il avait édicté et mis en vigueur des règlements sanitaires qui avaient sauvé la ville de la peste. Il était sans ambition et ne gardait ses emplois que pour être agréable à son père. Enfin le duc Alphonse ne pouvait voir que d'un mauvais œil tous ces poètes mondains qui soupiraient en latin après sa femme. Il en avait supporté un. C'était bien suffisant. Maintenant qu'il était débarrassé de Bembo, il lui aurait fort déplu que la même histoire recommençât avec Strozzi.

Tout occupé pour sa part de travaux de mécanique et d'inventions pour perfectionner son artillerie, qui était alors la première du monde, très absorbé aussi par la politique, Alphonse n'avait guère la tête aux plaisirs de la littérature ou de la conversation. Volontiers il s'en fût passé s'il avait osé, mais c'était une tradition de sa maison et il eût rougi de paraître n'y rien entendre. Et quoiqu'il n'y eût aucun goût, il savait tout de même, par l'habitude que donne une éducation princière, distinguer les gens de mérite. Il savait régner.

C'est ainsi qu'il montra toujours de l'estime à l'Arioste : celui-là au moins, quoique de bonne famille, observait la différence des rangs, aimait prudemment des femmes de son monde et ne venait pas papillonner, à l'étourdie, autour de la duchesse ou des autres grandes dames, tandis que ce malheureux Strozzi ne manquait pas une occasion de se jeter sottement au travers de toutes les inclinations de son maître.

Non seulement il trouvait le moyen de l'irriter par ses assiduités déplacées près de Lucrece, qui l'écoutait et semblait se complaire en sa société, mais encore il était devenu l'amant d'une belle et spirituelle personne, sur laquelle, lui, Alphonse, avait jeté les yeux, Barbara Torelli, veuve d'Hercule Bentivoglio.

Strozzi avait même une fille de sa maîtresse, lorsqu'il décida de l'épouser. Ce mariage acheva de provoquer la rage du Duc. Celui-ci ne dit rien ; sa dignité l'empêchait de parler, mais treize jours après, on retrouva, un matin, en face de l'église Saint-François, à cent pas de son hôtel, le cadavre du poète, troué de vingt-deux blessures, le visage horriblement mutilé, et ses cheveux qu'il portait longs, arrachés et répandus sur le sol boueux de sang.

Et dans cette Ferrare, où la justice était si exacte et la police si perspicace, à l'ordinaire, on ne retrouva jamais les mystérieux meurtriers.

Personne n'y fut trompé. Les hommes se turent. Seules les courageuses femmes dont il avait été aimé se levèrent, et sous les yeux mêmes du tyran, hautaines et dédaigneuses, conduisirent les funérailles.

Barbara Torelli, ne pouvant nommer l'assassin, fit mieux, dit G. Carducci, elle le montra du doigt au peuple, dans ce sonnet que le grand poète italien contemporain proclame le plus beau sonnet de femme, qui ait jamais été écrit, et dont voici une impuissante traduction :

« Eteinte est la torche d'amour ; le dard, l'arc, le carquois sont brisés et toute sa puis-

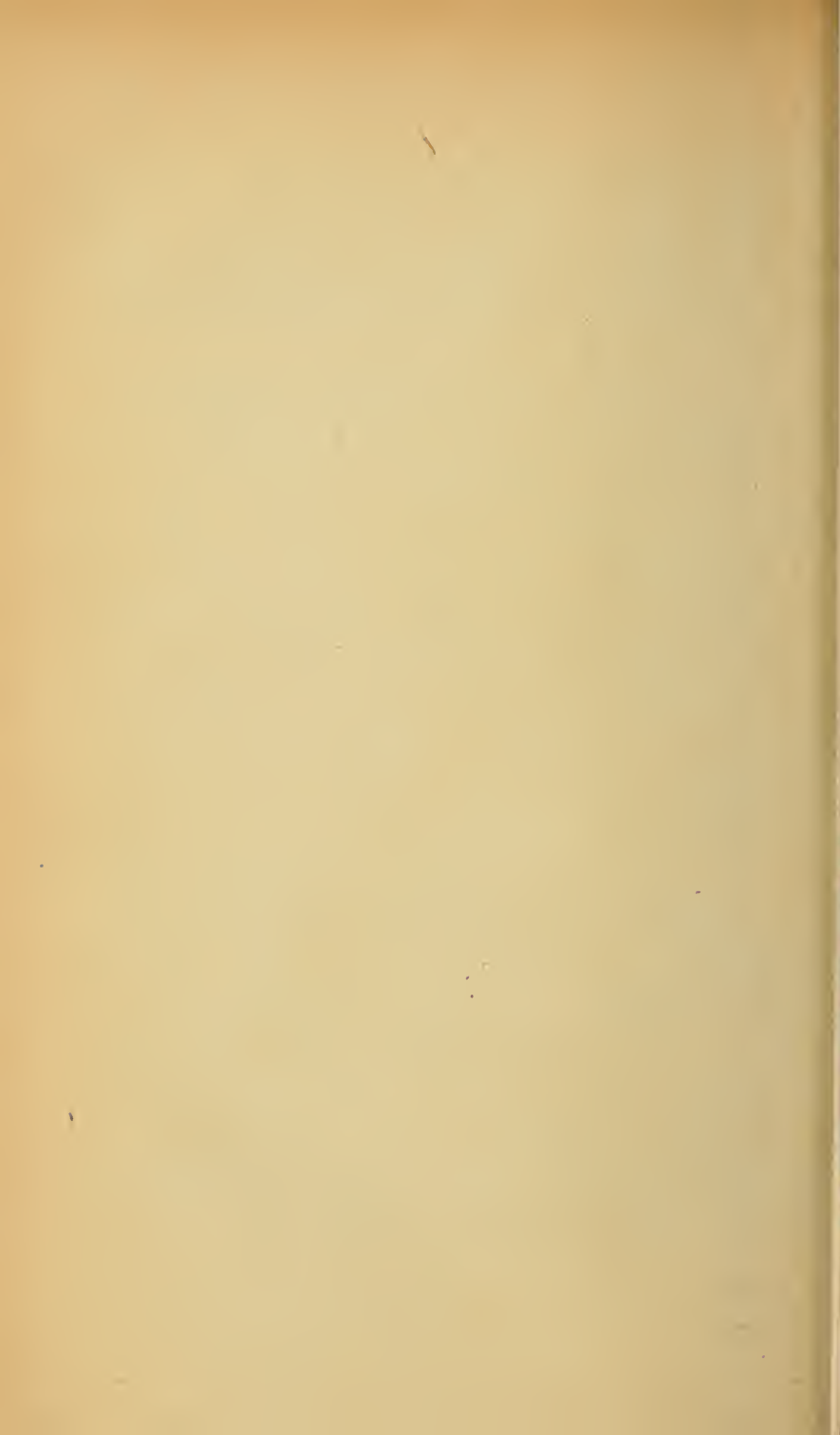
sance. La mort cruelle a renversé l'arbre à l'ombre duquel, tranquille, je dormais.

« Puisque je ne puis entrer avec lui dans l'étroite fosse où le destin l'a conduit, lui, que depuis treize jours à peine Amour avait lié avant la grande blessure.

« Je voudrais au moins avec ma flamme réchauffer sa froide glace, alimenter de ma plainte sa poussière et lui rendre une sorte de vie.

« Je voudrais, intrépide, le montrer ainsi à celui qui a rompu le cher lacet et lui crier : « Voilà, monstre cruel, ce que peut l'amour ! »

A côté de l'amante échevelée, voici la sœur silencieuse : Lucrece Borgia, duchesse de Ferrare, recueillit avec piété les vraies cendres de son ami, celles chaudes encore de son âme, ces poésies où restait le son de sa voix et toutes tremblantes encore des inquiétudes de son esprit et, par une pensée délicate, elle voulut que celles du père, du vieux et volage Tito Vespasiano leur fussent réunies. Elle s'adressa, pour sculpter l'urne idéale et composer le reliquaire, au noble imprimeur de Venise, Alde l'ancien, Alde le romain, comme il s'appelait lui-même. Et le grand et probe ouvrier, qui fut aussi un grand poète, sut trouver dans son cœur d'ami et dans sa mémoire d'épigraphe quelques-uns de ces mots latins si beaux, si désolés et d'un tel prolongement funèbre, qu'ils semblent les seuls à pouvoir être entendus des morts.



VII

LORENZACCIO

C'est surtout à Musset que le nom de Lorenzaccio est chez nous redevable de sa célébrité. Le drame que le poète composa sous ce titre est celui où notre théâtre s'est le plus rapproché de la formule shakespearienne, qui fut la grande préoccupation du Romantisme. Quand à Musset, il n'est pas douteux qu'il songeait, quand il le composa, à devenir le Shakespeare français et véritablement s'il n'atteignit pas à la splendeur *d'Hamlet*, dont on voit bien qu'il eut l'obsession, du moins fit-il une œuvre qui aurait pu être signée de son modèle.

Il en cueillit le sujet dans une de ces chroniques italiennes, que le vieux maître anglais affectionnait, pour leur mouvement et leur netteté, pour ces brefs récits de passions exposés en trois lignes, suggestives comme un scénario.

Musset trouva toute sa pièce au long dans Varchi, avec tous ses personnages, son dévelop-

pement et son dénouement. Il n'eut plus qu'à la revivre et à l'emplir de son âme inquiète.

Ce lui fut facile, car il était un peu le frère de son déconcertant héros.

Jusque dans la poussière des mémoires, à travers la phraséologie poncive et languissante du temps, Lorenzaccio laisse passer son masque fin et tourmenté, qu'on n'oublie plus. Dans toutes les actions qu'il accomplit, on reconnaît un tour de main, qui n'est qu'à lui.

J'avoue que cette âme inépuisable à l'analyse me tentait depuis longtemps. M. Pierre Gauthiez m'a devancé.

Grâce à cet écrivain, si versé dans les choses italiennes, le public possède maintenant toutes les pièces du dossier. J'y recourrai comme à une bonne référence, surtout en ce qui concerne les dernières années de Lorenzaccio, car cette partie surtout m'a paru remarquable.

Pour le reste, — et le reste ne sera guère qu'un essai de psychologie historique, — je m'en rapporterai plutôt à Varchi, à Nardi, à Lorenzaccio lui-même.

*
* *

En 1534, philosophiquement rentra à Florence, ruiné, presque pendu, suivi des imprécations du pape et du peuple de Rome, un grand garçon élégant et bizarre, à qui des débauches sans joie avaient sculpté un visage de huis et peint des yeux de chat, — l'infamie enfin de la

maison de Médicis, comme le lui avait crié, en le chassant, Clément VII, qui en était le bâtard le plus ornamental et le plus honoré.

Laurent de Médicis, Lorenzino, Laurenzinet, Lorenzaccio, homme de barbe rare et de petit rire, personnage ambigu, triste avorton presque sans sexe, qu'on disait avoir servi aux plaisirs de hauts dignitaires, Lorenzaccio, adolescent aimé de la canaille et caressé des grands, venait de faire un coup, qui rappelait la manière d'Alcibiade. Il avait, l'une des nuits d'avant, décapité huit statues de marbre qui faisaient partie de la décoration de l'arc de Constantin. Pour juger de la désolation du peuple, il faut savoir que les huit têtes étaient fausses et qu'on avait eu grand'peine à les appareiller, trente ans auparavant. Elles commençaient à passer pour authentiques, lorsque ce mauvais sujet avait tout remis en question.

Clément VII, furieux, voulait le livrer à la potence.

Avec de l'esprit et de la mauvaise réputation, on se tire de bien des affaires, c'est ce que dut se dire Lorenzaccio, dans le mélancolique examen de conscience où sa fortune présente l'invitait. Il n'avait ni regret ni repentir de son action, simple geste d'ennui et d'insolence, par quoi il pensait avoir débarrassé Rome de sculptures ridicules en même temps qu'il s'évadait lui-même glorieusement de servitude. Car, derrière son visage flétri se cachait une âme républicaine et je ne sais quelle tristesse austère.

En attendant, il alla revoir sa mère, son frère

et ses sœurs, qu'il aimait tendrement, comme on aime les êtres familiers, avec qui l'on a mené jadis petite et douloureuse vie. Peut-être retrouva-t-il aussi le vieux Zeppi, ce domestique fidèle et lettré qui lui avait servi de précepteur et avec Zeppi son enthousiasme enfantin pour les beaux mots latins orgueilleusement sonores et libérateurs. Et, semblables aux figures de la maison, un peu plus mystérieuses seulement et plus sollicitantes, rassemblées par son aïeul Laurent de Médicis, ami et protecteur du peintre, la plupart des têtes rêvées par Botticelli faisaient comme autrefois à ses pensées un troublant et muet cortège. Et dehors fuyaient, par les fenêtres, les ombreuses collines florentines, fins paysages, créés pour servir de fond à la pensée, comme dans les toiles des maîtres italiens, où le visage humain emplît presque tout l'horizon.

Lorenzaccio avait grandi là sous l'influence de souvenirs de famille, tantôt grandioses, tantôt un peu honteux, aussi propres à lui inspirer de la fierté que de la gêne secrète.

Du côté paternel, il avait eu pour aïeul, je l'ai dit, Laurent de Médicis l'Ancien. Ce Laurent, ami de Savonarole, avait été assez populaire, parce que, beau, éloquent, lettré et de manières libérales. Il avait profité de sa grande situation pour passer au parti français. Visage séduisant, cœur peu sûr, presque traître, il avait amassé fortune, dans les années calamiteuses, mais avec une certaine décence et toujours avec affabilité.

Quant à son fils Pierre-François, le père de Lorenzaccio, ce fut, si nous en croyons M. Gauthiez, un pur imbécile, bassement roublard et qui, incapable d'administrer son propre bien, n'aurait songé qu'à grappiller sur celui de son cousin germain, le pauvre condottiere, Jean des Bandes Noires. Il eut cependant la bonne fortune d'épouser une femme charmante et vraiment supérieure en Marie Soderini, la petite-fille de l'ancien gonfalonnier de Florence.

On avait toujours un peu penché vers les idées républicaines, chez ces Médicis-là, ainsi qu'on pouvait s'y attendre de la part de cadets jaloux et de parents pauvres du Magnifique. On avait même un peu boudé, conspiré, trahi.

Du côté Soderini, il y avait aussi quelques histoires. Mais la tradition républicaine dominait et la noble figure de Marie, mère de Lorenzaccio, effaçait les taches et restaurait tout le passé superbe.

Enfant, Lorenzaccio habita de beaux châteaux, où l'on faisait maigre chère. Il eut des jouets splendides et des vêtements dont il était fort humilié. Toujours son cœur resta en contrainte.

Il était alors un petit être pâle et fin, de ceux que l'on croit frêles et qu'on appellerait volontiers des souffreteux, parce que le cerveau les dévore et que seuls se développent en eux les organes profonds de la vie.

Cependant le cousin, cardinal de Médicis, était devenu pape, sous le nom de Clément VII, coup de fortune pour toute la famille, que le malheur avait réconciliée. Clément VII était

bâtard. Il n'en avait que plus à cœur de montrer qu'il était un vrai Médicis. Pour commencer, il installa dans Florence à la tête du gouvernement, un adolescent trouvé dans les cuisines et qui passait pour être son fils, Alexandre et il lui adjoignit le jeune Hippolyte, né Nemours, qu'il fit cardinal. Cela n'alla pas tout seul. Les Florentins mirent ses protégés dehors, lors du sac de Rome par le connétable de Bourbon. Clément VII traita alors avec Charles-Quint pour les faire rétablir.

En même temps, il s'était fait envoyer à Rome le petit Laurent, Lorenzaccio, qui avait perdu son père en 1525, perte peu regrettable, bon débarras. Le pape se montra envers cet enfant, affectueux et paternel, ce que la malignité interpréta odieusement. Ainsi défloré de réputation et quelque peu gangrené de vices, Laurent eut la malchance de passer pour le mignon du pape.

Le chagrin qu'il en conçut le poussa à des idées extrêmes, et comme il était grand lecteur et fortement pensif, il ne faut point douter qu'il tira de ses lectures le modèle de l'action étonnante qu'il rêvait. Lui-même nous avoue qu'il avait songé alors à tuer le pape. Après réflexion, il se décida pour la décapitation des statues.

Et maintenant, il pouvait s'apercevoir qu'à Florence son geste n'avait guère été compris et que l'opinion le rangeait parmi les impulsifs dangereux. J'emploie à dessein ces termes tout modernes car Lorenzaccio offre plus d'une ressemblance avec celle de nos jeunes libertaires intellectuels.

Il rôda par là quelque temps, cherchant une proie à son ennui, fréquentant les ateliers de peintres et de sculpteurs, celui de Michel-Ange peut-être. Il était bon connaisseur et collectionneur avisé.

Pourtant de sa vie à Rome il lui restait des besoins qu'il ne s'avouait pas, des habitudes de bruit et d'émotions brutales. Peut-être eût-il eu du goût pour les agitations politiques, mais, sauf dans le monde des sbires et des spadassins, il était naturellement impopulaire. En outre, la police était rudement faite à Florence, sous le principat d'Alexandre.

Alors que faire? Crapule pour crapule, autant valait s'attacher à Alexandre. Celui-ci, mépris d'Orientale et de Florentin, découplé comme un athlète, court et camus d'intelligence, quoique avec des roueries d'Asiatique, tirait une sorte de cruel dandysme de sa lourdeur même. Du reste il était secondé dans son administration par le meilleur praticien de la politique de ce temps, le fameux Guichardin.

Alexandre prit un goût très vif à la société de Lorenzaccio et presque tout de suite en fit son favori. Il se méfiait bien un peu de lui, le sentant fourbe, mais Laurent avait des complaisances si basses et si dégradantes, qu'elles le persuadèrent de sa lâcheté. A faire le vil métier d'entremetteur et de pourvoyeur des plaisirs du maître qu'il s'était donné, Lorenzaccio trouvait pour son esprit une sombre excitation et des sources d'atroce ironie.

Ensemble ils assaillaient des couvents, pous-

saient le bon plaisir jusqu'au sacrilège et à la démente.

Il ne manquait plus à Laurent, pour paraître un complet scélérat, que de faire le délateur. Soit coquetterie d'un affreux esprit, soit nécessité, il alla jusque-là. Il vint dénoncer à Alexandre toute une conjuration à laquelle il avait pris part.

Qu'avait-il voulu ? Prévenir une autre dénonciation ? Gagner définitivement la confiance d'Alexandre ? Se réserver à lui seul la gloire de son attentat ? car il avait déjà formé le projet d'être le Brutus de sa patrie, comme il avait tâché d'en être l'Alcibiade, trois ans plus tôt.

L'imitation de l'antiquité fut le dogme du xvi^e siècle. Pour s'en rendre compte, il n'y a qu'à voir le nombre de traités qu'on écrivit sur ce sujet. Mais si la formule était propre à enfanter des chefs-d'œuvre, pourquoi n'eût-elle pas été bonne aussi pour parfaire de belles actions ? Elle leur assurait au moins ces lignes d'élégance nécessaire pour persuader un artiste comme Lorenzaccio, qui ne pouvait vouloir que d'un crime bien littéraire.

Quoi qu'il en fût, après sa délation, Lorenzaccio fut isolé dans l'horreur et l'effroi qu'il inspirait.

A partir de ce jour, il ne pouvait plus reculer. A moins de s'ensevelir lui-même dans son infamie, il ne lui restait plus d'évasion possible que par le meurtre. Alexandre se plaisait à lui faire mille avanies et voilà qu'il demandait que Laurent lui livrât sa jeune tante, Catherine

Ginori, et sa sœur, Landomine de Médicis.

Le drame allait de lui-même à son dénouement. Lorenzaccio se préparait. Il commença par dérober la cotte de mailles ou chemise d'acier que portait Alexandre et l'alla jeter dans un puits.

Alexandre soupçonna le voleur mais dédaigna de l'inquiéter. Tout du reste réussissait au tyran de Florence, pris d'un insolent vertige. Après avoir eu quelques inquiétudes à la mort de Clément VII, surtout quand il vit arriver à la papauté Farnèse, l'ennemi personnel de sa maison, il se sentait de nouveau remis en selle. Charles-Quint, dont il épousait une fille bâtarde, Marguerite d'Autriche, l'avait fait duc et prince de l'Empire.

Ce fut justement à l'occasion des fêtes du mariage que Lorenzaccio composa et fit jouer sa jolie comédie de l'*Aridosio*, l'une des œuvres classiques du vieux théâtre italien. Notre Larivey en a donné une traduction célèbre et plutôt fâcheusement altérée, sous le titre : *les Esprits* et Molière s'en est inspiré pour écrire l'*Avare*. C'est au fond la vieille *Marmite* de Plature, arrangée à l'italienne, par un esprit jeune et charmant.

Et cependant, s'il était une chose que Lorenzaccio voulait qui fût bien entendue, c'est qu'il tenait à rester, en littérature, un simple amateur. Il avait peur, sans doute, en développant trop ses qualités d'écrivain, qu'elles le disqualifiaient pour son action, qu'il rêvait pure et sans alliage.

Et il s'en expliquait de façon assez hautaine, dans un prologue aux sous-entendus menaçants : « Ne vous inquiétez pas de connaître l'auteur, y disait-il. Il est de ceux qu'on ne saurait voir sans les prendre en aversion, et si vous saviez qui il est, son nom seul vous gâterait votre plaisir. Ne le louez pas, vous l'inciteriez à recommencer ; blâmez-le plutôt, il vous saura gré de lui avoir épargné de la fatigue.

« Il a la cervelle faite de telle sorte qu'il estime avoir mieux à faire que de quêter vos approbations. Et après cette comédie, il se réserve de vous en *montrer bientôt une autre, plus belle, de sa façon.* »

De concert avec l'architecte Aristote de San Gallo, il se chargea lui-même de construire la scène et les décors. Il avait combiné, sous prétexte de plus d'élégance, un plan tel que le duc et sa suite pussent y trouver la mort, sous l'écroulement de quelques échafaudages. L'architecte s'en aperçut et trouva moyen de corriger adroitement quelques détails, qui assurèrent de la solidité à son ouvrage.

Déçu de ce côté, Lorenzaccio dut chercher autre chose. Grâce à ses habitudes de débauche, il connaissait pas mal de ces gens de sac et de corde, qu'on rencontre surtout dans les mauvais lieux, et qui sont presque indispensables à qui se veut mal conduire. Toutes les dépravations l'amusaient et il n'avait pas à feindre avec ces drôles. Il tâchait aussi, par système, de se créer des obligés, des clients, des amis dans leur monde. C'est ainsi qu'il avait arraché à

la potence un certain Scoroncocolo, avec lequel il s'était lié, que cette camaraderie princière flattait et qui lui était dévoué jusqu'à la mort.

« Scoroncocolo, lui dit-il un jour, j'ai du chagrin. Quelqu'un m'a fait affront.

— Nommez-le moi seulement, répondit le sbire. On s'arrangera pour que sa figure ne vous donne plus d'ennui.

— Il s'agit d'un favori du Duc !

— Eh ! quand il s'agirait du duc ou du Christ en personne !...

Lorenzaccio prit son homme au mot. Il fut décidé qu'on répéterait tous les soirs, afin d'habituer les voisins au bruit. Les deux compères s'enfermaient dans une chambre et se battaient pour la feinte, en poussant de grands cris et en roulant les meubles.

Tout étant disposé ainsi, Laurent prépara son guet-apens, mais sans révéler à Scoroncocolo le nom de la victime.

Le jour des Rois 1537, après un joyeux souper, il alla parler au Duc, à l'oreille. « C'est fait, dit-il. J'ai décidé ma sœur à passer la nuit chez moi. Venez seul et je vous la livre. »

Les voilà partis. Le Duc licencia son monde sur la place et suit Laurent. Il y a un bon feu dans la chambre, un bon lit. Lorenzaccio le couche, ferme les courtines, prend l'épée et la dague, les entortille dans les courroies du ceinturon et sort, annonçant qu'il va chercher la dame.

Il revient, au bout d'un instant, avec Scoroncocolo, poste un autre bandit à la porte, ferme

à clef et marche vers le lit. Là, il ouvre le rideau, et en même temps qu'il demande au duc : « Dormez-vous, Monseigneur », il lui enfonce un coup d'épée dans les reins. Le duc saute dans la ruelle, en se roulant sur les matelas, mais reste empêtré dans les rideaux. — « Pour l'amour de Dieu, donne-moi la vie, Laurent, gémit-il. — N'ayez crainte, Seigneur », répond Lorenzaccio qui, pour le bâillonner, lui enfonce deux doigts dans la bouche. Ils sont maintenant l'un sur l'autre enlacés, Scoroncocolo ne sait où frapper, de peur d'atteindre son complice. Cependant Alexandre se dégage et saisit un escabeau pour se protéger. Scoroncocolo lui fend la figure, le duc tombe, et Laurent, tirant de sa poche son petit couteau, lui ouvre le cou. C'est fini.

On ramasse le cadavre et on le pose sur le lit.

Laurent va alors à la fenêtre pour respirer un peu d'air frais de la nuit. Son pouce a été profondément entamé par les dents du duc ; le sang coule, mais le meurtrier s'en aperçoit à peine.

— « Et si nous faisons appeler maintenant les ministres ? dit-il. Pendant qu'on y est, il n'en coûterait pas plus de les expédier à leur tour. »

Mais Scoroncocolo en avait assez et ne songeait qu'à fuir. Tous deux quittèrent donc le palais. Il s'agissait de trouver de l'argent. Laurent courut réveiller le fidèle Zeppi, qui vida sa bourse, de là il gagna la porte de Florence, qu'il réussit à se faire ouvrir, en inventant une

histoire de maladie de son frère, puis il s'élança à cheval, avec ses complices, dans la campagne. A huit heures, ils atteignirent Bologne, où se trouvait Silvestre Aldobrandini, un des chefs des bannis. Laurent lui conta tout, mais sa figure et son récit parurent suspects au bonhomme qui jugea prudent de ne pas bouger.

Désolé de cette stupeur et de cette inertie, Laurent reprit le galop vers Venise, où il arriva le 9 janvier, chez les Strozzi. C'était déjà trop tard. Florence avait un nouveau duc : Cosme, le fils de Jean des Bandes-Noires. Les politiques, Guichardin, Cibo, Vettori avaient arrangé cela, sans perdre de temps, en gens décidés qu'ils étaient, au milieu d'une ville perdue de surprise. En même temps, la tête du meurtrier était mise à prix. Et tout de suite allait commencer pour Lorenzaccio cette effrayante existence du proscrit que suit pas à pas, sur toutes les routes du monde, une mystérieuse escorte d'assassins. Il les sentira près de lui, sur les places, dans les rues des villes et jusque dans les maisons où il dormira et il ne les connaîtra pas. L'assassin, ce sera peut-être cet homme obligeant près de qui l'on se renseigne, ce sera le passant qui vous frôle et vous heurte, quand il y a foule, ce pourra être aussi tel ami de rencontre.

En sortant de chez les Strozzi, qu'il trouva moussé, Lorenzaccio se rendit à la Mirandole, pour essayer de rassembler des troupes contre Cosme. Et pendant qu'il se démène, ceux en

qui il avait droit d'espérer négocient. Chacun cherche à faire sa paix avec le nouveau pouvoir. La liberté, la République, des mots ! Tout se passe en conversations. On lui donne, à lui, du Brutus, plus qu'il n'en veut. Et le soir où il arrive dans une ville, on le prie de vouloir bien s'en aller un peu plus loin.

Il passe au service de la France, qui l'envoie chez le Grand-Turc, à Constantinople, négocier avec Soliman une action commune contre Charles-Quint. Sur le vaisseau qui l'emmène, il compose des vers, où souffle, grande comme le vent sur la mer, toute sa mélancolie d'exilé. A son retour, il se glisse dans Bologne, pour embrasser sa mère et ses sœurs. On n'a pas besoin de lui apprendre qu'il n'y a plus d'espoir ; il le voit, à la ruine de ceux qu'il aime.

Le voilà parti pour Lyon, où il trouve la cour de François I^{er}, avec laquelle il pérégrine ; il va à Moulins, puis à Paris, puis à Saintes, où il a un oncle, évêque. Ah ! les douloureuses lettres qui partent, à la recherche de ses nouvelles et qu'écrit sa pauvre mère aux exilés qui auraient pu le voir : « Pour nous, dit-elle, nous sommes tous dispersés, en proie aux angoisses. »

Lui, caché dans un collège de Paris, composait pendant ce temps la fière apologie, que le poète Léopardi aimait tant et dont je citerai les dernières lignes empruntées à la traduction de M. Pierre Gauthiez.

« Tenez pour certain que, s'il m'eût été possible de donner à tous les citoyens de Flo-

rence les sentiments envers la patrie qui devraient être les leurs, tout de même que je n'hésitai point, afin d'ôter le tyran, ce qui était le moyen pour arriver à mon but, — à mettre ma vie en danger manifeste et à laisser dans l'abandon ma mère et mes frères et sœurs, et ce qui m'était le plus cher, et à plonger toute ma maison dans cette ruine où elle se trouve à présent, ainsi, pour le même but, je ne me serais point épargné à verser mon sang propre et celui des miens ensemble, étant certain que ni eux ni moi n'aurions pu finir notre vie plus glorieusement qu'au service de la patrie. »

Ces lignes, où respire la plus noble tristesse, montrent bien que Laurent s'était séparé enfin du mauvais compagnon qu'il avait été jadis pour lui-même et qu'il n'était plus le Lorenzaccio poseur et artificiel qu'on avait connu et haï. Il n'avait plus besoin de se contrefaire maintenant, pour être un grand isolé parmi les hommes. Son acte suffisait pour lui marquer le front d'une effrayante énigme. La simplicité convenait à son nouvel état et j'imagine que lorsqu'il se montrait dans les réunions de cour, c'était avec des manières discrètes et effacées. Voyez-vous l'effet produit sur ces gens de lettres ou ces artistes, qu'il aimait à fréquenter, lorsque tout à coup on leur disait : « Savez-vous le nom de l'homme d'esprit avec qui vous venez de vous entretenir ; c'est le fameux Laurent de Médicis, qui a tué de sa main le duc de Florence. »

Son oncle mort, il regagna Venise en 1545.

Depuis huit ans qu'il errait, il s'était fait au danger. Plusieurs fois déjà, il n'avait échappé que par miracle au poignard. Dans son fatalisme las, il lui était même arrivé d'accorder la vie à ses assassins.

A Venise, il habitait le palais Trevisani, d'où sa gondole silencieuse l'emmenait tantôt chez monsignor della Casa, légat du pape et tantôt vers le palais d'Hélène Barozzi, car, fatigué de ses anciens rêves inutiles, il n'avait plus de soins que pour l'amitié et pour l'amour. Tous les jours, cependant, on mettait la main au collet de quelque gaillard, à la solde du duc Cosme.

L'existence n'étant plus tenable, son beau-frère, Pierre Strozzi, qui avait épousé Landomine, fit ses paquets pour retourner en France. Mais Lorenzaccio, amoureux, n'eut pas le courage de le suivre. C'est si peu intéressant de réduire toutes ses préoccupations uniquement à vivre !

A partir de ce moment, il ne se défend presque plus. Il change de domicile et vient habiter l'endroit le plus dangereux de la ville pour être à côté d'Hélène. Ses ennemis le cernent chaque jour davantage.

Enfin, le 26 février 1548, comme il se rendait à la messe, à l'église de Saint-Paul, accompagné d'Alexandre Soderini, deux sicaires les assaillirent traîtreusement ; l'un d'eux fendit le crâne à Laurent, tandis que l'autre se débarrassait de Soderini.

On rapporta à son palais Lorenzaccio, qui

respirait encore, mais ne parlait plus et on le remit entre les bras de sa mère : « Elle se mit à le prier de pardonner, car Dieu aussi avait pardonné. »

Ainsi cessa de battre, à 34 ans, ce cœur orageux.



VIII

CHRISTOPHE DE LONGUEIL ET RÉGINALD POLE

Au printemps de 1520, la paisible ville universitaire de Padoue vit entrer dans ses murs, par la porte de Venise, un cavalier, coiffé d'un feutre rouge et accoutré d'un vêtement qui rappelait le costume ordinaire des lansquenets. Un petit jeune homme allemand suivait avec des mulets, chargé de livres. Le cavalier pouvait avoir de 30 à 35 ans, mais rauque, sec, mince, avec un long nez arqué par le bout duquel semblait le mener une invisible chimère, il dardait sur les passants des yeux clairs qu'une peur cachée rendait farouches et il tenait haute et militairement sa tête au modelé précis et comme tachée déjà de vert-de-gris. Ses nerfs secoués, l'année précédente, d'une commotion trop forte, remuaient encore d'un léger délire, dont il avait conscience et qu'il s'efforçait de dissimuler.

Cet homme n'était autre que Christophe de Longueil, le *Cicéronien*, celui que la cabale romaine avait entrepris d'opposer à Erasme et

qu'une autre cabale avait mis non moins bruyamment par terre.

Il arrivait d'un long voyage à travers la France, les Flandres et la Grande-Bretagne, au cours duquel toutes les trompettes de la Renommée avaient sonné devant lui.

« Je ne sais pas comment cela se fait, disait-il naïvement, je suis pourtant par nature un simple et un silencieux, et je ne puis bouger que je ne déchaîne du bruit. »

En attendant, il allait se trouver, à Padoue, dans la situation très fautive de quelqu'un qui est célèbre et qui est presque sans ressources, réduit à compter sur le dévouement d'amis déjà las et désillusionnés, portés à lui en vouloir, malgré eux, de mésaventures dont ils avaient été éclaboussés. Il était de ceux à qui on a envie de dire : « Ces choses-là n'arrivent qu'à vous. »

Et c'eût été vrai. Longueil était une personnalité, disproportionnément sonore, mais aussi était-il, à son insu et à l'insu de ses amis, l'homme-type, le représentant intégral, le produit nécessaire de la Renaissance. C'était le cosmopolite-né, c'était un agent par destination du grand mouvement d'idées générales, qui entraînait l'Europe alors vers une vaste république fédérative des intelligences. Dès les premiers jours de sa vie, ces forces et ce courant auxquels tout le livrait sans contre-poids, s'emparèrent de lui et le roulèrent.

Issu d'une vieille famille d'origine normande, de laquelle étaient sortis au siècle précédent, nombre de vaillants soldats, un

cardinal, un recteur de l'Université de Paris, le père de Longueil était archevêque de Malines. Il eut, en 1488, ce bâtard d'une dame dont nous ignorons le nom. Autant dire que Christophe fut, dès le berceau, un être sans situation bien définie et qui grandit, autour de l'Eglise, un peu en enfant de troupe.

Quoique l'archevêque ne fît pas difficulté de l'avouer comme sien, et l'eût même autorisé à porter son nom, il n'en fut pas moins l'enfant qu'on ne laisse pas voir à tout le monde, qu'il faut, dès qu'arrive quelqu'un, cacher précipitamment, qu'on embrasse à la dérobee, à qui on écrit des lettres graves, jamais déridées, à qui tout apprend, en un mot, qu'il est entré dans l'existence, par effraction et bonne fortune.

Lorsqu'il eut 8 ans, on l'envoya au collège, à Paris. Ce fut un petit monstre d'intelligence. On garda à l'école ses cahiers, dont quelques-uns furent même publiés plus tard, tant ils dénotaient, dans l'explication des auteurs difficiles, de pénétration et d'ingéniosité.

Là-dessus, brusquement, il ferma ses livres, planta tout et se mit à suivre nos soldats, qui partaient pour la guerre de Naples.

Comment en revint-il ? Je n'en sais rien. Mais nous le retrouvons quelques mois plus tard en Espagne, attaché au secrétariat de Philippe d'Autriche. Ce prince mort en 1506, Longueil suit en Allemagne sa cour débandée, puis voyant qu'il n'y a plus d'avenir pour lui de ce côté, il songe à étudier le droit, dont on lui dit que cela mène à tout.

Le voilà parti pour la petite université de Poitiers, puis pour celle de Valence, où professe avec éclat Philippe Decio, un Milanais, vaguement proscrit et vaguement excommunié. Là, comme le droit lui laisse des loisirs, Longueil revient à un projet qui le hante depuis le collège : celui de donner une édition correcte et enfin lisible de Pline l'Ancien jusque-là presque impénétrable. Il profite du voisinage du Rhône et de la mer, pour tâcher de retrouver certaines espèces de poissons, de coquillages, de plantes marines ou terrestres, dont parle le naturaliste. Son zèle savant ne connaît pas d'obstacles ; il s'introduit, sans formalités, en pays ennemi, pénètre en Suisse, au plus fort de notre brouille avec nos voisins (1513) et pendant qu'il y herborise, est arrêté comme espion. Un de ses camarades français se sauve, l'autre est tué ; lui est emporté, navré de coups et de blessures, jusqu'à la prison voisine où on le dépose et l'oublie trente jours. Il n'en sortit que par l'intervention de l'archevêque de Sion qui le fit soigner et rapatrier.

Jusque-là tout était très bien. S'il eut persévéré dans cette voie, nous n'aurions qu'à honorer en lui un des plus probes savants de son époque. Malheureusement, les Italiens, et Pierre Bembo en particulier, devaient le perdre, en lui suggérant des ambitions pour lesquelles il n'était pas fait, et qui furent la cause de toutes ses déconvenues ultérieures. Mais, qui le livra aux Italiens, sinon son propre es-

prit de déraciné et son cœur en disponibilité de patrie ?

Songeant, toutefois, que Pline devait avoir emprunté beaucoup de passages à des écrivains plus anciens, il se mit, pour les retrouver, à apprendre le grec tout seul et il y réalisa de tels progrès que, moins d'un an après, il était capable de correspondre en cette langue avec notre Guillaume Budé.

En 1514, il est à Paris, où il se fait une grande réputation d'avocat plaidant et consultant. Même il devient membre du Conseil de l'Ordre, ce qui ne l'empêche pas d'apparaître, deux ans plus tard, à Rome, où on le rencontre, aux portes des monuments, sur le seuil des bibliothèques et des écoles, inconnu, mais agité furieusement de pensées sous son chapeau rouge, et toujours avec son air de reître sans emploi. Parfois, il se mêle aux conversations, interrompt, rectifie, expose, proteste et parle comme un sourd, mais non pas comme un sot. On s'aperçoit qu'il sait tout.

Aussitôt, c'est un engouement. Les grands bourgeois de Rome se le disputent. Mariano Castellani et Jules Tomarozzo le logent tour à tour et l'hébergent. Il fréquente les membres des Académies, en particulier ces deux princes des élégances latines, Bembo et Sadolet, les secrétaires de Léon X, puis le tout jeune poète, Marc Antonio Flaminio et son ami Francesco-Maria Molza, l'amant quelque peu taré de Furnia, la belle Romaine.

Bembo l'aborde de façon charmante et lui

dit : « Vous êtes bien savant, mais vous écrivez bien mal. Ne lisez donc plus que Cicéron. »

Et, docile, Longueil recommence ses études littéraires. Tant de candeur touche Bembo, qui devient son ami.

Du reste, son absence mentale de patrie est cause que rien ne choque en Longueil et n'arrête les sympathies. C'est à la fois son bonheur et sa misère de n'être étranger à personne, de n'être du pays de personne. Aussi ne rencontre-t-il aucune de ces affections fortes et fraternelles, où entre quelque chose de la terre et du sol. On croit trop vite en lui, on le met en avant, on le pousse, tous les bras le portent. Bientôt on s'apercevra qu'on l'a posé trop haut et qu'il faut le redescendre. Alors on se le passera de mains en mains ; les meilleurs n'oseront s'en dire fatigués ; quelques-uns se défilèrent ; d'autres le housculeront un peu et il restera comme un embarras pour ses partisans.

Quand, au bout de trois années, on eut bien débarbouillé Longueil de ce qui pouvait lui rester de tudesque, quand on lui eut refait et repeint l'esprit au goût italien, alors éclata le petit complot. Il s'agissait de démolir Erasme, dont la réputation encombraît le monde, et de lui escamoter son renom de grand Allemand, pour en revêtir un autre du même pays, mais cette fois, garanti et estampillé par Rome. On assemble donc le Sénat qui solennellement, défera au jeune étranger le droit de cité.

« Jacques Buseo, tribun du Transtévère, vint, dit Longueil, me saluer de mon nouveau titre. Je n'y compris rien tout d'abord et restai incrédule. Je ne me rendis qu'en voyant Torquato et nombre de gens qui accouraient me féliciter et m'inviter à aller dire mon discours de remerciements. »

Cela fit un bruit énorme dans le monde des lettres, et Longueil n'eut plus qu'une pensée, retourner en France, en Flandre, en Angleterre, partout où il était connu, pour y jouir de son triomphe. Mais, comme il achevait ses malles, voilà qu'à pleines rues, de tous les côtés, déboucha une multitude furieuse, hurlant des cris de mort, parmi lesquels il démêla qu'il était question de le jeter dans le Tibre, de le brûler vif, de le pendre, de l'empaler. On envahit la maison, on se précipite sur lui, les poignards brillent, les pierres volent, les matraques tournoient. C'est la populace de Rome que des confrères ont soulevée. Tout cela, à propos d'une vieille harangue scolaire, dont il avait peine à se souvenir, mais qu'il avait lue jadis chez les Frères Mineurs, à Poitiers, et dans laquelle il avait fait un éloge des Français et émis des opinions injurieuses, paraît-il, pour l'Italie. Des amis trop zélés l'avaient fait imprimer sous le nom de Christophe de Longueil, parisien. De là, quelque étudiant en avait apporté un exemplaire à Rome. C'est ainsi que certaines paroles, certains écrits cheminent souterrainement, disparaissent de nous et du monde, semblent morts et tout à coup

s'éveillent, sortent de l'ombre et se mettent à marcher contre nous.

Après avoir tenu quelques jours tête à l'orage et rédigé deux plaidoyers pour sa justification, Longueil partit, sur le conseil de ses amis mêmes, afin de laisser aux esprits le temps de se calmer. L'affaire fut portée devant le Sénat où elle ne donna plus lieu qu'à un débat académique, mais pour le cerveau effaré du pauvre savant, c'était dans la Rome des Gracques ou de Marius que le procès allait se dérouler.

Il s'en alla donc par Venise, Gênes, Lyon, les villes flamandes, puis par Londres et Oxford, racontant son histoire qui grandissait à chaque pas. Erasme qu'il vit, en passant, lui fit bon visage, mais à peine Longueil eut-il le dos tourné, que l'ironiste de Rotterdam publia tout le dossier de leurs relations, entre autres une certaine lettre du nouveau citoyen romain à un de leurs amis communs et qui contenait des choses malheureuses.

En revenant de Londres, Longueil passa par Paris. Là tous ses amis essayèrent de le retenir : « Que voulez-vous retourner à Rome, lui disait-on, puisqu'on veut vous y tuer ? » Ruzée alla même jusqu'à lui offrir la jouissance d'une ferme avec maison de campagne.

Rien n'y fit. « *Civis romanus sum*, répondit-il avec un doux entêtement. »

Il descendit à Venise, où Bembo, alors en congé pour raisons de santé, le reçut et lui fit connaître ses amis, le délicieux bibliothécaire,

André Navagero et quelques professeurs, Baptiste Egnazio, Romolo Amaseo, Petro Alcyonio.

Bembo repartit pour Rome, Longueil se transporta chez Grimaldi. Il y reçut quelques visites et quelques invitations de Boldu et de Navagero. Celui-ci, qui s'en allait à Vienne et pensait passer l'été à Vérone, vint mettre sa maison à la disposition de son nouvel ami.

Tout ce monde était charmant, mais cela ne pouvait pas toujours durer. On lui demandait ce qu'il prétendait faire, à quels projets il s'était arrêté, ou si on ne le lui demandait pas, c'était uniquement par délicatesse ; la question était posée par sa situation même. Et c'est ainsi que pour avoir l'air de se décider à quelque chose, il témoigna de vouloir s'établir à Padoue, ville particulièrement convenable, par son silence, le bon marché relatif de la vie et les ressources intellectuelles, à son intention d'y travailler. Du reste, il y connaissait déjà quelqu'un, un riche étudiant génois, Stéphane Sauli, de qui il affectait d'espérer beaucoup. Et voilà par suite de quoi, ayant rassemblé ses hardes et ses livres et s'étant procuré des chevaux de louage, il avait quitté Venise en compagnie de son petit domestique allemand et avait fait à Padoue l'entrée sensationnelle que j'ai dite au début.

Des deux années qu'il passa là et qui furent les dernières de son existence très courte, témoigne, au jour le jour, un recueil de lettres, précieux mémoires sur la vie littéraire à cette époque et dans ce canton. Il est certain que Longueil fit un instant illusion à ses amis ;

il est non moins certain qu'ils l'oublèrent encore plus vite, dès qu'il fut mort. Mais le temps, qui nous a sauvé sa correspondance, lui a rendu par là la place qu'il semblait lui avoir ôtée, et, par un de ses caprices, il a changé encore une fois les perspectives.

Rôle purement épisodique, Longueil nous offre une entrée en matière et le moyen de commencer plus familièrement, dans un décor plus simple et plus humain, l'histoire d'un personnage semblable à lui par quelques côtés, mais qui le dépasse en relief et en grandeur, celle de l'extraordinaire et royal aventurier, Réginald Pole.

Même j'imagine qu'on ne m'en voudra pas trop si, profitant des embarras où se débattit Longueil, j'essaie de jeter un peu de jour sur quelques autres menues figures et d'animer d'une survie furtive de petites têtes mortes, encore crispées de leurs préoccupations. On me reprochera peut-être de *buissonner*, d'égarer le héros principal au milieu du récit pour courir après les derniers venus, mais c'est que précisément tel est mon but. J'ambitionne de ressusciter des groupes plutôt que des individus. C'est la petite société, dont le hasard assembla, vers 1521, les éléments, à Padoue, que je souhaiterais de faire reparaître, un instant.

I

A peine Longueil fut-il installé à Padoue, que ses idées noires le reprirent :

« Vous ne pouvez vous figurer, écrivait-il à Bembo, dans quel pénible isolement je me sens plongé ; je connais les gens à peine de visage ou de nom et pourtant je vois bien que je suis connu. Je ne puis faire un pas dans la rue, que je n'entende chuchoter derrière moi : « Ah ! c'est le Français qui... à Rome, etc. » Nos confrères de là-bas ont répandu que je m'étais retiré à Padoue, parce que le séjour de Rome m'était interdit. Et je me demande au milieu de ce monde de gladiateurs qui m'entoure et pour qui tuer un Français peut paraître une action louable, si je n'ai rien à craindre. Quand ces idées me viennent, il me prend des idées de fuir, de m'en aller n'importe où, à Lésins, par exemple, où je ne voie ni n'entende plus les assassins !... »

Il est vrai que trois étudiants français avaient récemment disparu et avaient été retrouvés morts, dans le voisinage.

« J'aurais besoin, ajoutait-il, qu'on me croie bien avec quelque personnage important, avec l'autorité. Le prêteur Marino Georgio m'avait promis son appui, lorsque j'ai quitté Venise, mais une sotte timidité a fait que je n'ai pas osé l'aller voir depuis. Ce que j'ai à lui dire est difficile. Vous qui savez ce que je voudrais et ce que je ne peux pas formuler moi-même, dites-le-lui, je vous prie. Voilà ! je voudrais qu'il vînt au-devant de moi, de son propre mouvement, qu'il affirmât publiquement, par un acte, qu'il me prend sous sa protection... Cela produirait beaucoup d'effet... »

Cette lettre est du commencement de juillet 1520. Longueuil y décrit aussi ses journées monotones et quasi-monastiques, toutes consacrées à l'étude, sauf quelques heures de promenade le long du canal et quelques sorties à cheval par la ville. Trois mois après, pensant que la recommandation sollicitée avait eu son effet sur le prêteur, il éprouva la petite déconvenue qui suit et qu'il conte du reste avec beaucoup de bonne grâce.

« Le lendemain du jour où Boldu me remit votre lettre, je descendais sur la place, rempli de cœur et d'espérance : je tombe sur le prêteur et le préfet, tous deux sous la pourpre de cérémonie, et qui se dirigeaient, en grand équipage, vers la partie de la ville que j'habite. Moi, tout plein de l'idée que vous m'aviez recommandé, je ne doutai pas que, pour marquer le poids qu'ils faisaient de votre lettre et pour y donner une sanction solennelle, ces seigneurs eussent décidé d'aller ainsi en pompe me voir. Toutefois, la timidité m'empêcha de me jeter sous les pas de pareils personnages, et puis je songeais que ce serait bien plus glorieux, si l'on pouvait dire dans le quartier qu'ils étaient venus pour moi : je me détournai donc un peu sur la gauche de la chaussée : « Où pensez-vous qu'ils aillent ? demandai-je à Marc Antonio Flaminio qui était avec moi. — Je n'en sais rien, répondit-il. » Cependant ils passent. Je dis : « Allons donc voir la curie, que je n'ai pas encore visitée. » Mais la vérité, c'est que je ne voulais pas m'écarter, car j'avais

grande envie de savoir ce qui adviendrait. Au bout d'un moment le cortège revient. Je me jette dans la foule des plaideurs et je commençais à me repentir de n'être pas vite allé les recevoir. En m'approchant de notre maison, je ne disais rien, mais je ne laissais pas que d'être fort étonné que personne n'accourût m'annoncer la grande nouvelle. J'entre : c'est le silence accoutumé. J'interroge : pas un mot du préteur. Il ne me restait qu'à rire de ma sottise et à me dire que le préteur avait bien d'autres soucis en tête que moi. Ce que j'ai tâché de faire philosophiquement. »

Longueil logeait alors chez Stéphane Sauli, noble et riche étudiant génois, qui avait là toute une maison, tenue sur un certain pied, avec un vieux domestique, homme de confiance. Cela sentait tout de même le ménage de garçon, avec son étourderie, son laisser-aller, son peu de sérieux. Sauli, qui finit plus tard protonotaire ⁽¹⁾, était de ces jeunes gens, sans vocation déterminée, qui, pour se distinguer du commun et se donner des airs de capacité, cherchent à s'entourer de littérateurs et puisent, dans leur compagnie, le droit de mépriser les autres. Ils se donnent ainsi un léger vernis, se tiennent superficiellement au courant, et, sans avoir besoin de secouer trop leur paresse, obtiennent des dédicaces et font quelque bruit par le monde.

Sauli avait commencé par prendre chez lui un professeur, assez célèbre au reste, quoique

(1) Sauli, devenu cardinal, fut gravement compromis dans un complot contre Léon X et faillit y laisser sa tête.

peu chanceux : Lazare Buonamico, qui avait autrefois travaillé à la maison d'édition d'Alde Manuce et que Musurus avait ensuite placé, comme précepteur, dans une famille Cantelmo, de Mantoue. Il était momentanément sans emploi, attendant toujours une chaire qu'on ne lui donnait pas.

Après lui, Longueil était arrivé et sa présence avait attiré là Marc Antonio Flaminio, le brillant poète qui, venu, pour une simple visite, était resté, n'ayant rien de mieux à faire. Ainsi, la maison de l'étudiant devenait une véritable hôtellerie d'humanistes et de gens d'esprit. C'était trop beau pour durer.

Sauli qu'amusaient médiocrement sans doute Buonamico et Longueil, partit en excursions avec le joyeux Flaminio, qui, jeune comme lui, avait sur lui, outre la supériorité de l'intelligence, celle d'avoir mené, à Rome, à côté de Molza et d'autres cerveaux brûlés, autre chose que la vie universitaire et rapporté de là-bas les plus plaisantes histoires d'amour.

Flaminio, qu'un grincheux qualifia un jour devant Longueil, de « petit-fils de pédagogue, fils de pédagogue et pédant lui-même » était bien fils de professeur, mais en fait de pédanterie, il n'avait que l'adorable manie de se créer, en y mêlant un peuple de dieux, une vie imaginaire et exquise. Ce subtil songeur, en qui jouait de la flûte éternellement un faune, allait et venait par l'Italie, comme si le sol sur lequel il marchait eût été enchanté. Il était de ceux que le manque d'argent n'embarrasse point et

qui se tirent d'affaire partout de la façon la plus galante du monde, ayant toujours justement à leurs côtés un compagnon qui tient la bourse et suffit à la dépense. Et c'était celui-là qui avait l'air d'être le domestique.

Une seule date comptait dans la mémoire de ce Fantasio, c'était quand il lui avait été donné de voir Naples-Parthénopé, où était mort Virgile, où ce puissant vaisseau de rêves et de poésies était venu échouer hors de la vie, éparpillant sur le somptueux rivage toute une colonie de formes divines, tout un blanc troupeau de nymphes et d'œgipans, que gardait maintenant le grand Sannazar, devenu pasteur de dieux et héritier du cygne Mantouan.

« Collines du Pausilippe, soupirait à ce souvenir Flaminio, blanche Mergillina, bosquets de myrtes, rivages sacrés, si jamais, après tant et de si longues traverses, il m'est donné de réatteindre enfin vos bords et le lieu où le poète a fondé sa maison, du haut de laquelle il contemple ses songes, je planterai là ma coiffure et mes sandales et mon épée et toutes les armes qu'emporte avec soi le voyageur. Et plus personne jamais ne me persuadera de courir encore les chemins de la terre et de la mer !... »

Pendant que les deux jeunes gens vagabondaient ainsi, le père du poète ne savait plus ce qu'était devenu son fils et commençait à être fort inquiet. Jean Antoine Flaminio s'appelait de son vrai nom Zarabini de Cotignola et ne s'était affublé du nom romain de Flaminus, qu'en entrant dans l'Académie Pomponia Leta,

de Venise. Il avait suivi en cela l'usage. Professeur en diverses petites villes d'Italie depuis sa jeunesse, il continuait à exercer son métier à Bologne. Qu'on me permette de citer ici la plus grande partie de la lettre qu'il écrivit à son fils, lorsqu'il eut retrouvé sa piste : peu de documents nous éclairent mieux ce qu'était alors l'existence de beaucoup de gens de lettres. Du reste, il est sous-entendu que nous abandonnons momentanément Longueuil à Padoue.

« J'ai été bien inquiet de ton silence et si peiné que je n'en avais plus de repos. Enfin on m'a apporté ta lettre, qui était la très désirée. Me voilà le cœur soulagé : je sais où tu es et comment tu te portes. Je l'ignorais tout à fait et plus tu tardais de me donner de tes nouvelles, plus j'avais lieu d'être tourmenté et de tout soupçonner. Tu sais comme je suis prompt en cette matière. L'an passé, on me dit que tu étais parti de Padoue pour Gênes. Depuis, j'avais perdu complètement tes traces. Les amis de Padoue et de Venise, auxquels je me suis adressé n'étaient pas mieux informés. Mais toi, tu n'avais pas la même excuse : tu connaissais mon adresse. Enfin ta lettre m'apprend que tu es à Rome et que tu penses y rester quelques mois. Cela ne me déplairait pas, si tu pouvais t'y remettre à tes études de philosophie. Tu n'ignores pas combien je le désire, et je m'étonne que tu ne m'en écrives rien. Allons ! une autre fois, parle-moi de tes études, que je sache non seulement ce que tu fais à présent, mais ce que tu as fait avant. J'ai quelque droit

à être renseigné là-dessus, non que je craigne que tes belles dispositions pour la science se soient évanouies, mais j'ai peur que quelque chose ne t'ait écarté de la philosophie et fait renoncer à ce que tu avais commencé.

« Pour ce qui me concerne, voici où j'en suis :

« Depuis tantôt deux ans que je réside à Bologne, je n'ai pas lieu de me repentir d'y être venu. La santé est bonne et les affaires sont prospères. J'ai des pensionnaires autant que j'en veux. Si j'avais accepté tous ceux qui se sont présentés, je n'aurais pas trouvé dans toute la ville de maison assez vaste. Je me suis borné à dix, choisis parmi les jeunes gens des plus nobles familles. A quoi sert de s'encombrer ?

« Pour ce qui est de la dépense, tout est cher dans cette ville. Cela tient à la quantité d'étrangers, en résidence ou de passage, et au perpétuel mouvement de soldats qu'amènent la grandeur, la magnificence et la position de Bologne. Voilà ce que savent, par expérience, tous ceux qui en sont réduits à acheter au jour le jour les choses nécessaires à la vie. Faire venir de chez nous, cela n'en valait pas la peine, d'autant que le dernier été a été malheureux à Forocorneli : le vent, la grêle, le brouillard, rien n'a manqué.

« Tout le monde ici aurait voulu que je fasse un cours public. Les étrangers, les habitants, les premiers de la noblesse ont insisté dans ce sens au point qu'il m'était difficile de me dérober. Et pourtant ni prières, ni promesses pécuniaires n'ont pu me décider à aliéner ma

liberté. J'espère que tu m'approuveras, toi qui n'ignores pas à quelles avanies sont soumis les professeurs, de la part de mauvais garnements dont on n'a pas fait les fantaisies, et qui vous réduiraient vite à l'état de jouets. Le genre de vie que j'ai choisi est celui qui me concilie le mieux le respect public. On en a conclu que je ne serais pas fâché de prendre place parmi les grands érudits de ce siècle, mais je vois qu'on a de moi une idée plus haute que je ne la mérite. Tout ceci, pour toi, bien entendu ; il n'y a qu'à mon fils que je puisse écrire ainsi, mais j'ai voulu que tu saches vraiment dans quelle situation flatteuse je me trouve.

« Entre autres amitiés que je me suis créées là, je ne puis passer sous silence, parce qu'elle m'honore, celle de Gaspard Fantucci. Nous en sommes à un point où cela ne peut mieux aller entre nous, et pour tout dire, en un mot, je le mets hors rang. Son fils Alphonse, qui est mon pensionnaire depuis cinq ans, fera, je crois, non seulement le bonheur de sa famille, mais encore de son pays. Ecoute, toi qui es maintenant en des lieux où notre souvenir doit te visiter, tu devrais écrire à cet excellent ami à qui tu dois beaucoup, en somme, pour lui montrer que ni le temps, ni la distance n'ont fait tomber de ton cœur l'affection et la révérence qui lui étoient. Cela lui fera plaisir, car je vois qu'il t'aime bien.

« Maintenant, pour en revenir aux affaires de famille, sache que non seulement j'ai maintenu ce que nous avions, mais que je l'ai assez aug-

menté. J'ai acheté, il y a trois ans, comme tu sais, toute la part de mon frère Alexandre, j'y ai joint une portion du champ de ton oncle Jérôme, ainsi que la maison fermière, qui lui avait été attribuée par le testament de mon père; j'ai payé cela 50 écus d'or; j'en ai mis 100 à acquérir le petit domaine de Lorenzo Fosco, qui y touchait et j'espère bien n'en pas rester là et te laisser un jour un patrimoine plus important que celui que j'ai reçu de mon père. Tu vois que je pense à toi, mais, je t'en prie, fais tout ton possible pour devenir l'homme que ton enfance promettait et de qui l'Italie attend quelque chose de grand... »

Cette lettre était accompagnée d'une autre à Sauli où il remerciait le jeune Génois de ses bontés pour son fils. L'excellent père procédait de même avec tous ceux qui montraient de l'intérêt à son cher Marc-Antoine. Il avait 42 ans de plus que lui : c'était une raison pour qu'il le vît toujours petit.

Mais Marc-Antoine avait assez de talent et d'esprit pour se recommander tout seul. Ses premiers vers sont des jeux mélodieux, c'est de la musique imagée. Le motif le plus familier en est la vision des dieux cornus et capricants, si bien que les mots mêmes y grimpent, chaussés de fins sabots de chèvres, et, comme dans le vers de Heredia, leurs cornes y accrochent des rayons de lune. Parfois certaines syllabes se détachent, roulent et vont éveiller, au fond du gouffre sur lequel elles pendent, des idées de mort.

Vraiment, cette poésie est charmante. Plus

tard, sur le conseil de son père, il en abandonna les sentiers pour entreprendre une paraphrase des psaumes ; mais ce jour-là, le petit Faune cessa de chanter en lui et la seconde partie de son œuvre fut loin de valoir la première.

II

« Si vous tardez encore de rentrer, écrivait Longueil à Sauli, je crois que je vais passer en territoire britannique. » Il voulait dire qu'il irait loger chez Réginald Pole.

Mais déjà Sauli était reparti précipitamment pour Gênes, au chevet de son frère mourant. Il avait emmené avec lui Flaminio.

« Ils assurent qu'ils reviendront bientôt, écrivait encore Longueil, mais je n'y compte plus. »

En effet, le jeune Génois liquida sa maison de Padoue. Lazare Buonamico dut aller se chercher une position ailleurs. Il partit pour Bologne, où on lui avait fait espérer un préceptorat dans la famille de Laurent Campeggio.

Cela fit parler : « Ce Sauli n'est qu'un ladre et un fanfaron de générosité. On ne se débarrasse pas comme il l'a fait d'un homme de la valeur de Buonamico, disait-on. »

Néanmoins Longueil le regretta. Il regrettait surtout la vie en commun : « Je n'ai plus personne avec qui je puisse causer familièrement, disait-il. Réginald Pole est certainement un jeune homme distingué, plein d'esprit, de savoir et de jugement, mais il a peu de goût pour

notre genre de discussions. Et puis il est étrangement froid, réservé en ses propos et taciturne. »

C'était pourtant une bien curieuse figure, que celle de ce jeune Anglais de 20 ans, à qui il ne manqua plus tard que de le vouloir, pour être pape, que de l'oser, pour être roi et roi d'Angleterre. Les fureurs d'Henri VIII, son apostasie, qui ébranlèrent si profondément le monde, furent à lui son propre roman intime. Il réalisa la formule même de la tragédie classique, qui pose au cœur d'un particulier les douloureux problèmes dont palpitent les nations. Pole, en proie à des circonstances supérieures, se laissa toujours dominer par elles, et tout ce qu'il sut faire fut de se soutenir. Et il y réussit, autant par ses talents et ses vertus que par une certaine densité morale, qu'il tenait de son rang et de son destin.

Son père, Richard Pole, était cousin de Henri VII ; sa mère, Marguerite, comtesse de Salisbury, était fille du duc de Clarence et nièce d'Edouard IV. Ce mariage avait uni ainsi la *Rose rouge* et la *Rose Blanche*. Henri VII, à qui en était dû l'arrangement, avait préalablement fait mourir un frère de Marguerite, pendant que lui-même épousait Elisabeth, dernière fille d'Edouard IV.

Ainsi, grâce à cet enchevêtrement d'alliances, Réginald tenait par tous les côtés à la famille royale.

De plus, lorsque naquit la future reine Marie Tudor, son père, Henri VIII, la confia aux

soins de la mère de Réginald. Elle grandit dans cette maison et s'habituait dès l'enfance à rêver de ce beau cousin, qui l'avait tenue sur ses genoux et que l'Italie lui avait pris. Sa tendresse augmenta, aux jours sombres du divorce de son père Henri VIII et des malheurs de sa mère, quand l'espoir de la couronne s'éloignait d'elle, et qu'il revenait, lui, à de longs intervalles, triste et fier, et luttant presque seul contre les passions du roi.

Mais, en 1520, les choses n'en étaient pas encore là. Réginald sortait de l'Université d'Oxford, où il avait suivi brillamment les cours de Latinière et de Linacer. Celui-ci l'avait entretenu souvent et amoureusement de l'Italie et des maîtres qu'il y avait eus, entre autres, Politien. Aussi le plus ardent désir du jeune prince était-il de connaître cette terre classique de la beauté et du savoir.

Lorsqu'il arriva à Padoue, il avait 20 ans : c'était un élégant jeune homme, à barbe blonde, à l'œil doux et vif : il était maigre, de taille moyenne, avec le visage un peu large et légèrement coloré. S'il n'avait rien de l'exubérance italienne, ce n'en était pas moins, sous son flegme, un des hommes les plus spirituels de son temps. Rien ne se désoxyde plus vite que les mots d'esprit : ceux de Pole, après quatre siècles, restent amusants.

Quelqu'un lui communiquait un jour une lettre emphatique écrite sur la mort d'un ami : « Ah ! dit Pole en la rendant, c'est une vraie lettre de consolation ; on ne peut pas s'empê-

cher de rire en la lisant. » Un autre lui parlait d'un gentilhomme qui dépensait 2 écus par mois pour sa barbe : « La barbe vaut plus que la tête ! répondit-il. »

Le charme profond d'hommes comme celui-là n'est pas immédiatement pénétrable. Il y faut le temps. Le même sentiment de pudeur faisait que Pole n'osait offrir ce que Longueil n'osait demander : le jeune Anglais ne se serait pas permis des questions dont les réponses eussent pu être douloureuses. Du reste, l'idée fixe de Longueil était d'obtenir à Rome quelque grande charge, quelque dignité de premier plan et il aurait souhaité que ses amis le comprissent, sans en faire l'aveu. Aussi refusa-t-il la chaire que Sadolet lui proposa au nom des Florentins et pour laquelle on lui eût assuré un traitement de 400 écus, somme considérable alors. Ses amis ne comprirent pas très bien ou feignirent de ne pas comprendre. Ils tinrent conseil avec l'ambassadeur de France, à qui il s'était recommandé, dans le but unique de grossir son parti. Celui-ci proposa de parler à François I^{er}. Aussitôt tout le monde sauta sur cette idée. Léon X écrivit, Bembo écrivit, Sadolet écrivit, notre ambassadeur écrivit : Longueil fut navré à pleurer. Il s'était presque brouillé l'année d'avant avec Budé et Ruzée qui voulaient le retenir à Paris et qu'il n'avait pas écoutés. Et maintenant, voilà que ses amis de Rome ne trouvaient rien mieux que de le réexpédier en France !

Il était quelqu'un encore, pourtant. Luther

lui envoyait des émissaires, pour qu'il se déclarât en faveur de la Réforme; les catholiques, de leur côté, le pressaient d'écrire contre Luther.

Après avoir étudié la question, c'est à ce dernier parti qu'il se rangea, ce qui ne saurait beaucoup étonner de la part d'un humaniste. Le Luthéranisme, qui ramenait le monde aux disputes théologiques oubliées et qui semblait rétrograder jusqu'à Bérenger, ne pouvait produire que stupeur sur les esprits de la Renaissance. Le moine de génie, qui en fut l'âme et qu'on croirait évadé de l'imagination d'Albert Dürer, incarna la protestation contre Rome de la vieille Germanie, encore à demi sauvage et médiévale. Lui-même proclamait bien haut qu'il s'attaquait au paganisme. Sa rude main reforgea le dogme qui se desserrait sous l'influence platonicienne et faisait peu à peu du catholicisme une religion jolie, souple, facile, où tous les honnêtes gens se trouvaient à l'aise et où toute la pensée antique rentrait à flots lumineux. Certes Luther mérite de nous intéresser et je comprends qu'il ait suscité des enthousiastes et des martyrs, mais si l'on parle de hardiesses et de libre examen, il y en eut bien davantage chez Erasme et chez Rabelais, demeurés orthodoxes. La vérité, c'est que la Réforme fut la réaction violente du particularisme des peuples du Nord contre la civilisation gréco-latine. Elle a été le précipité qui a dissous, en quelques années, l'unité occidentale et provoqué la constitution des nationalités modernes.

Quoi qu'il en soit, les écrits antiluthériens de

Longueil furent à peu près sa dernière œuvre. De temps en temps, il allait s'en reposer à Vicence, à Vérone, chez les Turriani et à Venise, dans les beaux jardins botaniques de Murano où le spirituel Navagero avait fait venir des fruits et des plantes de tous les pays.

Là-dessus, la mort presque subite de Léon X porta un rude coup à Longueil, qu'elle menaçait de priver de sa modique pension et qu'elle laissait presque sans ressources. Il dut même engager ses bijoux à Venise, chez un joaillier de ses compatriotes, Jean de Malines.

La guerre compliquait encore sa situation. Il avait servi dans l'armée française, été employé par la maison d'Espagne et d'Autriche, pensionné et recueilli par l'Italie, et il avait des raisons de ne pas se brouiller avec l'Angleterre. De quelque côté que penchât son cœur, il était suspect d'ingratitude. On le lui faisait sentir. Il s'en tirait alors, en disant : « Je suis citoyen du Monde ! »

Comme on le croyait Français et que sa réputation le faisait juger riche et puissant, tous nos compatriotes, en détresse là-bas, venaient s'adresser à lui. Il partageait avec eux son petit logis d'emprunt, les couchait, les nourrissait comme il pouvait et s'occupait de les caser. C'est ainsi que tomba à sa charge Simon de Villanove, celui-là qui devait être le professeur d'Etienne Dolet.

Enfin, catarrheux, miné du côté du ventre, la tête et le cou raidis de douleurs, intérieurement ruiné par la mélancolie, le pauvre Longueil

s'acheminait, de déceptions en déceptions, sans qu'on s'en aperçut, vers ses derniers jours.

Au mois d'août 1522, secrètement pressé par ce besoin de fuite et de mouvement qui entre au cœur de ceux que la mort va prendre, il parla de se mettre en route. Le nouveau pape, Adrien VI, attendu incessamment à Rome, était un vieil ami de son père, un ami personnel, à lui aussi, puisqu'ils s'étaient retrouvés jadis à la cour de Philippe d'Autriche, et en Allemagne : « On recommence à m'entourer, écrivait-il, parce qu'on me croit sur le point d'être puissant. »

Il voyait donc l'avenir s'éclairer. Toutes ses lettres affectaient les longues espérances et les vastes projets, mais en même temps, des idées religieuses, comme des annonciatrices, entraient en lui. Il se mit du Tiers-Ordre.

Réginald Pole était absent alors. Brusquement, la terrible créancière se présenta. Longueil comprit que c'était l'échéance, il demanda du papier, et s'étant assis sur son lit, écrivit à son hôte et son ami, cette lettre testamentaire :

« Quoique en proie aux plus atroces douleurs et ne tenant plus à la vie que par le misérable fil d'une douteuse espérance, la considération que j'ai pour vous m'a fait faire l'effort nécessaire pour dominer mon mal et m'acquitter envers vous d'un suprême devoir. Comme avant-hier, je venais de terminer la lettre que je vous écrivis, une fièvre dévorante me saisit, et depuis trois jours qu'elle me torture, je puis dire que je n'ai jamais rien enduré de si affreux.

Ainsi, c'était un pressentiment qui me poussait, lorsque, avant votre départ, j'ai voulu que vous vissiez ma bibliothèque et arrêté que vous en hériteriez si, par hasard, il m'arrivait malheur en voyage. Le jour suprême était, vous le voyez, bien plus proche que nous ne pensions. Et maintenant, au nom de notre amitié, qui en était arrivée, je crois, au plus haut point, je vous demande de garder au mort que je vais être, humainement et pieusement, votre souvenir et votre bienveillance. Ayez soin de votre santé et offrez à Paccio, en mon nom, la plus grande part possible de ces derniers souhaits. Adieu. »

Pole rentra précipitamment. Il entoura des plus tendres soins l'ami malade. Les médecins gardaient de l'espoir. Seul, Longueil s'entêtait doucement : « C'est la fin, disait-il » et ce fut lui qui avait raison. Il n'avait que trente-quatre ans.

On lui mit, ainsi qu'il l'avait demandé, l'habit de frère mineur et on porta, avec les rites accoutumés, en l'Eglise Saint François de Padoue, ce que la mort avait laissé de chair au pauvre voyageur, que l'amour du latin avait tant agité en son vivant.

III

Il ne me reste plus qu'à conter brièvement ce qui advint au biographe et à l'exécuteur testamentaire de Longueil, je veux dire, au très noble Réginald Pole.

Après trois ans passés encore en Italie, dans

sa douce existence de lettré, le désir le prit de revoir l'Angleterre et ses parents. Tout le monde y fut frappé de l'élégance d'esprit et de manières qu'il rapportait. Sa longue absence l'avait singulièrement grandi, sans qu'il s'en doutât. Et il rentrait dans un moment où la nation était nerveuse, sourdement divisée, en pleine crise.

On n'imagine pas quel trouble dans les consciences et les esprits, quel malaise général, quel ébranlement jusque dans les situations matérielles, la Renaissance avait déterminé, chez les peuples du Nord, surpris par cette inondation inouïe d'idées nouvelles, alors qu'ils en étaient restés au moyen âge.

En quelques années, on leur avait tout changé de fond en comble, à commencer par la substance même de l'enseignement, en sorte que toute la génération d'hommes, qui avait été élevée d'après les méthodes scolastiques, se trouvait brusquement mise en réforme, frappée d'incapacité et de ridicule. Il n'y avait plus de places dans les Universités ni dans les hautes magistratures, que pour les Italiens ou les jeunes gens qui avaient reçu la culture italienne.

Au mécontentement qui devait résulter de ces dépréciations douloureuses et de ces fortunes nouvelles venait s'ajouter, pour les âmes religieuses, le scandale d'une phraséologie inconnue. En abandonnant les mots qui avaient bercé leur mysticisme, pour des mots idolâtres, au son suspect, il semblait qu'on abandonnât

Dieu lui-même, qu'on le trahît. Le Pape, protecteur et promoteur de ces choses, passait donc à Satan. Bien plus : il peuplait les églises de nudités, ornait ses palais de peintures païennes. Il n'y avait plus à en douter : l'Abomination de la Désolation, prédite par les prophètes, était installée dans le sanctuaire ; les derniers jours étaient venus ; le Pape était l'Antechrist.

Telle est la véritable signification de la Réforme qui fut la Contre-Renaissance.

Elle éclata d'abord, en Allemagne, aux cris d'un moine.

L'Angleterre, plus lointaine, plus tardivement touchée, attendait.

Le signal fut, là, le divorce de Henri VIII.

Lorsque Pole arriva à Londres, de mauvais bruits circulaient déjà autour d'Anne de Boleyn et du Roi, et chacun pressentait que la grande crise religieuse serait liée à cette affaire passionnelle.

Quelle position allait prendre ce jeune prince, que sa naissance faisait le chef naturel de la noblesse et sur lequel s'égarèrent, comme toujours, les vœux de quelques partisans, avides de changements ? Il passait, de plus, pour posséder ces redoutables vertus, qui ébranlent les gouvernements de ruse et de corruption.

Henri VIII sentait tout le poids de l'opinion de son cousin Pole, et, d'autre part, il était inquiet, n'ayant pas encore expérimenté la tyrannie, ni suffisamment sondé le servilisme des hommes.

Pole, de son côté, était fort peu soucieux de

se trouver mêlé à de telles histoires. Ce fut, pendant quelque temps, entre le Roi et lui, un vrai jeu de cache-cache. Henri VIII cherchait à compromettre Pole, qui toujours se déroba.

A la fin, il fallut s'expliquer. L'entrevue fut sobre et tragique. Réginald parla sur un ton de respect et de tristesse, qui ne faisait que souligner la gravité de sa désapprobation. Henri VIII, en l'entendant, changea de couleur, porta la main à son poignard qu'il retira à demi et qu'il rentra ensuite lentement et comme à regret au fourreau.

« C'est bien ! dit le Roi, j'examinerai votre opinion et y ferai la réponse qu'elle mérite. »

Pole comprit qu'il n'y avait plus de temps à perdre ; il fit les démarches nécessaires pour partir et passa en France. Après un an de séjour à Avignon, il regagna Padoue en 1532.

C'est dans cette dernière ville que, trois ans après, un courrier de Henri VIII vint l'informer officiellement que l'Angleterre était séparée de Rome et que le Roi y serait désormais seul chef de l'Eglise. En même temps, Pole était invité à retourner au plus tôt son opinion motivée : il le fit courageusement, dans son traité sur *l'Unité de l'Eglise*.

La réponse de Henri VIII fut telle qu'on pouvait l'attendre, brève et terrible.

« Je me trouvais un matin chez Pole, raconte Beccatelli ; il avait devant lui plusieurs lettres ouvertes, une entre autres écrite en anglais, et qu'il me désigna : « En voilà une à laquelle je ne répondrai pas », me dit-il.

« Je lui demandai de quoi il y était question : « Je voudrais que vous puissiez la lire, » reprit-il, vous y verriez de bonnes nouvelles! » Puis, au bout d'un instant, : « Jusqu'ici je « m'étais cru le fils d'une des meilleures et des « plus nobles dames d'Angleterre. Je vois que « Dieu m'a mieux traité encore : il m'a fait le « fils d'une martyre. Le Roi a fait décapiter ma « mère, pour sa foi, quoiqu'elle eût plus de « 70 ans et qu'elle fût sa tante, et c'est ainsi « qu'il l'a payée des soins donnés à sa fille. » Et se levant, il se retira dans son oratoire, d'où il ressortit, une heure après, avec son visage habituel. »

La scène n'est-elle pas belle de sobriété et de décence?

Quelques amis, Contarini entre autres, proposèrent alors à Pole de venir avec eux jusqu'à Rome. Il accepta, pour changer le cours de ses idées; il était bien loin de se douter de ce qui l'attendait là-bas.

A peine fut-il arrivé, que le pape Paul III le fit mander, sous prétexte de l'entretenir des affaires d'Angleterre. Il entra sans défiance chez le Pape, qui fit fermer les portes, l'invita à s'asseoir, et lui dit : « Pole, il a été décidé avec Contarini et quelques-uns des principaux de l'Eglise, que je vous élis cardinal. Veuillez donc vous préparer à recevoir le chapeau. »

Pole reçut la proposition à peu près avec le plaisir que montra l'esclave des *Lettres persanes*, quand le grand Eunuque lui voulait faire les honneurs de gardien du sérail. Il fut atterré, car il appréhendait tout de son âme, sinon

faible, du moins inquiète, scrupuleuse et un peu désespérée.

Il se défendit de son mieux, protestant qu'il n'était pas préparé à la vie d'homme d'église ; que, du reste, les Anglais considéreraient son accession au cardinalat comme une sorte d'abdication à ses droits éventuels sur la couronne, et qu'il se trouverait, du même coup, dépossédé d'une influence dont le catholicisme eût pu être, à l'occasion, le bénéficiaire.

Le pape parut se rendre à ses raisons, mais il y avait là-dessous toute une grosse intrigue politique. Il s'agissait justement d'éliminer par avance le plus sérieux des candidats possibles à la succession de Henri VIII. Déjà, en effet, Charles-Quint nourrissait le projet de faire tomber le royaume d'Angleterre dans sa maison, en expédiant pour époux à Marie Tudor son fils Philippe. Les agents de l'Empire travaillèrent si bien Paul III, que celui-ci, se ravisant brusquement, envoya son camérier signifier à Réginald Pole que l'heure était venue et qu'il fallait se soumettre.

Il manquait, je l'ai déjà dit, au noble Anglais d'avoir un but net et de savoir où il allait. Or les hommes que leur naissance désigne comme des chefs n'ont jamais la liberté de ne rien être. S'ils tardent à choisir, d'autres choisissent pour eux. Le destin violente ceux qui ne le dominent pas. Pole attendait que Dieu lui marquât son heure et sa tâche ; il était à la merci des premiers qui lui diraient avec force que Dieu le leur livrait.

« Je suis allé comme un agneau à la tonsure, disait-il plus tard, non sans un reste d'amertume. » La cérémonie eut lieu le 22 décembre 1536 ; il reçut le chapeau en même temps que Sadolet, le prince de Carpi et je crois aussi Bembo. C'était, on le voit, une fameuse promotion.

A partir de ce moment, l'existence de Pole devint un peu celle d'un proscrit. Toujours entouré de sicaires, à la solde de Henri VIII, on le promena dans les légations les plus dangereuses. Il était chargé de se tenir en communication avec les catholiques d'Angleterre pour être toujours à portée de les conseiller et de les secourir. Poussé par Charles-Quint et par François I^{er}, que du reste bernait perpétuellement Henri VIII, il n'avait souvent que le temps de monter à cheval et de fuir, de résidence en résidence, pour n'être pas trahi et livré par ses hôtes mêmes.

Cela dura jusqu'en 1542, date à laquelle Paul III le désigna comme l'un des trois cardinaux qui devaient ouvrir le concile de Trente. On sait que diverses difficultés retardèrent cette ouverture jusqu'en 1545. Pole emmena avec lui, au Concile, une vieille connaissance à lui et à nous, le pauvre poète Marc-Antoine Flaminio qu'il avait recueilli en cours de route, vieilli, fort mal en point quant aux idées et l'esprit tout brouillé par le psautier et la Réforme. A travers quelles bizarres aventures avait erré cet excellent garçon, qui ne semble pas avoir amassé fortune et qui était parti dans

la vie, avec un bien mince programme ? L'existence joyeuse, comme il l'avait comprise, n'a qu'un temps, celui de la jeunesse ; il en avait passé la fleur, sans s'en apercevoir et sans y penser, et bêtement, au lieu de se caser dans les emplois et les académies, il s'était avisé, sur le tard, de se jeter dans les luttes religieuses et de faire le parpaillot. On se demande ce qui fût advenu de lui, en Italie, si le bon cardinal ne l'eût rencontré et n'eût soigné sa bourse et son âme. C'est dans le palais de Réginald Pole que la mort vint prendre, quelques années plus tard, le poète rhumatisant et apaisé.

Quant à Pole, il ne resta pas longtemps à Trente. A la suite d'un accident, il revint prendre sa légation de Viterbe, qu'il administra fort doucement, si doucement qu'on lui reprocha plus tard d'avoir trop ménagé les hérétiques.

En dépit de l'Inquisition cependant, à laquelle il était un peu suspect, sa réputation grandissait de telle sorte que, lorsque Paul III mourut, en 1549, il fut presque désigné par tous pour lui succéder. Le cardinal Farnèse, neveu du dernier pape, le présentait comme son candidat ; Charles-Quint, pour les raisons que j'ai dites, l'appuyait de toutes ses forces. Malheureusement cet appui trop ostensible de l'Empire lui aliéna le parti français. Malgré tout, dès les premiers tours, il ne manqua à Pole que deux voix pour être élu. Farnèse était plein d'espérances ; une nuit même, la majorité se dessina nettement ; ses amis proposèrent l'acclamation.

— « Non ! dit Pole, pas au milieu de la nuit ; le vote serait suspect. Si Dieu veut que je sois pape, vous me nommerez aussi bien demain matin. »

Naturellement, à l'heure de la messe, la majorité acquise se dissipa. Et le cardinal di Monte, après de longs débats, finit par être élu. Il prit le nom de Jules III.

« Je vous dois mon élection », dit-il à Pole en l'embrassant.

— « Que ne vous ai-je connu plus tôt, lui disait un jour le roi de France ! Au lieu de combattre votre élection, c'est vous que j'aurais choisi. »

Je ne crois pas que le cardinal nourrit, lui, beaucoup de ressentiments de son échec. Il était de ces doux fatalistes qui tirent l'un après l'autre au sort les événements de leur vie, dont ils sont plus curieux qu'ils n'y sont empressés.

Du reste, la toile de l'avenir commençait à se dérouler pour lui avec rapidité ! Il était retiré dans sa maison de Maguzzano sur le lac de Garde, lorsque d'étonnantes nouvelles arrivèrent d'Angleterre : Henri VIII mort, son fils Edouard IV avait été assassiné et Marie Tudor ayant mis en déroute les troupes du duc de Northumberland, l'ouvrier de cette révolution, venait de s'emparer du trône. Tout de suite, elle avait parlé de restaurer le catholicisme dans ses États.

Aussitôt, Pole dut partir pour la Grande-Bretagne, en qualité de Légat. La tentation de ceindre une couronne lui traversa-t-elle alors

l'esprit ? Il était libre encore, n'ayant pas été ordonné prêtre. Pour cela, il n'était sans doute même pas besoin de risquer une grande aventure, il suffisait de débarquer et de se montrer : Marie l'aimait, le peuple anglais, à qui l'Espagnol était antipathique, ne demandait qu'à acclamer un prince de la maison de ses rois.

Toujours perplexe devant la destinée, toujours lié par le scrupule, Pole s'avancait par petites journées. Charles-Quint lui dépêcha don Juan de Mendoza, qui l'engagea, sous peine d'encourir l'inimitié de l'Empire, à ne pas continuer sa route. L'instant était décisif, gros de vastes conséquences et... Pole s'arrêta. Lorsqu'il se remit en chemin, avec le bon vouloir de l'Empereur, le mariage de Philippe et de Marie était consommé et sa propre vie ne lui appartenait plus. Il dépendait maintenant des événements auxquels il n'avait pas eu la force de commander.

La pourpre cardinalice avait pénétré jusqu'à son âme. Il rentra dans sa patrie, non plus en prétendant possible, mais en représentant de l'Eglise.

Il passa la Tamise avec un immense cortège de barques multicolores : toute la noblesse et tout le clergé étaient venus le saluer en pompe. Le roi descendit à sa rencontre, la reine l'attendait au haut de l'escalier. Bientôt, en qualité de Légat, il reçut de toute l'Angleterre le serment solennel d'obéissance.

Nommé archevêque de Cantorbéry, il consacra le reste de ses années à la pacification religieuse de l'Angleterre. La tâche était diffi-

cile : la politique de Rome la lui compliqua encore d'inextricable façon. Il connut tous les chagrins, jusqu'à celui d'être dénoncé comme hérétique. Seule l'affection de la reine le soutint jusqu'au bout.

Un lien mystique continuait à unir les deux existences de Marie et de Pole, un de ces fils ténus et forts, comme en fait le destin. Elle et lui moururent la même nuit, à quelques heures d'intervalle.

Il avait été pris de la fièvre, presque le même jour qu'elle s'était mise au lit. Il comprit que c'était la fin, rédigea son testament, et ayant déposé les pensées de la terre, dit son ami Beccatelli, il se fit apporter le Saint-Sacrement, et pour le recevoir, se fit tenir à genoux. On lui annonça la mort de la reine. Il répondit simplement : « J'espère que Dieu pourvoira aux besoins de ce royaume. » A trois heures du matin, il ferma les yeux qu'il ne rouvrit plus. Il était âgé de 58 ans et 6 mois.

Par son testament, il avait constitué pour son légataire universel, le Vénitien Alvisi Priuli, mais celui-ci refusa tout, et ne voulut emporter que le bréviaire de son ami. Priuli avait rencontré Pole en 1532 et, depuis, il n'avait plus voulu le quitter et il l'avait suivi dans toutes les aventures de la vie et de la mort. Il rentra en Italie où il promena encore quelques mois l'ombre du maître qu'il s'était choisi, puis il s'éteignit, comme prolongeant inutilement une existence qui n'était plus sienne.

Parmi les autres affections qui font cortège

dans l'histoire à la noble figure de Pole, je ne puis omettre celle de la marquise de Pescaire. Vittoria Colonna l'aima si tendrement qu'elle le constitua en partie son héritier. Mais lui non plus ne voulut rien s'approprier en dehors du pur souvenir et il rendit exactement ce qu'il avait reçu à Vittoria, fille d'Ascanio Colonna, et nièce de l'illustre marquise.

UN VOYAGE AU MAROC AU XVI^e SIÈCLE

Pendant que de récents et graves événements ramenaient l'attention sur le Maroc, j'ai relu les lettres d'un voyageur, qui poussa jusqu'à Ceuta et à Fez, en 1540. Ces lettres, sinon tout à fait inconnues aujourd'hui, du moins fort oubliées, m'ont paru charmantes. L'auteur qui en a troussé le joli latin à la mode française, m'a plus d'une fois fait penser à Paul-Louis Courier. En tous cas, cela est plus intéressant, à mon avis, que le voyage de Montaigne à Rome, qui, du reste, est postérieur d'au moins 35 ans, et même que les lettres de Rabelais qui sont à peu près contemporaines.

Les voyageurs ne manquent pas, dans la première moitié du xvi^e siècle, qui fut peut-être l'époque de l'histoire où les gens se déplaçaient le plus volontiers, en particulier les lettrés et les professeurs, que le besoin de se procurer des livres rares, le désir d'entendre tel ou tel maître

en renom, ou la facilité de trouver des emplois dans les Universités ou dans les cours princières encourageaient à quitter leur pays et à voir le monde. Je ne parle pas, bien entendu, des épiques aventuriers qui suivirent Vasco de Gama, Fernand Cortez ou Pizarre et dont les relations sont des chefs-d'œuvre.

Mais la plupart de ceux qui parcoururent la France, l'Espagne ou l'Italie, n'ont laissé que des itinéraires assez secs, presque des horaires. Rarement, on y trouve relevés ces détails de mœurs pittoresques, dont les romans nous ont donné le goût. Ils n'y songeaient même pas. A quoi bon raconter ce que tout le monde autour d'eux savait, ces petits incidents journaliers et communs, qui formaient la trame même de la vie et qui n'offraient pas plus d'intérêt à leurs yeux que n'en ont, aux nôtres, l'arrivée dans les gares, l'enregistrement, le dépôt et la levée des bagages, la figure des cochers parisiens ou leurs démêlés avec les piétons ?

Il faut un peu de naïveté plébéienne, pour consentir à paraître étonné de quoi que ce soit. On a l'air, en découvrant tout, de n'avoir jamais rien vu. Ces messieurs voyageaient en archéologues et ne s'intéressaient qu'aux ruines romaines.

Nicolas Clénard, quoique docteur de l'Université de Louvain et maître en trois langues, latine, grecque, hébraïque, n'avait pas de ces fausses hontes : il n'écrivait pas ses lettres pour les académiciens d'Italie : il les adressait à des amis

de son monde et de sa ville, à des sédentaires, pour qui s'évader du pays était une grande aventure. De là, leur charme.

La première fois que Nicolas Clénard, de Louvain, entra à Paris, auour de 1520, les gamins d'ici, en l'apercevant cheminer sous son haut chapeau brabançon, s'assemblaient pour le voir passer, et disaient : « Regardez donc celui-là qui s'est mis sur la tête un nid de cigognes. »

Le jeune étudiant, l'homme au nid de cigognes, était un garçon de beaucoup d'esprit, digne, sous ce rapport d'être Parisien, et qui se plut très vite chez nous. Volontiers, il eût adopté, pour terre d'élection, cette France, où tout l'enchantait, les paysages et les gens. Malheureusement, il était pauvre, et toutes les chaires de la Sorbonne et des collèges voisins étaient occupées par des maîtres de grand renom et de grand appétit. Il dut se borner à les écouter et à s'approvisionner de leur science. Il logeait alors chez Louis Cyane, un compatriote sans doute et avait avec lui le fils de son ancien professeur, l'illustre Latôme, qui lui payait pension.

Lorsqu'il retourna à Louvain, il y reparut, coiffé à la parisienne, et son ami Coclen lui demanda s'il *avait perdu la tête*.

L'Université de Louvain fabriquait trop de bacheliers, de licenciés et de docteurs; elle travaillait pour l'exportation. Chaque année, il partait de véritables flottes de ces colons intellectuels, qui se dispersaient dans les pays du Midi. L'arrivée de Charles-Quint à l'Empire fut

un coup de fortune, qui leur ouvrit le vaste débouché de l'Espagne.

L'archiduc Ferdinand en recruta un jour toute une bande, qu'il emmena avec lui. Clénard, qui était en procès pour la jouissance d'un béguinage et qui en avait assez des gens de loi, se laissa entraîner.

La traversée de la France ne fut pour eux qu'une joyeuse partie : « Prenez garde, prenez garde, ça va changer, leur disait l'archiduc. La boisson va bientôt manquer. » — « Nous ne comprîmes tout le sens de ses paroles que plus tard, dit Clénard. » La Biscaye leur parut épouvantable. Dans une auberge, à Vittoria, ils ne trouvèrent qu'un seul verre, qu'ils durent se passer à la ronde et passer ensuite à un autre groupe de voyageurs. Et l'ami Vasée l'ayant cassé par mégarde, il leur fallut boire dans le creux de leurs mains. Ils atteignirent Burgos, par un brouillard glacial et durent faire tout le tour de la ville, pour trouver un fagot de sarments.

A Médina, où était la cour, la troupe se dispersa. La plupart continuèrent leur route vers Séville. Clénard resta à Salamanque, où l'archevêque de Cordoue lui fit confier l'éducation du fils du vice-roi de Naples. Un instant, il fut question qu'il accompagnerait son élève à Naples. Mais ceux de Salamanque lui offrirent une chaire. Il séjourna là quelque temps, puis trouva que décidément l'air était trop subtil à Salamanque, et qu'il y fallait trop donner de coups de chapeau : « Cette politesse raffinée

n'est pas mon affaire, disait-il. » Puis les étudiants étaient trop encombrants : « Avez-vous vu les cercles qui se forment, à Louvain, autour de la Librairie Gaspard ? Eh bien ! chaque professeur ici marche, entouré d'un cercle semblable. »

Là-dessus, il reçut des propositions du roi de Portugal, fit ses malles et partit pour Evora. Il y trouva un de ses jeunes frères, que ses parents lui avaient envoyé, pour qu'il apprît le commerce. Clénard se remua et finit par trouver à Lisbonne un négociant français établi là-bas, et qui s'appelait Charles Corrée. On s'entendit, mais voilà qu'au moment d'entrer en fonctions, le jeune frère de Clénard déclara qu'il ne pourrait jamais s'habituer à ce pays et qu'il voulait s'en retourner. A vrai dire, le frère aîné n'en fut pas trop fâché. Le Portugal d'alors lui paraissait un fort mauvais lieu. Il accuse les habitants de pratiques de sodomie et même de bestialité. A cela près, il était content de son sort personnel.

Il avait trouvé logement chez un Français, le chanoine Jean Petit, et son travail se bornait à quelques causeries avec le frère du Roi.

Les émoluments qu'il touchait pouvaient paraître assez élevés, mais le moyen de faire des économies dans un pays comme celui-là ?

« — Je ne connais pas d'endroit, écrivait-il, où la vie soit plus chère ; un sou du Rhin est plus à Louvain qu'un ducat d'or ici. Point d'agriculture. Les Portugais sont les gens les plus fainéants de la terre.

« Je dépense, rien que pour ma barbe, quinze florins par an, — un patrimoine. Et c'est déjà beau qu'à ce prix le barbier veuille revenir. Pour obtenir d'être rasé, il faut d'abord envoyer son domestique le prier. Après une longue attente, il arrive, mais ne croyez pas que ce soit, comme à Louvain, avec son broc et sa cuvette. Fi ! un personnage si considérable, porter quelque chose à la main ! C'est l'affaire de votre domestique. Ici, en effet, nous sommes tous gentilshommes !

« Vous vous figurez peut-être que les mères de famille vont au marché, achètent du poisson, préparent des légumes. Ah bien ! oui ! Elles ne savent se servir que de leur langue. Pour le quart de mon revenu, je ne trouverais pas la plus petite bonne.

« En revanche, tout est plein d'esclaves. Il y a plus de noirs à Evora que d'hommes libres ; il y en a tellement qu'en arrivant, j'ai eu la sensation d'être à Pandæmonium, dans la ville des démons.

« Les plus pauvres maisons ont au moins une petite servante noire qui va aux provisions, lave les vêtements, balaie, porte l'eau et les fardeaux, ne diffère en rien, sauf par la figure, des bêtes de somme.

« Si je voulais me mettre au système portugais, j'aurais à nourrir une mule avec quatre serviteurs.

« Pour soutenir ce train, je ferais comme les camarades, je me nourrirais exclusivement de radis. Devoir plus qu'on ne peut payer, c'est

le bon ton, cela sent son homme de cour.

« Avec mon revenu, tel que je connais aurait huit serviteurs pour le suivre. Et à quoi, me demandez-vous, utilise-t-on tant de gens? Voilà : deux marchent devant, le troisième porte le bonnet de fourrures, le quatrième tient le manteau, le cinquième, la bride du cheval, le sixième, des pantoufles de soie, le septième, des brosses, le huitième, un linge pour sécher le cheval, le neuvième tend un peigne, pour arranger la coiffure de son maître, lorsque passe un personnage important à saluer. Ceci, je l'ai vu de mes yeux.

« Même nos compatriotes en arrivent à faire les nobles. »

A côté de ces détails de mœurs générales, Clénard nous en donne d'autres non moins intéressants et qui tiennent à des causes plus immédiates. Il nous conte, par exemple, qu'en juillet, comme tous les puits de la ville étaient à sec, on devait aller faire, avant l'aube, ses provisions au marché, si l'on voulait boire. Toute la journée sur les places s'installaient des buvettes où l'on vendait de l'eau aux promeneurs. Quelques-uns allaient au cabaret, où personne n'était scandalisé de voir même des prêtres.

Cependant, après deux ans et demi de séjour dans cette ville, Clénard quitta Evora. « Le 30 juillet 1537, avec trois mulets bâtés, conduits par deux palefreniers avec deux chevaux, un pour moi, un pour mon domestique, avec mes trois petits nègres, au plus fort de la cha-

leur, je me mis en route pour Braga. A voir la pompe et les grands bagages que je menais, on m'eût pris pour un évêque en tournée. Ce fut une telle affaire qu'à la chute du jour, nous n'avions pas encore fait un pas. Nous commençâmes par nous tromper de chemin. Aussi n'atteignîmes-nous qu'à grand-peine à la nuit noire, et très fatigués, le prochain village. Nous avons fait une lieue. A l'auberge pas de vin. Il paraît qu'on en vendait dans la maison à côté, mais tout le monde y était couché. On me donna un lit trop court, mes pieds dépassaient. Quant à mes domestiques, ils durent se contenter de nattes.

« La nuit suivante, nous arrivâmes au mont Argillée. Nous n'y trouvâmes qu'une seule chaumière, à peine assez grande pour les bagages. Chevaux et domestiques dormirent à la belle étoile, pendant que je m'étendais à l'intérieur, entre les bagages, la tête et le dos reposant à peu près, mais le reste du corps pendant dans le vide.

« Cependant la lune émergea et par le vaste désert qui s'étendait devant nous, nous recommençâmes à cheminer. A midi, après dix heures de marche, nous avons fait quatre lieues et manqué plusieurs fois de nous rompre le cou.

« Nous déjeunons, nous rechargeons les bêtes.

« — Bah ! disent les muletiers. On dînera mieux ce soir, une fois le Tage franchi. »

Nous repartons sur cette belle espérance, et quand nous arrivons au bord du fleuve, il est trop tard. On ne passe plus.

« J'étais exaspéré contre ces imbéciles, qui ne s'étaient pas plus pressés. Que faire? Il n'y avait qu'une seule auberge sur le rivage. J'entre :
« Bonsoir, monsieur l'Hôte !

« L'Aubergiste ne bronche pas, il délibère s'il va me rendre mon salut.

« — Avez-vous de la paille ?

« Il ne répond pas et continue à marcher.

« — Avez-vous de la paille ?

« — Non ! — C'est tout ce que je peux obtenir.

« Ah ! Portugal de malheur ! Pendant ce temps mes chevaux à jeun mais déchargés, se promènent ; ils hennissent après la paille dont ils sentent la maison pleine. On finit par leur en apporter.

« — Avez-vous quelque chose à manger, au moins ?

« Il y avait dans la cuisine une petite marmite où trempait un morceau de lard.

« — Donnez-m'en un peu !

On m'en servit comme les Génois servent de la viande, à peu près le quart d'une once et autant à mon domestique Guillaume.

« — Vous avez bien des œufs ?

« — Ce n'est pas la saison.

« — Comment ! vous n'avez pas de poules ?

« — Nous n'en avons pas ici.

« Ah ! muletiers du diable ! Nous devons avoir de tout, à Taucos, là-bas, au-delà du Tage et vous vous êtes arrangés de façon que nous n'avons pas pu traverser.

« — Holà ! l'hôte, vous n'avez pas de poissons ?

« — Ce n'est pas le temps de la pêche.

« Que devenir ? Je me souvins alors que, dans mon enfance, il m'était arrivé de manger des cèpes grillés.

« — Avez-vous des cèpes ? demandai-je à tout hasard, persuadé qu'il allait encore me dire : non.

« — Nous allons voir, répondit-il.

« Nous restâmes un moment suspendus entre l'espoir et la crainte. Finalement nous obtînmes deux cèpes. Après ce festin :

« — Avez-vous un lit pour ce seigneur ? demanda Guillaume.

« Naturellement, il répondit encore que ce n'était pas le moment des lits... »

*
* *

Clénard s'était mis en route avec le but de dénicher au fond de quelque prison, un More qui pût lui apprendre la langue arabe, que personne encore n'enseignait en Europe. Il n'existait, en effet, qu'un seul livre imprimé en arabe : c'était le psautier de Nébi. En le comparant avec le psautier hébreu et le psautier latin, Clénard était parvenu à en déchiffrer quelque chose, mais il eût vite fait de se rendre compte que cela ne pouvait le mener bien loin.

A Coïmbre, on lui dit qu'il y avait à Séville, exerçant la profession de potier, un converti, d'origine musulmane, qui avait autrefois donné

des leçons. Le voilà parti pour Séville, où il trouva son homme, les bras pleins de terre grasse, en train de confectionner une petite marmite. Aux premiers mots qu'il lui dit, l'autre répond qu'il est trop vieux et trop occupé, car, en plus de son métier de potier, il exerce encore la médecine dans les faubourgs. Clénard insiste. L'artisan finit par lui donner la vraie raison de son refus : « Très peu de gens, à Séville, connaissaient ses origines et il ne se souciait pas d'attirer là-dessus les curiosités de la Sainte-Inquisition. »

Notre savant, désespéré, se rendit au marché aux esclaves. Il finit par trouver un Marocain qui répondait à peu près au programme. Malheureusement celui-ci reçut sa rançon presque aussitôt et reprit son vol pour l'Afrique.

On en signala à Clénard un autre qui habitait Almeria. Il l'y trouva bien, en effet, mais le maître de cet esclave lui en fit un prix si exorbitant qu'il y aurait renoncé, sans l'intervention du marquis de Mondejara, gouverneur de Grenade. Le marquis, ancien maître-général de la cavalerie, lors de l'expédition contre Barberousse, s'était mis en tête, dans sa vieillesse, d'apprendre le grec. Il proposa un marché à Clénard : celui-ci lui donnerait des leçons et en échange le marquis ferait les frais du professeur d'arabe.

Ce n'était pas tout cependant. Pour bien posséder une langue et surtout pour l'enseigner, il importe d'en connaître la littérature. Or, les livres arabes étaient presque introuvables. Clé-

nard en avait bien acheté quelques-uns ; il espérait que, grâce à ses hautes relations avec les archiducs et aussi avec la famille royale de Portugal, il obtiendrait qu'on lui livrât ceux saisis par l'Inquisition, mais, malgré toutes ses recherches, le fameux Coran lui échappait toujours. Il se décida à passer en Afrique :

Le 8 ou le 9 avril 1540, il s'embarqua à Gibraltar et fit la traversée par une affreuse tempête : Quel commentaire du récit de la tempête de Virgile, écrivait-il. Partout, la mort devant moi et toujours cette lugubre cantilène du funéraire pilote : *A riba, a vela.*

« Cependant Guillaume, plus grand, plus digne, véritable colonne de ma maison, gardait le silence, mais n'en pensait pas moins : « Que n'ai-je, se disait-il, mené, jusqu'à ce jour, l'existence d'un frère mineur !... Si j'étais encore sur le rivage, du diable si je m'embarquerais, quand on me proposerait d'être chanoine d'Anvers ! » Puis il s'en prenait à moi qui, pour de stériles et ridicules études ne craignais pas de l'exposer à un pareil danger.

« Un marin français protestait qu'au cours de tous ses voyages, il n'avait jamais bu une pareille quantité d'eau salée. Un Portugais faisait des signes de croix sur les vagues et le pilote, en voyant les abîmes qui se creusaient sous lui, criait : A la male heure ! Si Dieu ne nous aide, nous allons y rester !

« Le vent finit par nous pousser sur la côte. On accrocha l'ancre à un rocher. Nous étions, par terre, à une grande lieue de Ceuta. Il fut

décidé qu'on se reposerait là jusqu'à la nuit, en attendant que l'orage se calmât.

« Le Français et un habitant de Ceuta décidèrent de continuer le voyage par terre. Nous attendions toujours. Au lieu de faiblir, le vent augmentait. Un autre voyageur partit.

— « Vous allez voir, me dit Guillaume, que tous ceux qui sont un peu au courant de la mer, vont se défilcr et que nous allons rester tout seuls !

« Oui, mais que faire ? Grimper par ces abruptes montagnes où jamais ne s'étaient aventurées sandales de théologien et sur les sommets desquelles on distinguait, disséminées, les maisons des Maures, nation pillarde et sans scrupule.

— « Il est clair, disait Guillaume, qu'à nous sauver, pieds nus, nous risquons une jambe ou un bras, mais à rester ici, nous hasarderons toute notre peau. Bah ! si les Maures nous prennent, nous en serons quittes pour charrier des pierres, conduire des ânes ou des mulets, et peut-être bien que nos amis s'inquiéteront de nous tirer d'embarras. Mon avis est que nous suivions ce jeune homme.

« A peine commencions-nous à gravir les premiers rochers, notre vaisseau reprend le large. Nous courons, à droite, à gauche, sans pouvoir trouver de chemin. Enfin le hasard nous met sur un sentier. Empêtré dans mon manteau, ma longue tunique et chaussé de mes sandales, je vous assure que je suis ferme. Nous atteignons le plateau et commençons à

voir, au milieu d'une vaste solitude, quelques maisonnettes écroulées : « Halte ! nous dit le jeune homme. L'endroit est dangereux. Il serait bon que nous eussions chacun une lance à la main...

« Enfin nous atteignîmes Ceuta, par un gros soleil. Dans la nuit, apparut notre vaisseau. Le lendemain, après souper, nous allâmes chercher nos bagages.

« Là, on nous raconta les histoires les plus terrifiantes, sur le reste de la traversée. »

Clénard passa quatre jours à Ceuta : « Contrairement au proverbe qui dit que l'Afrique offre toujours du nouveau, j'ai bien plus intrigué les Marocains, qu'ils ne m'ont étonné. Hier et avant-hier, il y eut foule pour voir ce Flamand qui lisait, écrivait, parlait arabe : je pouvais à peine circuler pour aller à mes affaires. Ils me soupçonnèrent d'être un orateur, qui voyageait pour Mahomet et m'amènèrent un jeune homme qui avait étudié cinq ans à Fez. Je le collai sur la grammaire, ce qui fit grand bruit. »

De Ceuta, le voyageur gagna Tétuan, d'où il partit le 29 avril.

Le 4 mai, après un long et pénible chemin, après plusieurs nuits sous la tente, il atteignit Fez.

Voici ce qu'il écrit de cette capitale religieuse du Maroc et des mœurs du pays :

« Fez est divisée en deux parties : la vieille Ville, grande, populeuse, compte dit-on, 400 établissements de bains et autant de mos-

quées. Les Mahométans se lavent beaucoup ; ils font un tel usage de l'eau que cela seul dégoûterait de leur religion nos gens du Nord. On voit aussi là d'innombrables moulins, où travaillent de pauvres esclaves chrétiens.

« La Ville neuve est distante de la vieille d'environ une demi-lieue. C'est dans la Ville neuve qu'est situé le palais royal.

« Dans le voisinage se trouve le quartier juif, ceint lui-même de murs. Il comprend 8 ou 9 synagogues pour près de 4.000 Israélites. Beaucoup de ceux-ci sont remarquablement instruits, mais ils sont avarés de paroles.

« J'habite le quartier juif. Je n'aurais pas osé me montrer avec tout mon monde, dans la vieille Ville ou dans la nouvelle. Les marchands européens ont bien, dans la vieille Ville, un vaste bâtiment, à eux, qu'on appelle la Dóuane, mais mon habit d'ecclésiastique me rend la circulation difficile. Dès que je me risque dans les rues, je suis assailli d'injures, et cela, malgré l'escorte de soldats que le sultan m'a donnée.

« Fez est proprement la ville de l'Alcoran. Tandis qu'à Tunis fleurissent les autres sciences, ici tout est à l'Alcoran et aux docteurs scholastiques. J'entends par scholastiques ceux qui traitent des cérémonies, telles que lustrations, prières, mariages, etc. Les maîtres en ces matières portent le nom d'Alpha-Kiï ou de Sages.

« Dès ses premières années, le Mahométan apprend par cœur l'Alcoran, qu'il ne comprend pas. Et, particularité curieuse, on ne trouverait pas un seul exemplaire de ce livre dans les

écoles. Le maître tire de sa mémoire un fragment qu'il écrit au tableau, l'enfant le retient ; le lendemain, le maître continue par un autre fragment, jusqu'à ce que l'Alcoran soit su en entier. De là la difficulté d'établir un texte pur.

« On passe ensuite, de la même manière, au *Livre des cérémonies*. La grammaire clôt le cycle des études. L'auteur adopté est un certain Ibun Mélie, qui a réduit toute la grammaire en mille distiques. Le cours dure entre deux et quatre ans.

« De temps à autre, le maître cite des exemples, empruntés le plus souvent à l'Alcoran et quelquefois aux poètes. Les poètes ont été très nombreux chez les Arabes, mais les écoliers les entendent à peu près comme nos thomistes comprennent Ennius.

« Les écoles se tiennent dans les mosquées, dont l'accès est interdit aux Chrétiens et aux Juifs. Il n'y a pas de librairie, à Fez, mais le vendredi de chaque semaine, après la prière, s'ouvre au sommet du temple, le marché aux livres. On y trouve de rares exemplaires très vieux, car, depuis deux cents ans, le métier de copiste est bien tombé. Cet article est très acheté. S'il s'agit d'un auteur de quelque étendue, on ne le trouve que par fragments, un jour la tête, une autre fois la queue. Les Mahométans ignorent l'imprimerie.

« Les Juifs et les chrétiens sont admis à ce marché, sauf qu'ils risquent de s'y faire assommer, car les Mahométans sont fort chatouilleux,

en tout ce qui touche à leurs livres. J'ai failli en savoir quelque chose.

« En dépit de leurs superstitions, les Marocains ont au moins une supériorité sur nous : ils ignorent les médecins et les gens de loi.

« Du reste, ils ne connaissent guère de litiges, qu'en matière conjugale. Chacun ici a droit à quatre épouses légitimes, qu'il peut renvoyer, à son gré, à condition de leur payer une dot. Quant aux concubines esclaves, tous en ont autant qu'ils en peuvent nourrir.

« Dès qu'un conflit s'élève dans le ménage, chaque partie va trouver le juge, qui tranche la difficulté en un moment. Ils ne savent pas ce que c'est que nos sentences interlocutoires, nos appels et tout notre désolant jargon judiciaire : Tout arrêt prononcé ici est définitif.

« De même, dès que quelqu'un est malade, il y a un remède unique : on lui brûle le nombril à la flamme, et c'est toute la pharmacie qu'on applique. Cependant, depuis quelque temps, à la suite d'une cure d'un haut personnage qui a grassement payé, certains médecins se sont remis à lire Avicenne, qui était bien oublié.

« Un autre bon côté du Mahométan, c'est qu'il met merveilleusement en pratique le précepte de l'Évangile, de n'être pas inquiet du lendemain. Rien de ce qui lui arrive ne l'étonne et il a toujours ce mot à la bouche : « Louange à Dieu ! »

« Quant aux Alpha-Kii, même riches, ils ont des allures sans fastes et m'ont souvent fait

penser à ces docteurs de l'Université de Paris qu'on rencontre par les rues, les souliers crottés, un bréviaire à la main. »

J'arrête ici les citations, empruntées aux intéressantes lettres de cet aimable pèlerin de la science. Avec elles du reste se clôt l'histoire de cet homme, dont la vie ne fut qu'un voyage. Il mourut, en effet, vers 1542, peu après son retour en Espagne et ne revit pas sa patrie. Du reste, il avait écrit prophétiquement de lui-même : « Je n'ai jamais montré beaucoup de dispositions pour m'enrichir et j'en prends de moins en moins le chemin. Que la terre d'exil nourrisse seulement partout l'exilé, je ne souhaite rien de plus. Trois de mes compagnons de route sont déjà morts. Qui sait si la quatrième année, ce ne sera pas le tour de Clénard ? Je me suis passé de richesses pour vivre, je saurai bien m'en passer, pour mourir. »

TABLE DES MATIÈRES

I^{re} PARTIE

	Pages
I. — Anatole France, poète et critique.....	1
II. — Paul Harel	17
III. — Henri Bremond	51
IV. — Les poètes de l'Ecole d'Aix.....	79
V. — Pierre de Nolhac.....	89

II^e PARTIE

FIGURES DE LA RENAISSANCE

I. — Humanistes grecs	109
II. — André Navagero	135
III. — Le poète Michel Marulle.....	149
IV. — La Jeunesse de l'Arioste.....	169
V. — Les Strozzi de Ferrare.....	181
VI. — Les amours de Lucrece Borgia et de Pierre Bembo	197
VII. — Lorenzaccio	227
VIII. — Christophe de Longueil et Réginald Pole.	245
IX. — Un voyage au Maroc au xvi ^e siècle.....	283



10
200
100

“ ÉDITIONS SPES ”, 17, Rue Soufflot,

- PHILIPPE HENRIOT. — La Tunique de Nessus. In-8°
couronne. 7 fr. »
- GABRIEL REMY. — Le Regard en arrière. In-8° cou-
ronne 7 fr. »
- JON SVENSSON. — Récits Islandais. In-8° cou-
ronne 5 fr. »
- GUSTAVE GUICHES. — Au Banquet de la Vie. — Souve-
nirs littéraires. In-8° couronne. 7 fr. 50
- HENRI JOLY. — Génies sains et Génies malades. In-8°
couronne. 8 fr. »
- HENRI JOLY. — Psychologie des Grands Hommes.
In-8° couronne 8 fr. »
- JACQUES PIOU. — Le Comte Albert de Mun ; sa vie
publique. In-8° écu. 15 fr. »
- JULES MAURICE. — Constantin-le-Grand. In-8° carré.
20 fr. »
- E. SAGERET. — Un pèlerinage en Orient. In-8°
carré 10 fr. »







PQ
139
P659
t.2

Poizat, Alfred
Pour l'humanisme

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

